B.VII
11

LF.C.
B.582 u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

FÉVRIER 1784.

209736
4. 3. 2

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
FÉVRIER 1784.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LA GATOMACHIE
DE LOPÉ DE VÉGA.

PUISQU'IL est vrai que la gaîté est indulgente, nous supplions nos Lecteurs d'apporter une grande gaîté à la lecture d'un Ouvrage écrit dans un genre très-

éloigné du sérieux, très-décrié, &, qui pis est, très-passé de mode.

Il faut se garder de transmettre à la postérité, qu'il y eut un siècle où les François ne rioient point, où ils avoient perdu leur aimable bonhommie, où le sérieux & la simplicité les ennuyoient, & où la coquetterie s'étoit glissée dans leur esprit & dans leur langue. Pourroit-elle le croire d'un Peuple dont les joyeux Vaudevilles étoient pleins de raison comme de graces, avant qu'il y prostituât le sentiment & la Philosophie ?

On veut aujourd'hui parer les roses: la Littérature est une mijaurée qui se pince les lèvres ; c'est une vraie femme, qui n'aime à s'ajuster qu'avec les modes dérobées aux autres Nations. Elle dit qu'elle pense, & que c'est-là ce qui la distingue. Apparemment qu'au siècle de Louis XIV on ne pensoit pas. Mais il semble que dans toutes les manières de penser, la plus naturelle doit être la plus juste ; la plus gaie, la meilleure ; la plus froide, la plus mauvaise. Nous ne prétendons pas faire l'apologie du burlesque, par la raison qu'il

se trouve dans l'extrémité opposée ; un vice ne se justifie pas par un autre. Nous demandons grace, & nous laissons Lopé de Véga se justifier lui-même.

« Qu'il seroit glorieux pour moi, dit-il, de pouvoir fixer l'époque de l'invention d'un genre aussi précieux, supposé que la joie soit précieuse, & même que ne pas tant pleurer soit bon à quelque chose ! Si je plonge mes regards dans la profonde antiquité, j'en découvre la source dans les scurrilités des Grecs & des Romains. Depuis que le monde est monde, on a desiré de s'amuser avec des riens ; peut-être, car on n'ose pas l'affirmer à des Lecteurs graves, peut-être parce que ce sont les riens qui amusent davantage les sots & les gens d'esprit.

» Mais depuis que le monde est monde, il y a eu des penseurs qui ont apperçu, & très-nettement distingué, une nuance de bassesse dans un amusement quelconque ; & dès-lors, s'échafaudant sur leur gravité ; ils se sont élancés pardessus la foule commune ; &, majestueusement assis comme des

Ixions sur leurs nuages, ils ont regardé la terre où l'on s'amusoit, & l'ont noblement détestée.

» Il est inutile que je suive, dans tous les coins du monde, la plaisanterie qui voyage sans cesse; il me suffit de la surprendre dans les lieux où elle se repose. Lorsque ce grand Empire de la Rome antique se fut écroulé, on vit ma rieuse qui rioit à gorge déployée sur des ruines, au sein de l'Italie. Les foibles pleuroient, les penseurs pensoient : mais comme il est vil de pleurer, & sot de penser quand une chose est faite, tous les rieurs furent pour la plaisanterie.

» O malheureux humains (cette exclamation vient à propos)! ô foibles souris! qui êtes entre les mains de la Destinée comme entre les pattes d'un chat, bénissez la Nature qui vous a donné une ratte pour être épanouie, & le Ciel qui vous envoya la plaisanterie comme une petite mère aimable, à des enfans qui se sont cassé le nez.

» Il est très-philosophique d'observer que c'est chez le Peuple le plus malheureux de la terre, quoiqu'il en ha-

bite le plus heureux canton ; que c'eſt chez le Peuple toujours ballotté, foulé, jeté des mains d'un Maître dans celles d'un autre, toujours pauvre & fuſtigé ; que c'eſt, dis-je, en Italie, que la plaiſanterie s'établit à perpétuité. Ainſi l'éternel Ordonnateur a placé le printemps à côté de l'hiver, plus de remèdes où il y a plus de maux ; ainſi, quand on n'a point d'argent, & qu'on ne peut en emprunter, on trouve auſſitôt en ſoi-même la reſſource de s'en paſſer.

» Je pourrois, ſi j'étois aſſez érudit, raſſembler & claſſer tous les genres nés de la plaiſanterie, & qui ſont compris ſous la dénomination de burleſque. En bon Etymologiſte, je vous apprendrai que ce mot vient de l'Italien *burla* : que d'autres aillent plus loin. Quand je ſuis aſſis vis-à-vis d'une bouteille, je ne m'amuſe pas à chercher d'où le vin vient.

» Le burleſque du Berni ne m'a point ſervi de modèle. Il lui donna ſon nom, parce qu'il le traita d'une manière plus tranſcendante que le Pulci ſon devancier, dont l'eſſai n'avoit pas été malheureux dans le terrible Géant Morgant. Voilà

comme il arrive qu'un homme tendre ébauche le cœur d'une beauté, dont un plus habile vient lui dérober la conquête. Ce genre consiste dans l'art de ridiculiser les grands objets, au moyen d'une familiarité piquante.

» Le burlesque du Lalli est le burlesque proprement nommé, c'est-à-dire la parodie du sérieux: bénissons-le pour avoir travesti ce pleureur d'Enée, avec autant de goût, de sel, de naïveté & de naturel, qu'on en peut mettre dans la facétie.

» Le burlesque du Tassoni, plus audacieux, est plus méchant : ce n'est pas un pince sans rire ; tout au contraire : c'est un pince en riant, à qui deux honnêtes Cités, Bologne & Modène, n'ont pas une très-grande obligation. Son art consiste à faire un salmigondis du sérieux & du plaisant avec de bons grains de poivre de la satyre, & des fleurs de gérofle, pour flatter le goût.

» Le burlesque du Ruzante ne m'a point inspiré, non plus que tous les autres. Qu'il est aimable, vif, plein de feu & de nerf dans sa bassesse & sa

popularité ! Que j'aime ſes payſaneries groteſques, & que je hais l'immenſe foule de ſes imitateurs !

» Je vous paſſe Bracciolini, Caporali & vous, qui retrouſſez les Muſes Bembo, la Caza, & tant d'autres ; je n'aime ni le rire ſot, ni le rire libertin, & je viens à toi, mon fameux Coccaie. Tu as vu que tu ne pouvois t'élever à la dignité latine, ni briller dans la troupe bouffonne ; & tu as inventé la nouvelle ſauce de la Macaronée. Que je t'aime pour la haine que tu portes à tous les Grands, à tous les ſots ! Non, tu n'es pas un Saltimbanque ; tu es un ſage : c'eſt du moins ainſi que rit la ſageſſe ».

Ajoutons à cette partie de la Préface de Lopé que le ſiècle étoit ſatyrique & bouffon juſqu'à l'indécence en Italie. C'étoit le temps de la fureur des Paſquinades, un temps de guerre & de diſcorde, où les Muſes rioient de tout, & attachoient un âpre ridicule aux choſes les plus ſérieuſes. En Eſpagne, on manioit encore très-peu la plaiſanterie. La Cour de Philippe IV étoit remplie de Poëtes badins, qui ne deſcendoient pas juſqu'au burleſque : on n'avoit rien qui en ap-

prochât, si ce n'est les vers de Pantaleon de Ribera.

Nous avons assez parlé de Lopé, lorsque nous avons extrait sa Dorothée dans le premier Volume de Janvier 1782. Il fit paroître sa Gatomachie sous le nom supposé de Tomé de Burguillos, avec beaucoup d'autres Pièces badines ou burlesques, réimprimées en 1674, à Madrid, in-4°. C'est-là qu'a sur-tout puisé notre joyeux Scarron qui n'en a rien dit, & qui, vu son humeur, se seroit très-peu soucié qu'on l'eût appris sans lui. C'est de-là qu'il a tiré cette épigramme si connue :

Menard qui fit des vers si bons,
Eut des lauriers pour récompense :
O siècle maudit, quand j'y pense !
On en donne autant aux jambons.

Ce Volume contient une vingtaine de Sonnets où le Poëte s'amuse à promettre de grandes choses par une annonce pompeuse, & se joue à la fin de la curiosité; nous n'en citerons que trois, & nous les prendrons dans Scarron, qui n'y a rien retranché ni ajouté.

Caen de un monte à un valle entre Pizarras, &c.

Un mont tout hériſſé de rochers & de pins,
Coloſſe que la terre oppoſe au choc des nues,
D'où les bœufs, dans les champs, ſont pris pour des lapins,
Et les arbres plus grands pour des herbes menues;

Vomit à gros bouillons, de ſes froids inteſtins,
Un torrent qui, groſſi d'eaux du Ciel deſcendues,
Et faiſant plus de bruit que cent mille lutins,
Entraîne dans les champs mille roches cornues.

La foudre quelquefois le couvre tout de feu.
Mais la foudre ne fait que le noircir un peu,
Et faire un peu fumer ſa cime inébranlable.

Sur ce ſuperbe mont, juſqu'aux Cieux élevé,
Pour vous dire la choſe en homme véritable,
Il ne m'eſt, ſur mon Dieu, jamais rien arrivé.

Al piè del jaſpe de un feroz penaſco.

A l'ombre d'un rocher, ſur le bord d'un ruiſſeau
Dont les flots argentés enrichiſſent la plaine,
Le beau Berger Daphnis, amoureux de Climène,
Faiſoit de ſes beaux yeux diſtiller un ſeau d'eau;

Et le jeune Alcidon, un autre jouvenceau,
Atteint du même mal pour la même inhumaine,
Preſſé du ſouvenir de ſa cruelle peine,
Faiſoit comme Daphnis, & pleuroit comme un veau.

Un Paſteur qui les vit, faiſant leurs Jérémies,
Leur dit : Chantez plutôt deſſus vos chalemies,
Je donne au mieux chantant la valeur d'un pourpoint.

Les deux jeunes Bergers leurs flûtes accordèrent.
Là-deſſus un loup vint : les Bergers ſe levèrent,
Pourſuivirent le loup, & ne chantèrent point.

Sobervias torres, altos edificios, &c.

SUPERBES monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux dont la vaſte ſtructure
A témoigné que l'Art, par l'adreſſe des mains,
Et l'aſſidu travail, peut vaincre la Nature.

Vieux Palais ruinés, chef-d'œuvres des Romains,
Et les derniers eſſors de leur architecture,
Coliſée, où ſouvent ces Peuples inhumains,
De s'entr'aſſaſſiner ſe donnoient tablature ;

Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis.
Il n'eſt point de ciment que le temps ne diſſoude.

Si vos marbres ſi durs ont ſenti ſon pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir
Qui m'a duré deux ans, ſoit percé par le coude?

Qu'on nous permette de traduire une Ode dont la chûte eſt auſſi ridicule, & que nous pouvons préſenter en vers ſans la moindre prétention.

Non, ce ne fut jamais d'une écume ſacrée,
Ce ne fut point au ſein de la plaine azurée,
Ni parmi les Tritons, qu'on vit naître Cypris:
Nul mortel ne la vit, ſur ſa conque légère,
Aborder triomphante aux rives de Cythère;
Elle ne monta point au céleſte lambris,
Et ſa Divinité n'eſt rien qu'une chimère,
Dont la Grèce menteuſe a charmé nos eſprits.

Ce fut une beauté plus tendre qu'Iſménie,
Plus tendre, plus fidelle à ſon Amant heureux,
Qu'un Poëte enrichit des tréſors du Génie,

A qui, dans leurs transports, les Peuples amoureux
Ont dressé des Autels & consacré des vœux.

Ainsi j'aurois voulu, perfide, te conduire
Chez la Postérité que j'aurois pu séduire,
Et t'y recommander par des vers enchanteurs.
Mais pour l'or seulement ta grande ame soupire;
Et l'infame tribut des riches séducteurs
Te touche bien plutôt que ma voix ne t'inspire.

Je l'ai, me diras-tu, dans un rêve songé,
Mais ce n'est point un songe envoyé par l'aurore;
Enfin, parjure, enfin, ne l'as-tu pas encore,
Ce pâté de Crésus? ou bien l'as-tu mangé?

LA GATOMACHIE.

Première Sylve.

Moi, qui jadis chantai les forêts & les prairies ; les forêts, peuplées de loups, & les prairies de brebis : moi, qui chantai les batailles, & les Loix protectrices des fripons & des honnêtes gens ; c'eſt encore moi qui, ſur un inſtrument moins langoureux que le premier, moins orgueilleux que l'autre, vais chanter les aimables careſſes & les damnables tours de l'amour.

Je ne renoncerai pas abſolument à vous étourdir les oreilles du ſuperbe ſon de l'airain, non plus qu'à vous les endormir, de temps en temps, du ſon niais de la muſette. J'ai de terribles fureurs, j'ai des douleurs touchantes à chanter.

Vénérables Pucelles de Caſtalie, je vous implore ; venez me raconter la guerre & les amours de deux nobles

Chats, deux Chats si dignes de reposer sur le tablier des Immortelles, & qui sont maintenant abandonnés aux chiens. Hélas ! n'est-il pas aussi des hommes abandonnés aux chiens, dans l'Iliade, & dans le monde, par l'ingratitude des Puissances de la terre ?

Muses, je vous en avertis, j'aime une Vierge ignorante à se farder. Dictez-moi, sans vous enfler ni vous rétrécir la bouche. C'est pour ma Jeanne que je chante ; elle ne connoît pas le mérite des belles figures, & n'entra jamais au Collége que pour y reporter le linge des Maîtres. Dictez-moi des vers qu'elle puisse écouter en savonnant à la fontaine.

Et toi, Don Lopé (*son frère*), si ces Corsaires de Hollandois, si ces Chats de l'argent des Nations te laissent un moment détourner l'œil de leurs mains, ramène-le sur mes vers. Un peu d'oisiveté ne messied pas aux héros. Pose ton sabre, & permets à quelque Vénus aux mains d'albâtre de te décoiffer de tes plumes arrogantes. Commence avec elle, & finis par rire. Ris avec ma Muse, & ris sans cesse, Guerrier. Mars est, de tous les Dieux, le plus charmant quand il rit,

Que celui qui ne connoît pas l'amour soit montré aux animaux sauvages pour leur faire peur. Que celui qui peut froidement regarder quinze ou dix-huit printemps, & même trente, en jolie coiffe, qu'il se regarde arracher un cœur qui ne lui sert point. Si c'est un Narcisse amoureux de lui seul, précipitez-le, noyez-le, noyez sans miséricorde ces Narcisses. S'il est une Beauté qui, environnée d'adorateurs, s'avise de faire la Reine superbe, & refuse de choisir parmi des esclaves, qu'on respecte éternellement sa Majesté. Que toute femme qui, dans son bel âge, ne trouvera personne assez digne de son amour, en trouve tout le monde assez digne quand personne ne la regardera plus.

Le Printemps badinoit alors avec Flore, sur un lit de verdure, & les mules de Flore étoient aux pieds du lit; ce qui fait entendre que ce n'étoit pas un temps pour badiner avec des mules aux pieds.

Assise au faîte de son toit, & mignardement caressée par le Zéphyr, la belle Zapaquilde, plus poupine & réservée que si elle eût été une Chatte de Cou-

vent, se lêchoit, au Soleil, sa fine robe & sa queue; elle n'avoit pas de miroir, & faisoit comme les filles quand elles n'en ont point: elle se miroit dans sa pensée, & s'y voyoit plus belle que toutes ses compagnes.

Lorsqu'elle eut bien élégamment poli sa belle hermine & proprement essuyé ses pattes, elle exprima la satisfaction de son petit intérieur, par un fin miaulis discrètement tiré de son gosier. Ainsi, j'ai vu ma Jeanne, après avoir achevé ses atours, ne se posséder qu'avec peine, & murmurer son plaisir dans un petit couplet fredonné avec grace & douceur.

Ce fut alors que Marramaquiz, un noble Chat Romain, le plus grand Chat du monde, aussi fier qu'amoureux, portant la moustache arrogante, le nez camard & robuste, la tête haute, grosse & ronde, bien appuyée sur un cou d'Hercule; un Chat guerrier, digne élève d'un Capitaine Hidalgo, à qui depuis long-temps il servoit de levrier dans la plaine, à qui jamais lapin n'étoit échappé sur la rive du Manzanarès, & qui ne pouvoit lancer un regard des deux vives

escarboucles de ses yeux sans inspirer le respect pour sa personne ; ce fut, dis-je, alors que Marramaquiz parut au bout du toit de la belle Zapaquilde.

Il ressembloit au Paladin Roland, lorsque, brûlé de son amour, il venoit essayer d'en jetter une étincelle au cœur de la coquette Angélique ; & s'il est vrai qu'il y ait une grande différence entre un Chat & un Héros catholique, il n'est pas impossible qu'entre une Chatte & une demoiselle vagabonde on ne puisse découvrir des rapports qui justifient la comparaison.

Dès que Marramaquiz eut apperçu le divin objet de son honnête amour, il lui parut sans doute que le toit étoit une courte-pointe de soie semée de fleurs ; du moins il me parut à moi, lorsque je vis Jeanne qui venoit un matin vers le ruisseau, que la prairie se couvroit d'un plus grand nombre de fleurettes, & que le ruisseau lui sourioit & s'enfuyoit en petits flots de neige plus charmans. Dire que ces choses se firent précisément, ce seroit un mensonge. La vérité est qu'il me parut que la plaine, les fleurs, les arbres, les oiseaux & le ruisseau lui sourirent

comme lui ſourioit mon cœur, & ſe parèrent de toutes les graces que lui voyoient mes yeux.

La demoiſelle Zapaquilde, en voyant le Héros, s'arrangea dans la contenance d'une grande Dame, & ne ſe lécha qu'avec la ſuperficie des lèvres : pour éviter les inconvéniens, elle ſe mit dans l'attitude la plus modeſte, en repliant ſa queue ſous ſon ventre ; elle baiſſa les yeux avec fineſſe, & ſe couvrit toute entière d'un voile de modeſtie. Toute fille honnête doit proportionner ſa réſerve à ſa beauté.

Marramaquiz ſe plaça devant la Belle, & s'arrêta. Bientôt il lui miaula, le plus tendrement du monde, ſa peine & ſes deſirs. Zapaquilde n'étoit pas fille à cela ; cependant il ne faut fâcher perſonne. Elle répondit avec une honnêteté qui faiſoit ſuppoſer qu'elle pourroit ceſſer d'en avoir, mais quelque jour, dans l'avenir : elle ſema dans ſes diſcours de vertu le plus flatteur eſpoir ; & relevant ſa queue, comme qui diroit la main dans une autre, elle la paſſa deux ou trois fois ſur les yeux & ſur les mouſtaches de ſon Amant ;

ce qui vouloit dire : Vous voyez qu'on vous aime ; prenez patience, attendez.

Marramaquiz, né Romain, remontoit ſon aſcendance juſqu'à ces Chats conſacrés par les Egyptiens. Il avoit pluſieurs de ſes ancêtres dans le Ciel mythologique ; il en ſavoit toutes les Hiſtoires, & n'ignoroit pas celle de Tantale affamé, à qui les pommes paſſoient devant les lèvres. De vive force Marramaquiz entreprit de mordre à la pomme ; ſi bien que Zapaquilde, ſoit qu'elle ne voulût pas réellement, ou que réellement elle ne voulût pas encore, lui répondit dans un autre ſtyle, gnif, gnif, gnif, refus barbare qui fut accompagné de deux coups de patte.

Ne devroit-il pas être interdit, ô Ciel ! ou par une loi ſévère, ou par une coutume galante, à toutes les Chattes d'offrir la pomme & d'en inſpirer l'appétit, quand elles ne ſont pas d'humeur à la laiſſer mordre ? Ne devroit-il pas être interdit à ces Chattes de montrer tant de graces, d'agacer avec tant d'art, d'être ſi aimables, quand elles doivent être plus ſévères ?

En un mot, devroit-il leur être permis de recommander la sageſſe au moment où elles la confondent ? C'eſt bien la cruauté la plus noire ! mais enfin, Marramaquiz, tout comme auroit pu faire le plus honnête homme, devint ſot, & ſe ſoumit en enrageant de tout ſon généreux cœur. Il aimoit, hélas ! il ne put que gémir & chromatiquement marronner ſes plaintes.

N'a-t-on pas vu, qu'au moment le plus ſerein d'un beau jour, un nuage noircit tout-à-coup, & crève ? Les toits retentiſſent ſous la chûte de l'orage ; les gouttieres le verſent en caſcades, en torrens bruyans. Vents, éclairs, foudres, obſcurité profonde ; dans les rues, dans les champs, & ſur les montagnes, tout fuit & ſe diſperſe. Les brebis, épouvantées, ne bèlent plus ; les matrones, muettes & tremblantes, aſpergent d'eau-bénite tous les coins de la maiſon ; & juſqu'à ce que le ſoleil, en arc lumineux, revienne réjouir la face du firmament, aucune ne retourne à l'herbe de la prairie, aucune ne remet ſa tête à la fenêtre.

Ce fut ainſi qu'une grêle de cailloux,

lancée par les frondes des enfans malicieux, troubla ſubitement les amours de Marramaquiz & de la belle Zapaquilde; ce fut ainſi qu'ils ſe ſéparèrent, en fuyant de lucarne en lucarne avec des miaulemens tragiques, hélas ! & qu'ils ſe perdirent.

Mon Héros infortuné ne retrouva point ſa Belle, durant trois jours. Il étoit d'un ſexe à ſoutenir moins héroïquement qu'elle la douleur d'une ſéparation. Le voilà qui ne fait plus qu'errer; il n'oſe, & ne peut pénétrer dans le chaſte aſyle de Zapaquilde. C'étoit la maiſon de la prude Iſbalia, qui s'évanouiſſoit à la vue du ſexe étranger, & qui n'avoit pas moins de vigilance à l'égard d'autrui qu'à l'égard d'elle-même.

Marramaquiz appelle & rappelle en tous lieux ſa maîtreſſe. Rien de ſi triſte que ſa voix; ſa voix roule au fond de ſon goſier en longs accens de douleur.

Oh ! oh, quelle peine ! où eſt ſa chère Zapaquilde, ſon fin minois ? où ſont ſes beaux yeux d'émeraudes ? Zapaquilde, s'écrie-t-il le jour, Zapaquilde, crie-t-il la nuit; & l'écho des rues lui répond, *Zapaquilde*, avec triſteſſe.

Il va & revient sans relâche : ici le pauvre Marramaquiz s'arrête, & laisse tomber sa tête consternée ; on voit son corps tressaillir de douleur, & son tourment circuler dans ses veines : il ne mange plus, ne revient plus sur l'épaule de son maître ; il maigrit, & n'a souci de rien : il voit les souris passer ; il les voit & leur pardonne. Héros Marramaquiz, te voilà, comme un simple mortel, avili par l'amour !

Qu'est-ce donc, ô trop célèbre vaurien d'Amour ! qui t'a donné des forces si puissantes, que tu fais sentir depuis la pourpre révérée jusqu'à l'humble sarreau de coutil ? Quel César, quel Berger, quel Roussin, quel Roquet, ou quel Ane n'a pas été frappé de ta verge maudite ? Quel Adonis, quel Narcisse, quelle Philomèle, parmi les fleurs, les roseaux ou les feuilles, n'a pas été brûlé de ton poison charmant ? Et les Césars, & les Anes, il faut que tout aime, que tout se meure d'amour ici-bas.

Je me souviens encore du premier temps où j'aimai ma jolie Jeanne. Patience, Lecteur, ce n'est qu'un court épisode. J'errois, ou m'arrêtois : mon

cœur, inceſſamment rongé par le vautour, me faiſoit pouſſer de gros ſoupirs, comme ſi l'on m'eût battu ; je me plaignois au bois, au beau verd-pré, à tous les cailloux, à la fontaine, qui ſembloit murmurer ma plainte, aux lapins qui m'écoutoient, de loin à la vérité : pas de Berger ſous les ſaules, pas de Lavandière au ruiſſeau, qui ne s'attendrît, en voyant un homme Licencié, ſi ſavant & ſi grave, ſe lamenter d'amour comme un chat.

J'avois le cœur plein, le gouſſet vuide : j'enviois le ſort des tourterelles, quoique j'enviaſſe bien auſſi la terrine de ceux qui goûtoient ſur l'herbe à l'ombre du bois. O belle amie Jeanne ! je t'y vis un jour ; & ton linge ſéchoit dans la plaine : c'étoit moi que tu avalois à chaque bouchée ; moi, qui me plaçois ſous tes deux jolies rangées de nacre fine ; je remarquois le côté par où tes lèvres touchoient à la taſſe : tu buvois de l'eau fraîchè ; & je buvois mes larmes bien chaudes.

Un jour, un enfant s'en vint ſur tes genoux. Que n'étois-je l'enfant ! Tu le ſerras contre ton corſet, bien fermement

arrondi. Ah ! que n'étois-je l'enfant ! Tu lui donnas plus de dix baiſers, appuyés avec conſcience. Ah, Jeanne ! ah, que n'étois-je l'enfant ! J'eus beau me figurer que j'étois à ſa place : je léchois mes lèvres, & je n'y trouvois rien.

Pas autrement que le chien écornifleur, qui vient autour d'une table virer & revirer ſa queue; qui dévore de ſes yeux ce qu'on porte à ſa bouche; qui hogne piteuſement; qui jappe & fait une cabriole quand on ne l'entend pas : je n'étois pas autrement, belle Jeanne, quand je rôdois autour de toi, pouſſé par la faim d'un baiſer : mais rien ne me profitoit, ni mon air ſoumis & flagorneur, ni mes diſcours; &, comme le glouton qui veut tout garder pour lui, repouſſe le chien d'un coup de pied, tu me repouſſois, toi, d'un mot bien dur, ou d'une main impitoyable.

Cependant la Renommée qui toute femme qu'elle eſt, n'en a pas moins de langue, n'en eſt pas moins curieuſe, pas moins flatteuſe, en diſant même la vérité; pas moins prompte à répéter le mal & le bien de chacun; la Renommée fit le tour du quartier, & publia

dans toutes les goutières, sous toutes les cheminées, jusques dans les gardes-manger, & jusques sous le tablier des Dames, la beauté, le mérite, & la situation de cœur de Zapaquilde.

L'humeur galante en fut émue dans les veines de tous les Chats. On ne vit pas autant de Croisés aborder aux rives de la Syrie; on ne leur vit pas autant d'ardeur pour leur conquête, qu'ils en montrèrent tous : chaque tuile avoit son Chat disposé à ravir le prix de l'amour. Et s'il falloit compter toutes les romances nocturnes qui furent entendues, toutes les rivalités, les batailles, & combien de nouveaux Phaétons furent précipités, il me faudroit à moi, Lecteur, trop de bonté pour vous l'apprendre, à vous trop de patience pour m'écouter.

Hélas ! oui, tandis que le généreux Marramaquiz déploroit sa perte, une multitude de rivaux se rassembloit. Pas une souris n'osoit seulement passer le bout de son effilé museau hors de son trou. Aucun Poëte n'eut à gémir sur ses cahiers rongés; aucun Jardinier, sur ses graines enlevées par les moineaux : &

voilà de grands biens ſurvenus au monde par l'Amour.

Quels ſont les aveugles humains, qui penſent qu'on peut ſe fier ſur quelque choſe? Au rang de ces empreſſés conquérans de la vertu de Zapaquilde, on vit un Minet le plus charmant du monde : il avoit la poitrine, les pattes auſſi blanches que la guimpe d'une jeune Religieuſe ; le dos, les épaules & les reins, noirs comme le jais ; le nez fin, l'œil doux & vif, & la mine & l'humeur careſſantes. Son nom étoit Mizizouf, célèbre par ſon élégance, ſa belle queue, & chéri de toutes les Dames.

Vous allez croire que Zapaquilde ſe laiſſera toucher par tant de charmes? vous ne ſerez pas trompé. Zapaquilde l'aime déjà ; elle vient de le regarder. O Chattes perverſes ! que ne peut-on vous maudire ? mais vous êtes chères à Vénus, chères aux Dames. O pauvre Zapaquilde, que je vous plains ! Voilà que vous ne dormez plus, que vous pouvez regarder un plat abandonné, ſans envie ; que vous ne faites entendre que vos miaulemens amoureux (arroumacos), & que vous vous traînez, ô

compaſſion ! que vous vous traînez à plat ventre ſur les pas de votre Minet charmant.

Qui pourra me révéler les cauſes de cette extraordinaire inconſtance? eſt-ce vous, Muſes, ou vous, filles de ma Patrie ? Qui m'expliquera par quel magique enchantement Zapaquilde oublia les vertus de mon Héros, lui retira ſa bonne amitié, ſouffla ſur ſon eſpérance, & lui tourna le dos comme une volage, en lui laiſſant le ſerpent de la jalouſie dans le cœur ? Charme de la nouveauté! puiſſance impérieuſe d'un Chat étranger ! c'eſt vous qui fîtes trouver grace à l'Ecuyer Medor, devant la Reine Angelique?

Ainſi, j'ai vu ma Jeanne s'enamourer d'un Muguet aimable. Quel Samſon c'étoit ! il avoit tout ſon mérite dans ſa chevelure. = Jeanne, te diſois-je, prends-y bien garde ; le Samſonnet veut qu'on l'admire, & ne veut pas admirer =. Tu fermois l'oreille : vous toutes, filles, vous fermez les oreilles quand vous ouvrez les yeux.

La fortune & l'amour font aiſément tourner la girouette du bonheur, &

c'eſt avec un clou qu'ils attachent la diſgrace. Depuis l'arrivée de Mizizouf, Zapaquilde évitoit avec frayeur la rencontre de Marramaquiz, & n'étoit pas plus à ſon aiſe que lui. Un jour que, pour une impertinence, elle étoit pourſuivie par la Cuiſinière, elle alla ſe tapir dans une huche au fond d'un grenier ſombre où elle reſpiroit à peine, lorſqu'elle entendit ces plaintes capables d'émouvoir cent mille Beautés.

= Je l'ai perdue, diſoit la voix plaintive. Un autre va recueillir le fruit de mes amours; & moi, je n'aurai eu qu'un tour de queue ſur la mouſtache. Que puis-je eſpérer maintenant, moi dont le noble cœur n'a jamais pu me fournir un deſir pour un fromage entamé =?

Une jeune Vierge eſt comme une roſe qui, dans un beau jardin, repoſe ſeule & avec ſécurité ſur l'épine qui la fit éclore. Loin des Bergers, loin de la dent de leurs troupeaux, la pure haleine du Zéphyr, les pleurs de l'aurore, la terre, l'eau, toute la Nature s'empreſſe à la favoriſer : elle eſt l'amour des beaux garçons, des Beautés

tendres qui en font la parure de leur tête & de leur sein ; mais elle n'est pas si-tôt séparée de sa tige maternelle, que, dédaignée des Cieux & des Humains, beauté, faveurs, amour, tout est perdu pour elle. Ainsi, la jeune Vierge, quand elle se laisse détacher la fleur qui lui doit être plus chère que ses yeux & sa vie, perd tout le charme qui triomphoit de ses Amans : vile à tous les yeux, celui-là seul qu'elle a favorisé la trouve peut-être encore aimable.... Ah ! (1) je sens

(1) La Verginella è simil alla rosa
Ch'in bel giardin su la nativa spina,
Mentre sola, e sicura si riposa ;
Ne Gregge, ne Pastor se l'avicina.
L'aura soave, e l'alba rugiadosa,
L'aqua, la terra al suo favor s'inchina
Giovani vaghi, e donne innamorate
Amano averne e seni, e tempie ornate.

Ma non si tosto dal materno stelo
Rimossa viene, e dal suo ceppo verde,
Che quanto havea da gl'huomini e d'al Cielo,
Favor, gracia, e belleza, tutto perde.

quelqu'un qui me tire par l'oreille & qui me dit : = Ces vers ſont de l'Arioſte. = Diable ! vous m'apprenez une grande choſe ; & croyez-vous que je l'ignore ? S'ils ſont bons, j'ai fait beaucoup mieux de les voler que de vous en faire de plus mauvais. Demandez-moi plutôt quel Chat tendre & malheureux ſe lamentoit ainſi = ?

C'étoit mon brave Marramaquiz, tout prêt néanmoins à faire ce qu'un Amant croit toujours poſſible pour ramener une infidelle. Heureuſement pour lui, Zapaquilde n'avoit pas mangé de la journée : la faim triomphe de tout. Elle ſe montra au Héros, qui ne put en exprimer toute ſa joie. Comme une créature foible & vile, il s'aſſit au

---

La Vergine che'l fior diche più zelo
Che de begl'occhi, e de la vita haver dè
Laſcia altrui corre, il pregio ch'havea innanti
Perde nel cór di tutti gli altri amanti.

Sia vile a gli altri, & da quel ſolo amata
A cui di ſe fece ſi larga copia.

Orlando fur. CANZ. 1, St. 42.

fond du grenier ; & là, modeſte, là tendre & craintif, il murmuroit avec réſerve une demi-plainte entre ſes dents.

Enfin, il riſqua de lever une patte, puis une autre légèrement, & s'avança d'un pas pour s'arrêter enſuite, ſuſpendu par la crainte de déplaire. Zapaquilde lui envoya le regard le plus tendre, & lui exprima de ſon mieux la peine que lui cauſoit ſon exil de la cuiſine. Ah! qui pourroit voir ſa Maîtreſſe affamée, & ne pas lui donner ſon propre cœur à dévorer ? Marramaquiz n'en fit rien ; mais il courut, il vola : ce fut au Monaſtère voiſin, où il y avoit un Paſſereau qui faiſoit les délices d'une Nonnette : cette Nonnette étoit fraîche & tendre comme une pure roſée, & le Paſſereau charmant ; cette Nonnette avoit une aimable bouche pareille à la ceriſe fendue, & le Paſſereau buvoit dans cette ceriſe amoureuſement parfumée. Ainſi le printemps fait un vaſe de la feuille d'une roſe : les gouttes qu'il y verſe ſont moins limpides que la roſée que buvoit l'oiſeau. Pauvre moineau ! ſi ce n'eût été de la patte

du Chat que tu devois mourir, tu ſerois mort du poiſon d'amour que la Nonnette verſoit dans ton bec.

L'Amour eſt un Dieu bizarre, qui attendrit le plus cruel, & qui rend cruel le plus tendre des hommes. Marramaquiz apporta l'oiſeau vivant aux pieds de Zapaquilde, qui fut touchée de cette généroſité. Mes amis, excuſons le cœur des belles en faveur de leur ame compatiſſante. Soit que ſes réſolutions chancelaſſent, ſoit qu'une Chatte, en certaines occaſions, ne puiſſe ſe tenir ferme, elle laiſſa parler Marramaquiz en mangeant ſon oiſeau.

= J'ai bien ſouffert, lui dit l'Amant; j'ai voulu mourir de faim; j'ai demeuré deux jours & deux nuits au fond d'une gouttière. Le déſeſpoir s'eſt mis dans ma tête. Deux fois je me ſuis précipité du toit funeſte; deux fois le ſort, plus funeſte, m'a fait tomber ſur mes pieds =.

Infortuné Marramaquiz! j'ignorois ceci de ton hiſtoire; mais je le crois. Iphis ſe pendit bien à la porte d'Anaxarete, penſant qu'elle ſe repentiroit: j'ai bien voulu me pendre auſſi, déſeſ-

péré des infidélités de ma Jeanne ; mais j'ai penſé qu'elle ne ſe repentiroit pas.

Marramaquiz demeuroit tapi en pelotte ronde, ſes quatre pattes ſous ſon ventre, la tête baiſſée, humilié par le mal cruel. Zapaquilde ne put l'aimer ni le laiſſer périr. Elle s'avança doucement, & lui dit : = Tout cela ſe paſſera, Marramaquiz ; allez, cela ne vaut pas la peine de mourir.

= O belle ! dit-il, pourquoi m'abandonnez-vous auſſi avec tant d'injuſtice ? Mizizouf eſt-il plus ſavant ou plus brave ? a-t-il plus de légèreté ou plus de force ? a-t-il quelque choſe que je n'aie pas ? Je tâcherai de l'acquérir. Entre toutes les Chattes qui ſe piquent de grace & de beauté, je vous avois choiſie ; pour vous, j'ai paſſé tout un hiver rigoureux ſur les toits : le jour m'y laiſſoit, le jour m'y retrouvoit ; & mon cher maître m'appelloit en vain : pour vous j'ai ſoutenu cent querelles contre les Héros de la race, & j'ai bravé toutes les Cuiſinières ; on m'a vu enlever audacieuſement la friture juſques dans la poële qu'elles tenoient. Quel prix pour tant d'amour ! ſuis-je ſi difforme ? Hier, je

me ſuis miré dans un ſeau rempli de l'eau fraîche d'un puits : je me ſuis vu ; je ne ſuis pas à la vérité comme j'étois : mais ſi Mizizoufeſt beau, c'eſt de l'écume qui s'élève ſur le lait verſé de haut par le couloir. Revenez, revenez, Zapaquilde, & vous me rendrez ma beauté ==.

Lorſqu'il eut achevé ce diſcours, il s'affoiblit & rebaiſſa la tête. Ainſi l'orgueilleuſe fleur du ſoleil baiſſe la ſienne en préſence de ſon Amant : ainſi l'enfant ſe repoſe, épuiſé, devant les pieds de ſa mère, après s'être fatigué à jetter des cris & à verſer des larmes.

Zapaquilde, qui vit le Héros prêt à exhaler ſa belle ame avec cette ſoumiſſion touchante, lui paſſa de compaſſion ſa patte de velours ſur les yeux, & lui dit : == Pourquoi croyez-vous que je puiſſe changer ? Vous êtes injuſte, Marramaquiz : repoſez-vous ſur ma fidélité ; il eſt vrai qu'on m'aime, on me le dit : mais je veux appartenir à Marramaquiz ==.

La Belle ferma ſes lèvres mignones ſur ces mots : d'honnêtes filles doivent parler peu, puiſqu'on ne doit pas ſuppoſer qu'elles aient aſſez d'exercice pour

fournir à de longs entretiens d'amour.

La nuit commençoit à déployer sa robe d'azur semée de mille & mille diamans. Les passereaux avoient cessé de piauler. Chacun allumoit sa lampe, excepté les Poëtes, qui pour lors se glissoient entre leurs draps. Zapaquilde alors & Marramaquiz se saluèrent amicalement avec deux tours de queue, & se séparèrent.

Seconde Sylve.

Si tout est bon ou mauvais, ce n'est pas ce qui m'inquiète; tout est comme il est. Je ne blâme ni ne loue la jalousie ni la sécurité. L'Amant jaloux est une bête furieuse; l'Amant confiant, une bête stupide. Mille fois ma Jeanne m'a reproché mes injurieux soupçons, & mille fois aussi mon injurieuse tranquillité.

Seigneur Amour, c'est un de vos jeux les plus doux que d'abreuver d'absynthe, les Héros sur-tout, & les personnes habiles. S'il est vrai qu'Aristote aima bien

ſa Dame, il l'eſt que les Athéniens l'exilèrent : de mauvais dîners, de mauvais ſoupers, des allées & venues dans un lit garni d'épines. Un Taureau de Xarama le ſouffriroit-il ? Seigneur Amour ! vous devriez bien ordonner à ma Jeanne de me reſpecter, comme elle le doit. Encore hier, après m'avoir fait cent belles promeſſes, elle me fit porter ſon linge à la fontaine ; & quand je lui demandai pour récompenſe une feuille des roſes de ſes lèvres, ſa main fit éclore deux roſes très-vives ſur chacune de mes joues.

J'ai bien peur que mon Héros Marramaquiz n'ait été, comme moi, leurré de belles eſpérances : ce fut néanmoins un petit fil bienheureux qui le tira du précipice ; & il étoit dans ſa convaleſcence lorſque Zapaquilde attendoit à ſa lucarne le galant Mizizouf. Il vint en faiſant d'agréables courbettes, comme un petit cheval d'Eſpagne ; & lorſqu'il fut près de la Dame, il enfla ſon dos en arcade, & dreſſa comme une tige de lys, la plus belle queue de Minet qu'on ait pu voir. Dans toutes les eſpèces, c'eſt un article eſſentiel que celui

des contorsions ; & le Samsonnet de ma Jeanne, ennemi des allures naturelles, employoit avec une grace inexprimable ces déhanchemens, ces tours d'épaules, ces posîures qui frisent agréablement l'indécence ; & ces familiarités qui, de la part d'un Héros, seroient des grossièretés, mais qui changent de caractère en devenant les manières d'un Petit-Maître, d'un Abbé galant, ou d'un Commis des Douanes de Sa Majesté.

Mizizouf porta sa patte de fine soie sur le nez de Zapaquilde qui ne bougea pas, & qui lui répondit par un miaulis du fond du cœur. Mizizouf avec la même grace légère & mignarde prit le menton de sa maîtresse, & lui donna peut-être bien cinquante petites tapes charmantes sur les joues & sur les flancs. Il se mit à cheval sur son dos, il en descendit, se renversa, se glissa sous le ventre de Zapaquilde attendrie, mais affligée de tous ces jeux. Eh ! comment avoir le cœur assez en paix pour badiner dans de certains instans ? celui de Zapalquide étoit heureux & triste. = Il est sûr, lui dit Mizizouf, que je vous aime, oui, ma belle souris divine, plus

qu'on n'aime le fruit dérobé dans le jardin d'autrui. = Comment le croire, quand on vous voit si dissipé ? vous n'êtes guères pénétré de ce qu'on fait pour vous. = Mais, chère petite Reine, me prenez-vous pour un Matou de Roman, pour un Marramaquiz = ?. . .

Alte-là ! Marramaquiz, caché sous une poutre, étoit témoin de cette inouie & incroyable trahison: il sauta, tomba comme la foudre, ou si l'on veut, comme le manche d'un balai, entre les deux Amans. Mizizouf demeura comme un homme qui n'a entendu que le bruit du tonnerre, & qui se demande à lui-même s'il est frappé. La voix & les jambes manquèrent à Zapaquilde; & Marramaquiz, dont le grand cœur flottoit entre la colère & la vengeance, tenoit la vengeance suspendue : il menace la Belle d'un regard, épouvante son rival d'un autre, & se hausse sur ses quatre pattes. Les coupables n'osent souffler ni remuer; ils ont l'œil tendu sur le moindre mouvement de l'ennemi, bien sûrs qu'il est prêt à sauter sur le premier qui remuera. Zapaquilde tire doucement sa patte en arrière, & n'ose en tirer une

autre dans la crainte d'être apperçue. Mizizouf reſſemble à l'Ecolier maraudeur ſurpris ſur un arbre, & qui ſe voit attendu par le maître du verger, armé d'une gaule, au pied de l'arbre fatal. Si l'enfant ſe maudit, ſi la fièvre lui bat dans les veines, s'il voudroit être bien loin, je le laiſſe à penſer; & cependant il n'oſe haſarder un mouvement pour ſe tirer d'affaire. Il ſemble que mon Héros s'enivre d'une plus douce vengeance à la faire craindre ainſi long-temps aux criminels.

Mais enfin le fil qui tient la redoutable épée ſuſpendue, va ſe rompre. Marramaquiz a fait entendre un gnif-gnif funeſte. Mizizouf heurle plutôt qu'il ne miaule; s'il demeure, il eſt happé; s'il fuit, happé de même. Que faire? il tient pourtant ſa griffe prête à tout haſard, comme quelqu'un qui voit tomber une muraille qu'il ne peut fuir, & qui oppoſe ſa main débile contre l'éboulement.

Marramaquiz, en voyant cette griffe inſolente, s'irrite, s'élance, & marque d'un ſoufflet une des belles joues de l'aimable Adonis. Zapaquilde profite du

moment; elle fuit, elle effleure à peine les tuiles dans sa course : elle fuit, je dirois comme la légère Amazone qui couroit sur les têtes des épis sans les courber, si cette impertinence latine étoit supportable.

Alors le Héros abandonna sa victoire, & suivit la trace de Zapaquilde, qui déjà respiroit de sa frayeur sur les genoux de sa Maîtresse. Il ne put trouver de chattières : on les avoit toutes fermées depuis que la Chatte étoit nubile : mais il n'est point de fleurs à l'abri de l'Abeille. Vous tous, qui avez des Chattes & des verroux, hélas ! comptez aussi fort sur les unes que sur les autres.

Voilà comme tu me fuyois, Jeanne, lorsque j'allois te surprendre derrière les buissons. Je pardonnois aussi à ton bien-aimé, & tu fuyois de même que la perdrix lorsqu'elle a entendu les pas du cheval du Chasseur; elle fuit en rasant l'air de ses aîles retentissantes, & trace mille roues rapides qui lui font éviter le plomb dont elle est menacée. Tu prenois tes mignones pantouffles dans tes mains; tu courbois les menus

joncs sous tes pieds, & toutes les fleurs, chacune à ton passage, leur donnoient un baiser. Non, la révêche Daphné ne levoit pas si légèrement la jambe; le gentil Anon qui part, au point du jour, de sa petite étable, & qui fait jouer une sonnette de cuivre dont son oreille est réjouie, ne trotte pas avec cette grace & cette mine éveillée que je te remarquois.

Pensez-vous, Lecteur, entendre encore ici des lamentations? détrompez-vous. Les Héros pleurent bien quelquefois; mais le généreux dépit, l'honneur firent jurer à Marramaquiz de reprendre sa noble tranquillité, en ce moment où il achevoit de la perdre, & de ne jamais chercher une volage, en ce moment où il la cherchoit; de ne jamais la revoir, ni penser à ses charmes ni à son infidélité, & de visiter un Philosophe de sa connoissance, lequel étoit vieux, & parloit comme un oracle contre les passions de la jeunesse.

Tous les sermens me sont suspects, & la colère des Amans encore plus. Marramaquiz n'étoit pas plus paisible qu'Achille devant Troie. Troie fut la Patrie

de ce coquin d'Enée, qui abandonna toutes ſes femmes, & qui prit celles des autres. Barberouſſe, à Tunis, étoit moins terrible que mon Héros, qui renifloit de fureur comme un courſier injuſtément ſacadé par un Ecuyer malhabile. Plus la créature a de nobleſſe, plus l'outrage eſt ſenſible.

C'eſt une puiſſance bien ſuprême que celle d'une femme coupable! On vient pour la punir, la confondre par des reproches, l'humilier: on vient, on voit, & l'on pardonne; on croit, ſur le témoignage de la plus petite larme, cent mille menſonges dont on eſt appaiſé & ſatisfait. Oh! que nous ſommes heureux, nous, petits enfans de l'Amour, colériques & vains, & qu'une mere fait ſourire au milieu de nos larmes, avec un ſeul menſonge!

Je ne ſais & ne me ſoucie guère de ſavoir pourquoi je m'écarte de la route que ſuit maintenant Marramaquiz. Il va demander une recette pour ſe guérir; il a bien du chemin à faire avant que d'arriver à l'Abbaye, où vit en paix & en honneur le ſage Graffinant. Ce vénérable Chat avoit eu jadis la tête noire;

maintenant elle grisonnoit: sa moustache étoit dure & ferme; il avoit un œil éraillé, mais la queue longue, forte & fournie, & la mine remplie de majesté.

Graffinant, comme je vous ai dit, avoit fait comme tous les hommes, qui, dans les regrets des plaisirs détruits par l'âge, se consolent en arrêtant les yeux sur le mauvais côté. Ni Chattes ni Souris ne lui faisoient perdre un moment de son patriarchal repos; il habitoit, comme un autre Diogène, le fond d'un tonneau, un de ceux qui avoient été vuidés par les saints Solitaires à la Fête de la Dédicace. Il ne mépriſoit pas tous les trésors des cuisines; mais aussi rogue que le fut le Cynique, il n'auroit pas souffert qu'on lui dérobât le rayon du soleil qui réchauffoit sa vieillesse à la porte de sa maison. C'étoit-là qu'il repassoit à son aise toute sa science, qui eût été bien utile au monde, s'il n'eût pensé que chacun devoit faire les frais de son instruction.

Marramaquiz aborda Graffinant avec l'air soumis de tous les malheureux. = Es-tu, lui dit le Sage, un fils de ce fier Miaulambau que j'ai vu dans ma

jeuneſſe ? Quel temps c'étoit pour les grands exploits, pour les amours & pour l'abondance ! Il eſt paſſé, ce temps, & je ne ſais plus comment va celui-ci.

= Le même qui alloit, dit Marramaquiz, va, & ſans doute ira toujours. Meilleur ou pire que le paſſé, il ne ſe laſſe point de courir. Il fait nuit trop tôt pour l'un, trop tard pour l'autre ; il fait trop froid chez celui-ci, trop chaud chez celui-là. Les Riches ſont bien enviés, les Pauvres bien envieux, & les Amans bien à plaindre.

De vous dire qu'il y a moins de ſottiſes au monde, c'en ſeroit une. Il y a des procès, des friponneries, des complots : on emprunte ſouvent, on rend quelquefois ; on renie ſes amis, on fait politeſſe à ſes ennemis, ſelon le vent qui vente : on flatte, on médit en même temps. Les nouveautés effacent tout, & il ne manque pas de chiens qui aboient après chaque nouvelle Lune, non plus que de pierres pour les chiens qui aboient.

On parle bien, très-bien, & l'on fait peu de belles choſes. Le mérite ſe cache, par la raiſon qu'il ne faut pas montrer de corde chez les parens d'un pendu. La

lâcheté réuſſit à coup ſûr : le monde eſt comme une balance, où ce qu'il y a de meilleur poids demeure en bas ; c'eſt le plus léger qui s'élève. On forme des projets de Géant ; on a des forces de Nain. Le travail n'enrichit que d'eſpérance. On voit peu de pain & beaucoup de ſuperfluité de parures ; peu de denrées, & des gabelles ſuperflues, excepté qu'il n'y en a point ſur les ennuyeux & ſur les ennuyés, ce qui rendroit beaucoup. On voit bien des gens de Lettres célèbres, des honnêtes gens décriés, & de grands coquins vantés, on ne ſait pas pourquoi. Il eſt très-difficile de diſtinguer le bon du méchant.

On a des magaſins de beaux vers, & plus de lecteurs. On a de méchans Poëtes, & des magaſins de Prôneurs. On a des Académies, & peu de talens. On a beaucoup de philoſophie, & peu de ſens-commun. On accorde aux Comédiens des penſions, & l'on porte l'extrême-onction à la Comédie.

Parmi les femmes on voit beaucoup de vignes bien parées de feuilles, mais vendangées : les mères en vendent à

leurs filles ; les filles en revendent à leurs mères. Les mariées ourdiſſent bien des toiles, comme Pénélope ; & les veuves font de fréquentes commémorations des vivans. Chez toutes les demoiſelles, chacun a ſon entrée quand un autre a ſon congé. Celles qui ont un écu pour dot, font ſonner les mots de mariage & de fortune ; les Bourgeoiſes donnent dans le droit, & les Dames de Qualité dans le travers=.

Le ſage Cénobite, après avoir entendu le diſcours du Héros, ſe recueillit ; il ſe lécha deux fois les lèvres, s'aſſit à l'entrée de ſa cellule, & commença à parler en ces termes :

= Que le monde, dit-il, n'étant qu'une boule, roule ſans ceſſe & ne change ni de forme ni d'allure, c'eſt une vérité. Qu'il ne ſe perde pas avec tant de ſottiſes, c'eſt une merveille.

Que tout ſe vende, que l'argent rapproche tout ; que les faveurs des Cours, du Parnaſſe & des femmes, que la vaillance à la guerre, que la ſcience dans les écoles ſe vendent, ce ſont des vérités. Qu'il y ait alors de vrais Serviteurs des Rois, de vrais Savans, de vrais honnêtes

honnêtes gens & des bonnes femmes, ce ſont des merveilles.

Que la fillette à quinze ans porte une riche bague à ſon doigt, & la caſſe à ſeize, c'eſt une vérité; qu'à vingt elle trouve un époux qui ſe charge de la ſoudure, c'eſt une merveille.

Que les épouſées portent des bonnets qui reſſemblent à la tour de Babel, & qu'ils ne coûtent pas l'argent d'une ſeule épingle aux maris, c'eſt une vérité: que les maris n'y prennent ſeulement pas garde, c'eſt une merveille.

Que les Médecins acquièrent de la réputation par le nombre des morts plus que par le nombre des cures, c'eſt une vérité; que pour une maladie dont une Belle pourroit guérir à la campagne, ils emploient les bains & la ſaignée; qu'elle trépaſſe & qu'on les paye, c'eſt une merveille.

Plus ou moins, c'eſt la même choſe. J'ai vu dans le monde mille choſes qui m'ont fait rire, les unes de plaiſir, les autres de pitié. Je n'ai point vu d'homme qui ne fût fou, point de fou qui ne fût homme: tous étoient des hommes; & plus ou moins, c'eſt la même choſe.

J'ai vu des demoiſelles dont le cœur avoit parlé deux ou trois fois; & l'on diſoit que leur cœur étoit muet encore. J'en ai vu dont le cœur étoit muet, ſans doute; & l'on en doutoit au moins: ou par induſtrie, ou par ignorance, j'ai vu paſſer les unes & les autres: toutes étoient filles; & plus ou moins, c'eſt la même choſe.

J'ai vu des veuves pour qui le deuil étoit une parure charmante, & qui donnoient à murmurer ſur les roſes qu'on voyoit à leurs joues: j'en ai vu d'autres plus édifiantes par leur mine douloureuſe, & qui donnoient à rire de leurs joues décolorées. En fait de veuves, à vrai dire, plus ou moins, c'eſt la même choſe.

Parlerai-je des Nymphes, non pas tout-à-fait des bocages ni des prairies? J'en ai vu de belles, d'autres moins belles; les unes vêtues de tiretaine & les autres de ſoie: les unes qu'une ſeule image du Monarque enchantoit; les autres qui ne ſe laiſſoient enchanter que par la multiplication de ces images.

J'ai vu que l'un ne vouloit point d'une épouſe, parce que c'eſt dormir

comme le Tyran de Sicile, avec une épée sur sa tête, & une vipère dans le sein ; j'ai vu qu'un autre avoit plus de plaisir à dérober & à cueillir les roses au milieu des épines. Que dire à cela ? chacun éternue comme Dieu l'aide.

J'ai vu des appétits blasés qui ne se réveilloient qu'avec la prune verte, & des appétits bizarres qui ne pouvoient goûter qu'à la poire molle : des goûts qui n'étoient bien piqués que par la résistance ; d'autres qui ne l'étoient que par des agaceries. Que dire à cela ? chacun éternue comme Dieu l'aide.

J'ai vu des époux s'endormir dans un sommeil philosophique, & dont les femmes étoient très éveillées & très-parées. L'un savoit très-bien qui avoit apporté la robe ; l'autre croyoit que les fourmis l'avoient apportée grain à grain. Que dire à cela ? chacun éternue comme Dieu l'aide.

J'ai vu de jolies poules rusées, qui ne vouloient jamais donner l'œuf à moins que l'on n'ouvrît la main pour leur jeter la poignée d'orge ; & d'autres qui vouloient porter elles-mêmes le grain au bec du coquericot dont elles étoient

charmées. J'ai vu des Ariane fidelles se lamenter sottement pour la perte d'un volage ; des Didon qui hébergeoient deux ou trois Enée, & qui, loin de se tuer, les remplaçoient lorsqu'ils avoient mis à la voile. Que dire à cela ? chacun éternue comme Dieu l'aide.

En un mot, mon cher Marramaquiz, que le monde soit sot en total ou en partie, c'est une chose possible; mais que celui qui s'en attriste ne soit pas plus sot que le monde, la chose est impossible.

Que le pauvre ait une fois le courage de dire au riche sa vérité, possible : mais que la vérité dans la bouche du pauvre ne paroisse pas mensonge, & qu'on ne lui trouve pas une face d'hérétique, impossible.

Qu'un Petit-Maître se pavanne & qu'il se croye la tête au Firmament, possible : mais qu'il n'ait pas son esprit en l'air, & qu'on ne puisse d'une chiquenaude le faire rentrer en terre, impossible.

Qu'un père oublie de chercher un gendre pour sa fille, possible : mais que

la fille oublie de chercher un gendre à son père, impossible.

Qu'une fillette écoute avec attendrissement la chanson galante d'un galant homme, possible : mais qu'elle ne soit pas plus attendrie de deux écus en prose, impossible.

Mon fils Marramaquiz, tu es venu de bien loin pleurer ici d'amour, & me demander conseil. J'ai lu, dans Ovide, que l'amour ne se guérit que par l'amour : mon fils, de ces amours intermittens comme le pouls d'un fiévreux, je dis : Fi !

De ces Chattes que l'on compare si souvent aux Idoles, & qui sont en effet des Idoles sans sentiment ; de celles qui veulent qu'on les adore pour le blanc & pour le rouge qu'elles emploient ; de celles qui, pour une goutte de miel, vous font avaler une pinte d'absynthe : Fi !

De celles dont la maison est comme l'arche de Noé, & dont les affections se répartissent comme la taille ; de celles qui présument d'elles-mêmes, parce qu'elles coûtent le sommeil à des Duchesses ; de celles qui prétendent tirer

une usure des beaux yeux que le Ciel leur a donné gratis ; de celles qui ont toujours à la main la baguette de Moïse pour faire couler des ruisseaux d'argent, du sein des plus durs rochers : Fi !

De celles que ne peuvent inspirer les chants du Poëte ; de celles qui savent peindre sur la chair & qui prétendent faire passer pour une belle veine la trace d'un pinceau ; de celles qui parlent sentiment ; de celles qui savent la Philosophie ; de celles qui ne passent pas une Messe ni un Salut ; de mille autres, & de qui les préconise, de qui les sert, de qui pleure pour elles, & de moi qui m'amuse à t'en parler : Fi !

Tu seras heureux, mon fils, lorsque comme moi tu repasseras ton expérience dans un coin. Si maintenant je vois de belles Chattes, je rends grace à Dieu de leur beauté ; si je vois passer une souris dodue, je lui fais grace ; si je vois un Minet caressé par le Chef de ce Monastère, je le vois avec tranquillité. Ni l'amour, ni l'avarice, ni l'ambition, les trois grands

tourmens de cet Univers, ne troublent ma douce & philosophique oisiveté.

Tu crois que la vieillesse est dure : la règle des Cloîtres l'est aussi ; mais qu'il est agréable de penser qu'il y a, dans les Couvens, un réfectoire ! Il y a long-temps que nous étions au siècle de fer ; le fer est maintenant rongé par la rouille, & nous sommes au siècle de boue.

Heureux un Chat de Couvent, mon fils ! Qu'il pleuve trop ou point, que lui importe ? Il mange son pain au même prix toute l'année ; il n'est pas obligé de le gagner par mille risques, mille fatigues. Il le mange avec plus de sécurité qu'un Cardinal dans Rome, & ne craint point que de méchantes voisines offrent des poisons à sa gourmandise. Si le Roi double la taille, nous avons un grand privilége : c'est que n'étant ni fonciers ni industrieux, & ne possédant rien, nous ne la lui payons ni ne la lui devons.

Je sais maintenant qui est loup dans le monde, & qui est brebis ; & je

ne me ſoucie de l'un ni de l'autre. Soyons bons ſans bêtiſe : évitons les méchans & les flatteurs. Demandons au Ciel aſſez de mérite pour que jamais Chatte ne penſe à nous. Rien n'importe, mon fils, ſinon de vivre en paix, de ne ſe mêler de rien, de regarder peu, & de parler encore moins.

= Ah ! dit alors Marramaquiz, encore un mot, de grace ! O Graffinant ! ô le plus ſage entre tous les Chats ! daignez m'apprendre ce que je dois faire ! Dois-je oublier pour toujours une ingrate ? & ne puis-je eſpérer de couler mes jours en paix avec la belle Zapaquilde = ?

Le Chat vénérable ſourit à l'inſenſé. = Ecoute, lui dit-il, je me ſouviens de la Chanſon que chantoit un Maître à qui j'appartins dans mon jeune temps.

Savez-vous, mon compère ?
Pierre épouſe Catin,
Qui va le faire père
Des enfans de Colin.

Si tu vas au bois, Pierre,
Tu m'en rapporteras.
En paſſant la riviere,
Ne te regarde pas.

Le Roſſignol ſauvage
Au bois gazouillera ;
Dans ton petit ménage
Autre oiſeau chantera.

Si tu coupes la branche
Branche te pouſſera ;
Si fort qu'au beau Dimanche
Le Curé le ſaura.

Oh ! ce n'eſt pas merveille
Q'avant le clair matin,
Gros Pierre ſe réveille
Sans éveiller Catin.

Oh ! ce n'eſt pas merveille
Que ſon Valet Colin
Tout auſſi-tôt s'éveille
Et réveille Catin.

Oh ! c'eſt une fadaiſe ;
Sur-tout au temps préſent.
Monſieur quitte ſa chaiſe
Et ſon Valet la prend.

On me demandera s'il eſt croyable qu'un perſonnage auſſi grave ait chanté : il faut bien le croire, puiſque voilà ſa chanſon que j'ai fidellement traduite. En achevant, il ſe retira dans le fond de ſon cynique hoſpice, & laiſſa le Héros Marramaquiz pénétré du regret de ne pouvoir payer un ſi ſalutaire conſeil. Ne point payer la ſcience, c'eſt conſcience : mais croire qu'on peut la payer, c'eſt bêtiſe.

Troiſième Sylve.

Ici, Lecteur, parce qu'il me plaît, je commencerai ſans préambule.

Marramaquiz avoit arrêté ſes penſées ſur toutes les Chattes de ſon voiſinage : il avoit éprouvé une répugnance bien malheureuſe à l'idée de chacune ; l'amour entreprend beaucoup & n'exécute guères. Mais enfin le royal amour de la vengeance lui fit diſtinguer une jeune Minette auſſi douce & tendre que Zapaquilde étoit belle & coquette. C'étoit Mizi, l'aimable Chatte

& la compagne unique d'un Poëte à qui elle s'attachoit avec générosité pour lui réchauffer les pieds l'hiver ; pour veiller sur son bahut, & le défendre de la dent des Corsaires au museau rouge. Elle lui servoit aussi de modèle & de Muse, & voici comment. Lorsque ce pauvre Poëte orphelin & chantre d'amour lui passoit une main caressante sur le dos, Mizi lui fournissoit alors mille séduisantes images de volupté. En considérant les regards de Mizi, ses doux mouvemens amoureusement prolongés, ses attitudes molles & variées; en considérant comme elle se couchoit, s'étendoit, comme elle caressoit à son tour de la tête & de la queue, clignotoit gracieusement, marmottoit : le Poëte, animé par la contemplation, saisissoit le pinceau, & se figuroit Vénus même sous ses yeux, l'amoureuse Vénus, la reine de toutes les voluptés revêtue de cette heureuse métamorphose.

Au reste, jamais Mizi n'avoit fait une égratignure à personne, & jamais elle n'avoit dérobé une seule miette de la divine ambroisie dans la huche. Bien au contraire; elle alloit, de sa lucarne,

guetter les moineaux, & les surprendre au moment où l'amour endormoit leur vigilance; elle alloit reconnoître leurs nids, où elle laissoit éclore les œufs maternels, & ne les déroboit qu'au temps où les petits étoient assez grandelets pour en faire un hommage à son bon Maître.

Ce fut par système, plutôt que par amour, que le Héros Marramaquiz adressa ses vœux à la charmante. Ah! Mizi, n'écoutez point un parjure! mais le sort des Chattes sincères est d'être trompées par les Héros, comme le sort des Héros est d'être trompés par des Chattes friponnes.

Au temps où les œufs lumineux de Léda, ou, si vous voulez, ses deux garçons en se tenant au corps au milieu du grand ceintre azuré, s'amusent à répandre une pluie de fleurs sur la terre, au plus beau des mois, au jour & à l'heure que je vous laisse à penser, Mizi, la jolie Minette, léchoit le doux velours de ses pattes au soleil. Marramaquiz, par suite de la fantaisie qu'il avoit conçue, se rendit sur le même toit, & Zapaquilde, par hasard, vint y

montrer ſon minois charmant. L'Amoureux vindicatif ſaiſit une occaſion de rendre à l'infidelle une portion du breuvage amer de la jalouſie ; il s'approcha de Mizi, & comme s'il eût été conduit par une tendreſſe véritable, il lui fit tant de careſſes, que Mizi, déjà bien amoureuſe, en devint cent fois plus belle de virginale modeſtie. Le traître, en exprimant ce feint mépris pour Zapaquilde, ſe mentoit & ſe châtioit lui-même : rien n'étoit moins tranquille que lui, en témoignant le tranquille oubli d'une perfidie : mais tels ſont les caprices de l'Amour & des Chats.

Zapaquilde conçut un ſentiment plus difficile à comprendre lorſqu'on croit le comprendre mieux. C'eſt le partage du Diable ou d'une Chatte, que d'être jaloux de ce qu'on mépriſe. Elle examina les Amans avec attention. Mizi n'avoit pas autrement vu le monde que par une lucarne : elle n'avoit point encore reçu d'hommages ; elle ſe laiſſa toucher avec une aimable innocence : ſa jeuneſſe, ſon inexpérience & ſon penchant la plongèrent dans l'ivreſſe d'un premier amour ; ſes yeux parloient autant que

ſa fine voix, ſi bien que le parjure envahiſſoit, qu'elle s'abandonnoit, & que déjà leurs deux queues étoient plus agitées que deux roſeaux battus par les vents & les flots d'une mer turbulente.

Zapaquilde, indignée de ces libertés ſi familières, menaçoit de ſe porter à des extrémités ſans doute bien indécentes entre des perſonnes de cette qualité; mais c'eſt qu'il eſt ordinaire de ſentir plus vivement les témoignages du mépris après ceux de l'amour.

Comme on voit gronder le chien de la maiſon, lorſqu'il regarde en face le chien d'autrui qui s'aventure d'entrer; comme on les voit, avec un os au milieu d'eux, n'oſer, ni l'un ni l'autre, s'en emparer, & ſe mettre en riſque de n'obtenir, pour ſuccès de leur méſintelligence, qu'un coup de pied de quelque Valet qui les ſépare: ainſi marronnoit Zapaquilde, envieuſe de ce qu'elle avoit refuſé; Zapaquilde, amoureuſe comme une grivoiſe de ſon Mizizouf: tant il eſt vrai qu'il y a des Chattes qui veulent tout garder ſans rien manger, & ſeulement pour qu'une autre Chatte ne le mange pas.

Finalement, Lecteur, les deux dames s'étant rencontrées, & Marramaquiz comme l'os au milieu d'elles, en vinrent à tous les excès... Que ne peut-on en dérober l'hiſtoire à la connoiſſance des ſiècles! A coups de griffes elles jouèrent à ſe dépouiller comme des lapins en broche, & firent voler le duvet de leur fourrure : à coups de dents, plus aiguës que les aiguïlles mêmes, elle rougirent, les cruelles, elles rougirent leur zibeline, de leur ſang.

La douce & tendre Mizi devient auſſi comme une lionne. Ce que l'amour fait couler de forces dans ſes membres délicats, la jalouſie le balance dans les membres de Zapaquilde. La fureur étincelle dans les émeraudes de leurs yeux; leurs cris, douloureuſement terribles, percent toutes les oreilles à la ronde: elles ſe tiennent au corps, ſe ſecouent & ſe roulent.... garre l'eau! les déſeſpérées tombent du toit en bas; & quoiqu'on ſoit épouvanté à la ſeule idée de décrire un ſaut de cinq étages, elles tombent ſans ſe ſéparer.

Le grand Marramaquiz, témoin de ce combat mémorable entrepris pour ſes

beaux yeux, les regarde du haut de la gouttière, oublie un moment ses douleurs, & se meurt de rire: tant la vengeance peut aisément épanouir le cœur d'un honnête homme!

O ma belle Jeanne! quoique ma soutane m'ait été de tout temps bien chère, que de grand cœur je l'aurois donnée pour te voir un moment de jalousie; hélas! point. Tu ne m'as jamais aimé que comme on aime sa Maîtresse en Barbarie, & son mari dans le beau Pays de Gaule! jamais de flamme dans ta poitrine, & ton cœur n'a jamais cessé d'être au bain-marie!

Oui, je pense que j'aurois pu donner ma soutane, & montrer ma respectable personne en chemise, si j'avois pu te voir jalouse de Catherinette, le jour où je faisois le galant autour d'elle. Dieu m'est un bon témoin qu'elle est bien aimable, & que je t'aimois bien mieux qu'elle. Tu ne voulus pas endêver, quoique je n'eusse pas d'autre intention que de t'y contraindre; lorsque, toi lavant à la rivière, elle glanant dans le champ voisin, j'allai glaner avec elle, & plus de cent fois lui fourrer les épis dans son

joli tablier de beau chanvre jaune retroussé.

Catherinette avoit ses charmans pieds nuds, & ne se plaignoit point d'être à chaque pas cruellement piquée par les durs tronçons des épis coupés; son petit sein de lys étoit découvert par les deux cornes séparées de son fichu; elle avoit pour chapeau pastoral, de vertes feuilles enlacées qui lui tomboient sur son front d'ivoire. Qu'elle étoit bonne fille, la Catherinette! Quand sa mère la rappella & la gronda pour avoir glané avec un homme en soutane, elle courboit modestement sa tête, me jettoit à-travers les feuilles un friand regard de dessous ses paupières friponnes, & me sourioit avec un doux signal, en écoutant la réprimande maternelle.

Tu le vis, & ne t'en soucias non plus que si je n'avois pas été ton Amant; tu chantois une courante joyeuse, & tu faisois voler sous la palette l'écume de ton savon, moins blanche que tes mains. Le Dimanche, tu ne boudas point Catherinette au pré; tu dansas avec elle, tu lui fis caresses, tu lui parlas à l'oreille, & je vous vis rire toutes les deux en me re-

gardant. Ainſi, nous avons beau faire; toutes les fois que nous crachons contre vous, notre ſalive nous retombe ſur le nez, & nous reſſemblons à des enfans qui ſe meurtriſſent la menotte en battant leur mère.

O Jeanne! ta chevelure reſſemble bien au jais; mais ton front n'eſt ni l'image du jais ni celle de l'albâtre : tes yeux ſont beaux & noirs; mais tes ſourcils ſont plus épais & larges que menus. Entre ces beaux yeux, entre les belles roſes vives qui ſont de frais témoignages de ton printemps, le nez ſe retrouſſe avec impertinence; tes lèvres ſont teintes de ce carmin céleſte qu'on voit au bec des colombes de Cythère. Entre ces deux feuilles ſi finement colorées, tes dents ſe rangent comme des gouttes d'une roſée d'argent clair, que l'Aurore a verſées ſur des roſes. Je veux mourir, quoique je n'en aie pas préciſément l'envie, ſi le parfum qui ſort de cette bombonnière n'eſt plus doux que celui du jaſmin & des lys. La nacre du Sud eſt un peu plus blanche que ton cou; & pour le reſte, ton fichu trop ſévèrement épinglé me défend d'en parler.

Enfin, ta couleur me plut & me plaira, Jeanne; & ce n'eſt pas le plus ſot qui cueille la violette, & laiſſe en paix les lys. Voilà ton portrait que je n'avois pas encore tracé: voilà ce qui m'a fait lamenter ſi long-temps, à l'imitation de l'Hermite Amadis; voilà ce qui m'a fait remplir les airs de plaintes, & m'a rempli la tête de vent.

Combien de fois je t'en enflai les oreilles ſous ta fenêtre! Que de nuits froides & dures j'y ai paſſées, immobile, & ſi bien immobile, qu'un jour ton chien me prit pour une borne, & que, levant gentillement la cuiſſe, il argenta la peau de mes eſcarpins d'une autre roſée que celle des Cieux! Que de jours j'ai paſſés ſans manger autre choſe que mes ongles en te faiſant des vers! Que de ſottiſes j'ai rimées dont tu ris aujourd'hui, & moi de même, quoique dans un temps elles nous paruſſent à toi des douceurs, à moi des préſens charmans! Que de fois, au milieu des nuits, chantant mon feu ſur ma guittare, j'expoſai les voiſins à me l'éteindre avec un ſeau d'eau!

Encore aujourd'hui, cruelle, combien de ſermens je fais de ne plus t'aimer! Ah! le Ciel ne rit pas toujours des ſermens amoureux. Prends-y garde, Jeanne; l'amour eſt un enfant qui tourne le dos à qui ne le careſſe pas. On peut ſecouer le hériſſon de la jalouſie; on peut ne le pas prendre : il ne pique que celui qui le prend. Et ſans la jalouſie que vous donnez aux imbécilles, quelles armes auriez-vous ?

Enſuite, ma jolie Jeanne, tu n'es pas éternelle. Le temps ne l'eſt pas, & le temps ſe couronne des fleurs qu'il dérobe ſur la terre. Tu ne ſeras plus jeune quand je ſerai vieux & plus aguerri contre l'hameçon. Tes joues ſi rondes & ſi fermes ſeront un jour mieux pliſſées que le rochet d'un Evêque. La beauté n'eſt pas un phénix qui renaiſſe; il ne ſe trouve perſonne qui ſe ſoucie de couver ſa cendre. Il n'y a pas deux printemps dans l'année, ni dans la vie. Le fruit tombe quand il eſt mûr. Un jour tu voudras manger du pain, & il te faudra du pain tendre. Un jour ton miroir te déclarera ces vérités, & tu briſeras ton miroir. O Jeanne! un peu

de pitié pour ton miroir. Dans autant de morceaux que tu feras de lui, tu reliras autant de vérités affligeantes.

A quoi s'amuse-t-il, & quand va-t-il reprendre sa matière, me dit-on de tous côtés? Cela vous pique, Lecteur? Je vous jure que je n'ai point de si doux plaisir, que je ne vois point de si douce récompense de mes veilles, que de piquer la curiosité de mes Lecteurs. J'aime mieux les faire enrager que de les endormir. Bon gré, malgré vous, je poursuis; ne savez-vous pas que nos Héroïnes sont malades de leur chûte, & qu'il faut leur donner le temps de se rétablir?

Où est le temps de ma liberté? Jésus! quelle vie canonicale, lorsque j'allois au lutrin de mon Village chanter un *Alleluia* de grand cœur! lorsque je ne chaussois ni brodequin ni cothurne, mais de bonnes guêtres pour aller chasser dans le bois ou dans la prairie! Un seul ruisseau me connoît aujourd'hui, & me revoit toujours jérémisant. Alors je sautois mille & mille ruisseaux, qui couroient en serpens de cryſtal à travers l'herbe fleurie. Je chantois joyeu-

sement sur une rive, ou je chassois le long d'une haie, selon que se présentoient à moi les lièvres ou les Muses : je revenois le soir ; je mangeois en chasseur, & je dormois en Prélat. Si les nuages troubloient la sérénité de quelques journées, j'allois, soit à la triomphe avec l'Alcade, soit aux échecs avec le Curé, leur faire la barbe à tous deux, pinter ensuite, disputer *mordicus* sur le Rudiment ; ou, plongeant nos esprits dans de plus grandes profondeurs, éclaircir des points vénérables, comme de savoir si l'on peut avaler des asperges sans ouvrir la bouche.

Je sortois de là plein d'honneur & de satisfaction. En m'en revenant, j'achetois des truffes ou telle autre friandise pour mes voisines : j'entrois en passant chez chacune ; j'en avois une douzaine qui m'appelloient compère, & leurs enfans papa. Elles étoient toujours empressées de me rajuster ma cravatte, de prendre l'aiguille & le dé pour moi, & de me blanchir... (Peste ! je ne trouverai point d'expression pour désigner poétiquement mes chemises). Enfin, je les aimois toutes, ces

bonnes commères : elles m'aimoient bien aussi ; & quand je partis, elles se cotisèrent pour me donner la monture.

Ah ! qu'à la Ville c'est bien autre chose ! vous ne pouvez pas y tuer les étourneaux qui vous rongent : vous n'avez que des ruisseaux très-peu fournis de fleurs, à traverser ; que des visites très-peu familières à faire ; que des commères plus empressées à vous demander des aiguilles qu'à les employer pour vous. Allez-vous à l'Eglise, c'est à tel coin de la nef qu'il vous, plaira que vous appercevrez une poulette : son voile descend sur son estomac ; mais il flotte par derrière, & vous découvrez, comme d'éclair en éclair, cinq ou six doigts de taille qui vous allument l'amadou de l'imagination ; un bas de fine soie, tiré net, & luisant comme la nacre ; trois ou quatre points d'un joli soulier noir, qui renvoient l'œil trois ou quatre lignes plus haut : sur le soulier une petite rose de ruban noir ; au-dessus, une menue tige de lys : vous n'y tenez pas.

Ah ! Madame, lui dites-vous, daignez prier pour un défunt que vien-

nent de tuer vos beaux yeux ; & comme vous n'avez pas encore vu ſes yeux, elle vous les montre poliment pour vous faire voir que vous devinez juſte. Alors c'eſt le Paradis qu'elle ouvre ; & dans ce nouveau Firmament, ſemblable au bon Adam ſorti de terre, vous ne ceſſez point d'admirer des ſoleils, des lunes & des étoiles ; vous allez viſiter avec la Dame, les Chapelles & les Sépulcres : la Belle, c'eſt la Marie ; & vous, le Nicodème. De temps en temps vous lui gliſſez à l'oreille les jolis mots d'Ange, de Divinité ; vous l'appellez votre unique bien, votre unique eſpoir. Plus vous en dites, moins elle vous croit ; mais ſi elle vous permet de l'accompagner, & qu'une femme paſſe dans la rue : = Ah ! le beau velours, dit elle ! que cette juppe me plairoit ! Il y a long-temps que je meurs d'envie d'avoir une robe, des dentelles, ceci, cela, & même une régalade =. Tandis qu'elle la porte dans un brillant vaſe de cryſtal à ſes lèvres, elle vous fait ſucer l'éponge de fiel & de vinaigre ; & ſi vous l'accompagnez juſqu'où elle vous permettra, vous trouverez

verez dans sa chambre une Couturière, une Couturière à qui l'on doit depuis six mois. Celle-ci qui sait aussi bien coudre que mentir, répond aussi-tôt : = Ah! Madame, c'est bien depuis un an, ne vous déplaise. Toujours ces Couturières ont besoin d'argent : elles ont des loyers, des fournitures, cinquante choses à payer. Il en faut à celle-ci, il lui en faut, ou bien elle remporte l'ouvrage. Ah Ciel! & la Dame qui doit être marreine . . . Cœur de tigre, allez-vous y tenir? êtes-vous si peu galant homme que vous débutiez par une faute d'intelligence? Oui, dites-vous. Eh bien! regardez votre Divinité qui trépasse; elle dit du moins qu'elle se meurt. Est-ce la dureté de la Couseuse qui la mène au tombeau? Hélas! non, puisqu'elle ne lui doit pas un sol. Mais, si vous êtes honnête, mon Cavalier, comme elle va vous remercier avec grace, avec honte, avec sentiment; & s'il s'ensuit un baiser . . . au Diable! c'est le baiser de Judas. Celui qui le reçoit est garrotté pour jamais; ou si de suite en suite vos yeux s'attachent du côté où l'on met

une grande croix d'or, elle vous fera penſer, ſans preſque vous le dire, qu'il n'y en a point, & dès le lendemain, aveugle Iſraélite, vous la placerez.

O Reine de Cypre & d'Amathonte, aimable mère de votre enfant, vous l'avez envoyé long-temps à l'école! Maintenant il ſait ſouſtraire, additionner & multiplier. Il étoit nud jadis, & maintenant il eſt vêtu de bon velours. Lui qui ne ſe nourriſſoit qu'avec la crême fouettée de l'eſpérance, envoie maintenant tous les jours à la faiſanderie.

J'ai fini, Lecteur. Je vais reprendre les clairons & rouler les agiles baguettes ſur les tambours. Cependant, comme il fait nuit, ne troublons pas le voiſinage, & daignez attendre à demain matin.

Quatrième Sylve.

Je voudrois, ma chère Muſe, une légère eſquiſſe du portrait d'un de nos Galans qu'on appelle des Aimables. S'il eſt vrai que vous ſoyez de ce tendre

sexe qui les-admire, conduisez mes crayons avec complaisance, & que le Ciel daigne vous assister.

L'Aimable doit avoir la taille légère, émincie, libre, pas trop filée en hauteur, & souple à toutes les contorsions; le visage aussi loin de la noblesse que de la rusticité; la couleur demi-brune & demi-jaune; la physionomie hardie, une chevelure de cadet, & le pied d'une Nymphe.

Il aura l'humeur affable & très-peu querelleuse, la replique toujours prompte, la malice en main & sur les lèvres, pour lui tenir lieu d'esprit; une raillerie toujours prête sur le compte d'un honnête homme, une noirceur sur le compte d'une honnête femme, en leur absence.

Il aura provision de chapeaux & de cocardes, sans être Militaire; de mouches, de parfums & de gants, sans être Courtisan; de luths, de flûtes & de guittares, sans être Musicien; de livres fabuleux, de Romans, de vers, sans être Poëte ni Littérateur; mais pour employer le tout le plus à propos qu'il lui sera possible.

Il saura très-bien raisonner de guerre,

d'armes de toute espèce, & ne se pressera pas de s'en servir. Il ne montera que de grandes jumens blanches ou pommelées : il ira toujours ou le pas ou le galop ; le trot n'eut jamais bonne grace, & il se fatigueroit. Il se balancera niaisement en avant & en arrière, sur son cheval, comme un Anglois.

Comme les fruits détruisent la mélancolie, l'Aimable en fera son ordinaire : il mangera peu & souvent ; jamais de ragoûts qui souillent la pureté de l'haleine ; & ne se souciera pas néanmoins de la dépense, car ce seroit un signe de grossièreté.

Il n'aura jamais l'air de se soucier de rien, ni de personne : il accordera sa gracieuse attention, lorsqu'on lui parlera de son mérite : ses discours ne rouleront que sur trois points : les femmes qui lui veulent du bien, les maris sots, & sa petite personne.

A qui que ce soit il ne cédera en discours sur le point le plus léger. Il jurera devant les Dames pour montrer qu'il a de l'énergie, ou pour paroître homme au-dessus des puériles formalités. Il ne priera point Dieu, ne fera point

l'aumône, ce qui sent son sot; & d'ailleurs Dieu n'aura jamais de compte à lui demander.

Il empruntera de l'argent à tout le monde avec amitié, il en rendra quelquefois avec orgueil, & paiera par hasard son Tailleur.

Le beau Mizizouf n'étoit pas tout-à-fait formé sur ce patron; mais il y a loin d'un Chat à un homme, & l'on pourroit s'en informer à qui le sauroit.

La belle Zapaquilde n'avoit point encore paru depuis le jour de l'épouvantable chûte, & la Cuisinière avoit été délivrée de bien des soins. Mizizouf, la tête & la queue dressées, rôdoit avec pompe, comme tout Minet favorisé d'une Dame qu'il a dérobée à d'autres amours. Il est croyable que ce fut autant pour célébrer des charmes qu'il avoit connus, que pour l'apprendre au voisinage, qu'il alla chanter une romance à la lucarne de Zapaquilde.

Dans ce temps-là le grand Chat Marramaquiz, armé d'intentions guerroyantes, & de ces redoutables griffes qu'il appelloit ses *timebunt*, faisoit sa ronde

comme un autre Cid, pour découvrir s'il ne paroîtroit pas quelques Maures sur la frontière.

Le débile roseau n'est pas si vivement frappé par un coup de vent, que Marramaquiz le fut lorsqu'il ouvrit les yeux sur Mizizouf & Zapaquilde qui se caressoient en joignant leurs têtes sur le bord de la lucarne. Il ne sait plus s'il respire, en voyant cette audace de se caresser ainsi sans honte & sans crainte de l'aurore, qui avoit tous ses écrins ouverts sur sa toilette, & dont la tête étoit déjà couronnée de mille & mille saphirs. On ne voyoit plus à l'occident qu'un petit bout de la robe de la Nuit, avec un seul diamant de tous ceux dont elle est surfemée.

Voilà comment s'oublioit Marc-Antoine, sur le sein de la royale Nymphe de Memphis; il l'idolâtroit avec un aveuglement qui ne lui permit pas de voir César qui venoit troubler ses plaisirs. Si César fut un Romain, Marramaquiz l'étoit aussi, & non moins vaillant que le Vainqueur du vieux Pompée. A bien examiner le mérite de Mar-

ramaquiz & celui de Céſar, le Chat pouvoit vaincre à Pharſale, & le Héros ſur les toits.

L'Oiſeleur, tapi derrière un arbre, regarde, écoute en grand ſilence, & attend la chûte du rameau qui porte ſon filet & ſon appeau perfide; il ſe tient prêt pour l'inſtant où tombera l'oiſeau, qu'appelle amicalement, & qu'invite un infidèle compagnon renfermé dans la cage. Tout de même le jaloux Marramaquiz attendoit, regardoit, écoutoit le beau Mizizouf, ſon rival heureux.

= Ah! diſoit l'aimable; ah! charmante, que voulez-vous faire? qu'eſpérez-vous de votre gothique vertu? Vous me déſolez, cruelle! Jupiter fut un des libertins les plus heureux par ſes métamorphoſes; il prit celle de Taureau, d'Aigle, de Cygne, de Satyre: je ne lui aurois pas conſeillé de prendre celle d'un Chat; il eût été trop à plaindre.

= Ne voyez-vous pas, lui répondoit la belle, que nous avons tout à craindre de ce jaloux, de ce farouche, de cet infame & traître Marramaquiz? il crève dans ſa peau, de ce que je ne

veux pas l'aimer. Je crains que ses fureurs ne retombent sur vous. Il est fort comme un Turc, enragé pardessus; il est à m'épier par-tout. Je vous aime trop pour vous accorder une satisfaction qui pourroit exposer, que sais-je? peut-être ces beaux yeux qui m'ont enchantée. O Dieux! conservez une tête si chère! Ecoutez, il faut nous délivrer de cet importun par le poison.

=Quoi! dit Mizizouf, c'est pour ce triste personnage que vous me privez d'une faveur qui m'est due! que vaut-il? s'il a la dent plus dure que moi, c'est le privilége de qui n'a jamais rongé que des croûtes de pain dur chez un Capitaine. Qui fut son père? sans doute un grossier Matou de Village. Et moi qui vous parle, je descends de l'antique Chat Zapirou, qui, après l'écoulement des eaux du déluge, fut le procréateur de la nouvelle race des Chats. Mais vous l'aimez encore, perfide! allez, vous n'êtes qu'une Chatte mijaurée; & c'est moins par la crainte d'un attrape-poule, que par ingratitude pour moi que vous me refusez. Que je le tue avec du poison! c'est une mort trop relevée pour

un Matou, dont je vous apporterai les oreilles au premier moment =.

Ici, Muſe, chantez ferme. Ici, Marramaquiz furieux... A-t-on vu le Taureau de Xarama ſouffler le feu de ſes narrines, armé de ſa demi-lune meurtrière, féroce, épouvantable, fondre ſur le Cavalier Andaloux, Eſtremadoux, ſi l'on veut (jamais Taureau ne s'informe de la Patrie); & tout au travers du caparaçon frangé & bordé d'or, enfoncer dans les entrailles du cheval innocent, qui le regardoit venir, & penſoit que c'etoit pour badiner, enfoncer deux palmes ou plus de ſes cornes, & redoubler, pour redoubler encore?

C'eſt comme ſi l'on avoit vu Marramaquiz fondre ſur Mizizouf, le ſaiſir à la nuque, de ſes dents vigoureuſes; le tortiller en l'air & ſur les tuiles; le rejetter avec colère; le reprendre, le fixer ſous ſes quatre pattes victorieuſes, en lui diſant: = Poule! vaine poule mouillée! il n'appartient qu'à des poules de caqueter en l'abſence des coqs. Celui qui connoît le prix de l'honneur en tient aſſez de compte pour le reſpecter dant autrui =.

S'il est une pudeur, compagne aimable de la foiblesse, il en est une autre, noble compagne de la force ; ce qui fait que les Filles & les Héros parlent peu. Marramaquiz s'arrêta, & laissa, par mépris ou par générosité, respirer & fuir un foible ennemi.

Zapaquilde avoit fui. Le Héros demeura seul, & dans l'honnête tranquillité d'un vainqueur ; mais de tristes pensées lui firent bientôt oublier le plaisir de sa victoire. Vous m'avez dit, Muse, ce qu'il pensoit ; & c'est que si jamais il lui prenoit une fantaisie de tuer Mizizouf, ce seroit pour en offrir la fourrure à la belle Mizi ; Mizi, plus belle que la blanche étoile au coucher du soleil, que le diamant agité par un beau doigt dans la nuit : c'est elle qui méritoit sa foi, ses pas, ses soupirs, & non ces Chattes volages qui, si elles sont aimables par je ne sais quoi, sont détestables on sait bien par où. Jamais le cœur ne les guide ; & si elles ont un caprice, c'est toujours pour le plus foible, le plus trompeur & celui qu'elles sont les seules à estimer.

Mais c'est trop parler de ce qu'on sait assez.

Cinquième Sylve.

Vous croyez peut-être que je m'amuserois à confondre un ignorant présomptueux, qui me diroit : L'Amour n'est pas si puissant que la volonté ne puisse le dompter. Ce seroit à moi une sottise égale à celle d'un Physicien qui entreprendroit d'expliquer naturellement au peuple les prodiges des Sorciers ; ou celle d'un enfant des Muses, qui voudroit faire sentir le charme de sa langue au Créſus accoutumé à celle des Bureaux. Il faut être à-portée pour s'entendre.

Mais j'enverrois le maudit Dieu d'Amour sur les rives habitées par le Maure, admirer deux palmiers que le feu sympathique échauffe avec douceur, & qui conçoivent sans doute le sentiment & le desir d'un paisible hyménée. Tout ce qui végète est sujet à l'amour, & parmi les animaux, aucuns ne peuvent se vanter d'égaler les Chats, à moins que ce ne soient les Singes, qui sur cet article se piquent d'un certain honneur : il leur

arrive d'aimer leurs enfans jusqu'à les étouffer à force de les serrer; & si le Critique me dit qu'un tel aveuglement n'est pas naturel, qu'il aille donc tout de bon au Tétuan, considérer ces miniatures de l'homme jouant sur les arbres, & riant de leur rire ordinaire.

Il y verra la Guenon comiquement attiffer son fils avec des feuillages; une autre, petite voluptueuse, jetter un coco à la tête du Singe qui lui plaît, fuir & se cacher, en se laissant mystérieusement appercevoir. Voilà encore des vers dérobés. Passons (1). Quant à nous autres, martyrs de l'Amour, nous n'avons pas besoin d'aller au Tétuan, pour voir des Singes & des Galatées.

Ce qui est vrai, ce qui ne se dit pas dans les écoles où l'on n'enseigne jamais une vérité, c'est que les Chats sont un véritable emblême de l'amour. Remarquez bien à qui s'attache un Chat, c'est toujours à la plus amoureuse; ou bien

(1) Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.

VIRGILE.

montons sur les toits dans le temps où l'âpre bise fait crier les girouettes : nous y verrons les Amans rassemblés sur un tapis de givre ; nous entendrons la Chatte aimée répondre aux accens de l'amour avec l'aimable coquetterie d'Angélique, lorsqu'elle enflammoit le Maure Sacripant & le Paladin Roland, qui couroient le monde pour elle, se passoient de dormir & de manger, se battoient & triomphoient pour elle; de quoi elle se soucioit aussi parfaitement, qu'une Chatte d'un verre de vin.

Est-il rien d'égal à la patience d'un Chat amoureux, qui, tapi dans une gouttière, attend que l'aube revienne le voir tout perlé des frimats de la nuit? Il n'a là ni bon manteau, ni gants, ni chapeau de feutre; il voit autour de lui voltiger la neige en papillons d'argent, & le Ciel se fondroit avant qu'il cessât d'appeller & d'attendre sa bien-aimée.

On dit que Zapaquilde la coquette, & la tendre Mizi, également épriſes & impatientes de revoir leurs Amans (j'ai oublié de vous dire que le Capitaine

& la prude les avoit renfermés); on dit que les deux Chattes oſèrent, contre toutes les règles de la décence, s'introduire furtivement, chacune où l'appelloit ſon cœur. Mais quoi! la décence n'eſt bien eſtimée que par les ames inſenſibles. Mizi retrouva ſon Héros Marramaquiz.

Marramaquiz reçut la Chatte aimable avec cette douceur qu'on a toujours quand on eſt malheureux : il lui fit de légères careſſes qui la charmèrent. Hélas! il diſſimuloit avec une tendre humanité, & il enivroit un cœur de plaiſir, tandis que le ſien étoit dévoré par le ver des douleurs.

N'appellons point inſenſé, mais infortuné, celui qui vit dans autrui, & qui perd la jouiſſance de lui-même; jouiſſance céleſte, & que ne peut acheter l'or du monde, ni payer la faveur d'aucune Chatte. Marramaquiz avoit déjà les reins bien efflanqués; ſes pauvres mâchoires avoient maigri : le ſot Chat d'une Dévote eût pu l'inſulter impunément. La beauté, la grace touchante & l'amour de Mizi ne pouvoient combattre

dans sa mémoire l'image de Zapaquilde. Ce que l'Amour grave, est mieux gravé que par le burin.

L'imprudente Mizi lui apprit que Mizizouf & Zapaquilde s'étoient tout de bon engagé leur foi, & qu'ils habitoient sur une même couverture, dans la solitude d'une alcove. Ah! qu'on se nuit souvent, lorsqu'on pense détruire l'image d'un rival, en le peignant chargé d'infidélités! Ce sont les infidélités qui le rendent plus cher : en le noirciſſant, on l'embellit; & plus on le montre coupable, plus on réveille de sentimens qui disposent à lui pardonner.

Marramaquiz jouoit alors à la pelotte avec une souris; il se trouvoit dans un de ces momens aigre-doux, où l'on conçoit qu'on pourroit mieux être, & plus mal: mais il est dit que l'heure qui vient ne peut ressembler à l'heure présente.

De sa patte cruellement mignarde, Marramaquiz pinçoit les flancs de sa souris palpitante. Il se plaisoit à lui donner une espérance d'échapper, & la ressaisissoit au moment où elle comptoit sur son salut; il la faisoit sauter en l'air, & la laissoit retomber privée d'haleine:

mais il abandonna l'innocente bête qui craignoit encore de fuir inutilement, & qui demeura devant lui ſans force & ſans eſpoir.

Ainſi, le beau Roſſignol, demi-joyeux, demi craintif, revient de la quête, & tient dans ſon bec la nourriture de ſes enfans; il voit, à ſon retour, que ſes enfans lui ont été ravis par un corſaire qui ne craignoit ni Dieu, ni les hommes. Alors, alors, de ſurpriſe & de douleur, il laiſſe tomber ſa béquée ſous l'arbre; il demeure éperdu, & ce n'eſt que long-temps après qu'il s'attendrit ſur ſon rameau ſolitaire, que ſon cœur lui fournit des ſons pour déplorer la perte de ſes chers enfans.

La noble créature Marramaquiz, furieux au contraire, après avoir laiſſé tomber ſa ſouris, ſe voit emporté par le Démon de la jalouſie. Ce ne fut pas lui, cher Lecteur, ce fut le Diable qui ſe ſervit de ſa patte pour appliquer un ſoufflet ſur la joue de Mizi, qui le reçut avec crève-cœur, mais avec ſoumiſſion. Ah! combien l'amour peut écarter un galant homme des règles ſacrées de la galanterie!

Ce seroit ici le lieu d'examiner cette règle, qui déclare infame la main peu respectueuse pour la beauté. Mais c'est une règle de galanterie assez souvent méprisée par l'amour. Je vous atteste, vous qui peut-être avez baisé avec amour la main d'un Amant qui vous frappoit avec amour; je vous atteste aussi, vous qu'un seul mot trop vif peut offenser : si vous dites que vous aimez, & que ce mot détruit votre amour, je ne dirai point que vous mentez, parce que suis poli.

Marramaquiz, perdu d'amour, & fou de jalousie, ne se soucie plus de son honneur souillé par le soufflet qu'il a donné, puisqu'il n'aime pas; ne se soucie plus de sa vie, & court, se précipite, & s'enfourne d'abord sous une couverture dont l'épine qui le perce le chasse bientôt. Il s'échappe, gagne un toit, passe sur un autre, & vagabonde comme un âne à qui de malicieux enfans ont mis un chardon sous la queue; il a beau fuir & s'agiter, il porte son supplice avec lui, & s'obstine à se l'attacher.

Ainsi vagabonda le Paladin Roland,

tout nud (fermez les yeux, Mesdames), tout nud, depuis la tête jusqu'aux pieds, après avoir lu les vers gravés sur l'écorce des saules & sur les parois d'un rocher d'où couloit une fontaine que je n'ai pas le temps de vous décrire. Je veux bien, par amitié pour vous, Lecteur, vous rapporter ces vers : ils sont très-instructifs pour tous les grands courages qui sont assez bêtes pour aimer, & ma complaisance vous évitera la peine de les chercher au milieu d'un tas de fadaises pareilles à celles que je vous débite.

Tendres gazons, jeunes fleurs, onde pure,
Fraîcheur, silence, aimable obscurité,
Asyle, seul charmant dans la Nature
Que des troupeaux & des vents respecté,
Des seules Nymphes fréquenté,
Les hivers à jamais t'épargnent leur injure.

Ici s'unit à moi par un tendre lien
Une Beauté des Beautés souveraine.
Fille des Rois du rivage Indien.
Angélique en ces lieux dédaigna d'être Reine ;
Et de mille hauts faits pour sa gloire entrepris,
Aux Paladins fameux dérobant l'avantage,

L'heureux Médor, sans exploits, sans lignage,
Simple Ecuyer, sut obtenir le prix.

Tendres gazons, jeunes fleurs, onde pure,
Fraîcheur. silence, aimable obscurité,
Asyle, seul charmant dans la Nature,
Pour vous payer de ma félicité,
Puissent ces vers tracés à l'aventure
Vous donner l'immortalité!

Fiers Paladins, vous aussi nobles Dames,
Vous qui d'amour connoissez bien la loi,
Vous qui brûlez de vos premières flammes,
Ou Bergers, ou passans, redites après moi:

Tendres gazons, jeunes fleurs, onde pure,
Fraîcheur, silence, aimable obscurité,
Asyle, seul charmant dans la Nature,
Que des troupeaux & des vents respecté,
Des seules Nymphes fréquenté,
Les hivers à jamais t'épargnent leur injure (1).

Enfin, tout est croyable, même une infidélité de la part d'une donzelle, &

(1) Liete piante, verdi erbe, limpid'acque,
Spelonca opaca, e di fredd'ombre grata,
Dove la bella Angelica, che nocque
Di Galafron, da molti in vano amata,

je ne craindrai pas de vous dire que le grand Chat Marramaquiz, qui n'avoit pas la moindre idée de Roland ni de l'Arioſte, revint ſe précipiter dans une cuiſine, où, ſans reſpect & ſans crainte de Marie, ni de Marionnette, il briſa d'abord les aiguières & les aſſiettes au buffet, renverſa la marmite au moment où elle bouilloit, & avala, ſans le mâcher, un morceau de lard jetté par les flots bouillans ſur la cendre, comme un

---

Speſſo ne le mio braccia nuda giacque,
De la commodita che qui m'è data,
Io pavero Medor ricompenſaroi
D'altro non poſſo, che d'ognor lodaroi.

E di pregar ogni Signore Amante,
E Cavalieri, e Damigelle, e ogn'una
Perſona, paeſana, o viandante
Che qui ſua volonta meni, o fortuna,
Ch'a l'herba, à l'ombra, à l'antro al rio, à le piante,
Dica: Benigno abbiate e ſole; e luna;
E de le Nimfa il coro; che proveggia
Che non conduca a voi Paſtor mai greggia.

Orlando furioſo, CANT. 23, ſt. 108.

gros vaiſſeau ſur un banc de ſable ; tant on eſt jaloux quand on aime, & inſenſé quand on eſt jaloux!

Une perdrix ſuſpendue par ſon bec, frappa les yeux de Marramaquiz ; il la dépluma de colère & ne la mangea point. Si haut que fût un meuble, il l'atteignit & le renverſa. Les voûtes de la cuiſine retentirent de la chûte & de la confuſion des poëles, des broches, des caſſeroles fraîchement écurées ; & le Héros infortuné, pourſuivant le cours de ſes fureurs, ſauta du haut de la planche au lard, & tomba dans une chaudière remplie d'eau chaude, d'où il ſortit comme le vrai Roland, de la rivière où il précipita le ſuperbe Rodomont.

Vous imaginez, Lecteur, que cela ſe fit auſſi vîte que cela ſe lit, & vous me demandez la ſuite des fureurs de Marramaquiz. Que le Ciel daigne vous envoyer un doux ſommeil, ſi mes vers ne vous le procurent pas ! Mais laiſſez-moi dormir ; & foi de Poëte conſcienceux, je vous promets de vous endormir demain au matin, ſi le Ciel ne vous endort pas.

Sixième Sylve.

N'allez pas, vous autres gens d'esprit, trouver étrange que j'occupe ma Muse à célébrer des Chats, tandis que bien des Grands soupirent après la célébrité. J'aime autant chanter des niaiseries que les sottises qu'ils font; & j'aime mieux me faire des censeurs que des ingrats.

D'ailleurs, ne s'est-il pas trouvé de fort beaux Génies avec le caprice d'orner de toutes les fleurs divines, des bagatelles mondaines? Virgile n'a-t-il pas régalé son monde d'une sauce à l'ail (le *Moretum*, après l'avoir attendri sur le malheureux sort d'un moucheron (le *Culex*)? Qui peut reprocher à Plutarque le dialogue d'Ulysse? Synesius a célébré les chauves; Démocrite, le caméléon; Favorinus, la fièvre; Dioclès, le navet; Marion, la rave; Fanias, l'ortie; le grand Claudien a chanté la guerre des Géants; & Coccaie, celle des mouches. On a chanté l'ivresse, les ânes, les fous, les poux & les puces; & le divin

Homère n'a pas dédaigné de sourire sur un luth qui ne flattoit personne. Vous êtes bien simples, si vous croyez que je chante ridiculement pour vous amuser, vous que je ne connois point, plutôt que moi qui commence à me connoître depuis que je connois parfaitement ma Jeanne.

L'amour prodiguoit tous ses plaisirs au beau Mizizouf & à la belle Zapaquilde. Mais le vase plein d'une douce liqueur, peut recevoir un choc; & le grand bonheur est un grand péril.

Marramaquiz, que vous attendiez revoir dans sa grande folie, n'y sera point; elle étoit un peu plus calme: il se lamentoit sur les chevrons, & répandoit ses plaintes dans l'air qui les emportoit comme celles de Philomèle: sa voix désolée formoit des accens qui déchiroient les ames compatissantes; il pleuroit, soupiroit, chantoit & enrageoit à-la-fois.

Si vous avez vu un braque séparé de son maître, il est superflu de vous dire qu'il ne livre plus ses yeux au sommeil, qu'il gémit sans cesse, & que ses dents mollissent de douleur contre ses

os. Un tendre ſentiment lui fait auſſi prononcer des regrets qui ne reſſemblent point à ceux d'un roſſignol, parce qu'un chien eſt un chien, & un roſſignol autre choſe. L'un abboie, & l'autre chante; & Marramaquiz ne fait plus que miauler dans ſon acharnée triſteſſe.

Il eſt des hommes pour qui leur ſcience n'a point de charmes, ſi tout le monde ne ſait qu'ils en ont; d'autres, pour qui les plaiſirs ſont des épines, ſi la publicité ne leur en fait des roſes que la vanité ſe complaiſe à reſpirer.

Il prit à Mizizouf une fantaiſie de montrer ſa conquête à tous ſes amis. Il raſſembla les débris d'un feſtin dans un grenier, & je crois que ce pouvoit être vers le temps où toutes les Servantes du Ciel s'accordent pour jetter leur urinal par les fenêtres, d'où il réſulte abondance d'eau ici-bas.

Les amis de Mizizouf étoient preſque tous de ſa connoiſſance, d'honnêtes perſonnes dont il avoit eſcamoté les amours, ou qui avoient favoriſé les ſiens. Le premier qui vint fut ce beau Garaſi, un des deſcendans de Malora, fameux Chat d'Alexandre le Macédonien.

Macédonien. Gaflour vint enſuite : c'étoit un bel Angola, qui, pour être trop cher à une Beauté trop chaſte, avoit perdu la poſſibilité d'aimer. Suivirent Maronnant le querelleur; Chaſſe-mouche le fendant; Goloſille le friand; Gâte-pâte le prodigue, fils de Fromagier, gros Chat Créſus revenu du Pérou; & Malingrin, le plus joli Petit-Maître de l'aſſemblée : mais alors il étoit amoureux de Laure, plus que Pétrarque; & ſi le nom de Laure paroît peu fait pour une Chatte, pourquoi les appelle-t-on Thisbé, Liſe, Roſette, & de tant d'autres noms chrétiens ?

Elle y vint auſſi cette belle Laure, plus hypocrite & plus pincée que la Venaiſſaine, lorſqu'elle s'aviſa de damner ce pauvre Pétrarque dans un jour deſtiné au ſalut du genre humain : elle étoit ſuivie de la chaſte Piſſenette & de Columbelle, deux véritable fleurs de ſenſitive, tant elles étoient délicates au toucher. On y vit auſſi Chatte-Mitte-la-Diſcrète, élevée dans un Couvent, & jettée parmi les horreurs d'un monde, qui ne laiſſoit pas de lui faire plaiſir : on y vit Frippelipe, jolie & délibérée

grivoiſe, nourrie dans les cuiſines, d'où elle ne ſortoit que les Dimanches pour aller aux Guinguettes : on y vit une Chatte Marquiſe, très-bonne amie d'une Marquiſe un peu Chatte ; & d'autres qui ne voulurent paroître qu'incognito, afin qu'on ne mît pas ſur leur compte cette agréable partie de libertinage.

Il ſe peut très-bien qu'on ait danſé, mais on ne propoſa point de pharaon ; & ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que chacun n'apporta que les atours de la nature : ce ſont des atours qui ne déguiſent rien, qui ne coûtent pas davantage, & qui ne gênent point la fantaiſie de ſe divertir.

L'effet de mille petits jeux n'avoit été que de diſperſer le tas de bled, lorſque le grand tambour de la Monarchie, le Héros Marramaquiz parut à la lucarne, à-peu-près comme Rodomont ſur les murailles de Paris, & répandit la même conſternation dans les ames, qu'un créancier dur, qui tout-à-coup ſort de terre devant vous & ne vous dit rien.

Le Jupiter Souverain des Chats promena ſur la foule éperdue les foudroyans eſcarboucles de ſes yeux, & imprima le

respect dont il avoit besoin pour se faire entendre.

= Vils moustics, dit-il, hannetons, papillons, vous avez l'aiguillon de ces insectes, leur bourdonnement & leur humeur légère : fanfarons, traîtres, couards, ingrats, vous êtes tous ainsi, petits maîtres, un essain de sauterelles qui ravagez où vous tombez, sans plus laisser aux femmes que les sauterelles aux prairies ; un nuage de petits friponneaux de cuisines ; flatteurs à côté de la marmite qu'on découvre, dormeurs sous les couvertures, & égratigneurs perfides de quiconque vous caresse.

A vous tous dont le mérite unique est d'être vus, & dont la honte est d'être mis à l'épreuve ; à vous, race de paille mouillée, qui faites de la fumée sans feu ; à vous, race de mouches, qui ternissez les miroirs les plus purs ; à vous, race de fourmis, qui mordez avec perfidie le talon de celui qui peut vous écraser ; à vous, que de folles Maîtresses amignardent, comme on amignarde tout ce qui est foible & vil ; à vous, qui n'êtes faits que pour les coups de pied des Servantes, que pour lécher les restes

du plat d'autrui, que pour occuper le coin d'une cheminée : c'eſt à vous que j'apprends le nom d'un Soldat, qui vaut mieux dans un poil de ſa mouſtache que vous tous ; c'eſt moi qu'on appelle Marramaquiz =.

Il dit, le Héros; & il s'élance comme la bombe qui renferme la foudre dans ſon ſein. Tamerlan dans la Chine, le Romain dans Carthage, un Intendant dans une riche terre, la boule au milieu des quilles, font moins de ravage que l'effroyable bombe qui vient de crever : à l'un, il emporte la joue d'un coup de griffe ; à l'autre, il interrompt la voix en le ſerrant à la gorge ; il déchire les oreilles de celui-ci, eſtropie celui-là d'une morſure à la hanche : & le malheureux Gaſlour, qui avoit déjà tant perdu, perdit encore la moitié de ſa queue entre les dents de l'invincible Marramaquiz.

Je me ſouviens de quelqu'un qui m'a dit : Votre Héros Marramaquiz n'eſt qu'un pleureur. O l'inſenſible ! eh bien, jamais Achille, qui pleura tant pour la fille d'un Prêtre, ne fit voir de pareilles fureurs, lorſque, pour venger la

mort de Patrocle, il se rouloit comme un hérisson au milieu de l'armée Troyenne ; jamais Charpentier ne fit sauter autant de copeaux que Marramaquiz ne fit voler de poils dans le grenier ; & Néron n'entendit pas plus tranquillement les cris, les heurleries de la désolation qu'il causoit dans Rome, incendiée par ses ordres.

Le farouche Héros atteignit Zapaquilde qui fuyoit ; qui déjà, comme une souris à moitié dans son trou, se croyoit sûre, parce qu'elle avoit la moitié du corps passée dans la chattière : il l'arrête par la queue. = Arrête, lui dit-il ; où vas-tu, perfide = ?

Ne vous semble-t-il pas entendre la voix d'un Archer lorsqu'il arrête un malfaiteur ? Et comme le malfaiteur, Zapaquilde répondit : = Pitié, pitié de moi, Monsieur ; je suis innocente =.

C'en fut bien assez, & même trop ; car le Héros témoigna par des signes visibles qu'il s'attendrissoit, & alors Zapaquilde, plus fière, lui dit : = O Polyphème des Chats, tu veux tuer mon Atys ; tu peux donc me tuer aussi =. O beaux yeux, toujours aveuglés ! ô

Chatte la plus folle & la plus audacieuse, n'est-ce pas moi qui suis ton amant? Ton Atys est mort : autant vaut, puisque j'ai juré de le tuer, & que mon bon Capitaine a besoin d'un manchon pour l'hiver ==.

En achevant ces mots, il la saisit par la nuque & l'emporta, comme une mère Chatte emporte son Chaton qu'elle a retrouvé. Jupiter enleva la belle Europe un peu plus commodément, & Pluton, Proserpine : mais ils enlevèrent ; & l'exemple des Dieux suffit assez pour justifier un Chat.

N'est-il pas vrai que je pourrois dire : « Voilà ce que c'est que les plaisirs du monde : tel est le soir d'un jour heureusement commencé. Voilà comme les Chattes qui veulent toujours dominer, ne s'attachent qu'à des Chats foibles, incapables de les défendre; voilà comme un grand homme se fait justice à lui-même par un sentiment naturel d'ordre & d'équité ; voilà comme il triomphe, se fait respecter & se fait haïr : mais, d'abord, vous m'enverriez promener, parce que vous n'aimez pas la morale; ensuite, je n'aime pas les gens à qui je

ferois obligé de tout dire, & je n'écris que pour ceux qui voient de l'esprit dans les plus sottes bêtises.

Septième Sylve.

Quand ce superbe Payen de Rodomont eut appris que Mandricard lui enlevoit la belle Doralice, ainsi que le rapporte l'Arioste, à l'heure d'environ midi, 16 du mois d'Août, car jamais Poëte ne fut si ponctuel que l'Arioste: il est raconté que Rodomont se répandit en expressions fort étranges, & qu'il promit arrogamment de ne jamais assister à aucune Fête de Dieu ni de Pentecôte; de ne danser de sa vie; de se brouiller avec tous ses amis; de ne plus manger de pain sur nappe; de ne plus galopper sans une sonnette au poitrail de son barbe; de ne jamais payer, ni même écouter un seul de ses créanciers; de ne jamais prêter sans gage, & qu'au plus gros denier, puisqu'on le trompoit ainsi; & de ne plus faire aucune affaire avec les Marchands.

Il eſt probable, quoiqu'Homère n'en ait rien dit, que le fier Atride Ménélas, le père & le parrein de tous les Ménélas qui ſuivirent, ſuivent ou ſuivront, dit auſſi pis que pendre, & de ſa femme & du beau petit Pâris, lequel paſſa dans Madrid, où il ne trouva rien qui valût la peine d'être enlevé, pour aller à la grande Lutèce, où on ne lui donna pas la peine d'enlever rien. Pâris, ſi vous l'ignoriez, fut ce galant Berger, qui flatta ſi bien la Reine d'Acidalie, qu'il en fit quelque choſe de moins honnête que ſa Maîtreſſe; & le tout, parce qu'en flattant les femmes, vous en ferez tout ce qu'il vous plaira. La choſe eſt ſi connue qu'elle en eſt triviale : je ne la rappelle que pour le prouver; une minute ſeulement.

Alarme, guerre, carnage, enragée guerre! Et ſi, pourtant, vous ne verrez ici ni bannières roulées & déroulées par les vents, ni les éclairs virouettans & éblouiſſans des armures. Vous n'entendrez point hennir & piaffer à-la-fois quarante mille courſiers, ni tonner le bronze infernal, ni crier les fifres, ni rouler la patapan des tambours aux quatre coins de la plaine.

A dire la vérité, je pourrois vous faire voir & entendre tout cela, & mentir auſſi bien qu'un autre. Si le menſonge étoit une fois perdu, ce qui n'arrivera ni demain ni après demain, on le retrouveroit dans le porte-feuille d'un Poëte. O Poëtes, enfans engendrés du pur ſouffle de la Divinité, ſans vous les Princes ne laiſſeroient qu'une réputation vulgaire; ſans vous, bien des ſots & des coquins n'auroient pas une réputation tranſcendante. Mais votre privilége eſt d'excéder la vérité dans la ſatyre comme dans le panégyrique.

N'ai-je pas crié l'alarme? Que tardé-je? Mizizouf paroiſſoit auſſi affligé que tel dont la Comédie n'a pas eu de ſuccès, ou que tel qui a vu réuſſir celle de ſon ennemi: car dans ce ſiècle de dégradation, il n'eſt plus de rivaux au Parnaſſe, mais des ennemis aſſez. Mizizouf, harangua ſes amis, offenſés comme lui. = Alarme, guerre, carnage, enragée guerre, dit-il! Comment! vous tous qui êtes ici, vous m'avez laiſſé prendre ma femme. O lâcheté ſans égale! où eſt le courage? où eſt l'amitié? vous n'aviez point d'ami

si fidèle ni si tendre que moi; & vous me voyez pénétré de douleur de voir que je n'ai rien mérité de votre amitié.

J'ai perdu mon Hélène. A ce mot, je devrois garder le silence. Que puis-je espérer de mes paroles, si mon silence ne vous touche pas? Mais vous n'avez pas besoin d'être enflammés, amis. Vous portez des cœurs généreux, ennemis de la force injuste, & protecteurs de la beauté outragée. Vous serez sensibles à ma disgrace; vous châtierez l'insolent, & vous me rendrez ma Maîtresse. A menti qui dit, car il n'oseroit l'écrire, qu'une belle fuite sauve le reste de la vie. C'est par une belle mort que la vie est honorée; c'est un privilége des plus nobles ames, que de soupirer après une mort glorieuse. Vous êtes tous ici des Chats bien nés : c'est vous en dire assez =.

Gaflour reprit la parole : = J'ai lu tout cela, dit-il, & je l'ai entendu dire aussi. Je pense que naturellement parlant il n'est ni beau ni laid de mourir, mais qu'il est seulement sot de mourir avant son heure, plus sot de mourir pour les sottises ou pour l'intérêt d'autrui. N'est-ce pas te moquer

de nous, que de nous dire : Venez mourir pour m'assurer la conquête d'une Chatte, ou d'une Poularde, ou d'une Province, dont nous ne tâterons jamais ? Tu nous promets une gloire, dont tu n'es pas bien sûr de couvrir nos noms. Je sais ce que c'est que la gloire ; & je poursuis dans mon sentiment, qui est qu'il vaut mieux sans doute l'acquérir en vivant qu'en trépassant. Ecoute, Mizizouf : je connois bien des gens comme toi, qui n'attachent d'honneur qu'à faire leur profit & leur sûreté ; & si je tais leur nom, c'est que je ne veux révéler le secret de personne =.

Mais Garaff le Macédonien, déjà tout pelé sur le front, ce qui peut arriver au plus honnête homme, s'écria, dans l'indignation que lui causoit le discours de Gaflour : Alarme, guerre, carnage, enragée guerre !

= Ne vaudroit-il pas mieux, reprit Golosille, traduire le coupable en Justice ? on le puniroit, ou par la Loi du talion, ou par la Loi courante ; & il seroit pendu =. Maronnant le querelleur lui répliqua en ces termes :

= Contre le plus vaillant Chat qui jamais ait couru les gouttières, il eſt plus honorable d'envoyer un cartel, & de le défier, ſelon l'uſage de Caſtille. = Les cartels ſont défendus, s'écria-t-on =. Il reprit : = Si les cartels ſont défendus, les outrages doivent l'être auſſi. Nous vivons dans un ſiècle où rien n'eſt favoriſé que la baſſeſſe & l'avidité : à qui me plaindrai-je, lorſqu'en vertu de la défenſe des armes, un lâche m'offenſera ſans crainte ? Dévorerai-je mon frein comme un généreux courſier gouverné par un Ecuyer mal habile ; ou publierai-je ma honte en implorant les Loix ? Les offenſes qui ſe lavent par le ſang ne peuvent l'être par de l'encre. Les procès ne ſont pas faits pour des Chats, ni pour des gens d'honneur ; & le nom même d'une Chatte, le nom ſacré du ſexe n'eſt pas fait pour être ſeulement prononcé dans l'antre où la vertu même eſt ſuſpecte. Mizizouf ira-t-il dire au Conſeil de Sa Majeſté, qu'il eſt, reſpect du monde qui m'écoute, qu'il eſt ce que fut Ménélas. Si Sa Majeſté a le ſens commun, elle lui dira : Fais comme Ménélas. Non, mes amis,

il n'eſt point de Loi ſi juſte, & moins ſuſceptible d'être tordue que la loi des armes. Déshonorez ſeulement le querelleur qui en fait abus; mais laiſſez à l'honnête homme le pouvoir de ſe maintenir honorablement ſans débourſer d'argent dont il n'a guères, & ſans crever d'impatience au Barreau. Ce fut la loi d'Achille : mes amis, me direz-vous qu'Achille fut malhonnête ? & c'eſt la loi de tous les cœurs qui n'ont point été pétris avec un levain corrompu, ni par des mains ſouillées & dévouées à la ſervitude =. Ici finit Maronnant le querelleur.

= Que Maronnant me pardonne, pourſuivit avec grace l'aimable Malingrin; que Gaſlour & Goloſille daignent me pardonner, ſi mon opinion n'eſt pas conforme à la leur. On doit à ſa Patrie, à celui qui la gouverne, à ſes amis, avant qu'on ſe doive rien à ſoi-même. On ne doit rien à la chicane & beaucoup à l'honneur, comme l'a très-noblement exprimé le brave Maronnant. Mais j'oſe lui demander ſi Mizizouf eſt un autre Maure Mouza, nerveux & membru comme un Payen, pour lui

parler de duel ? n'a-t-il pas assez perdu sans perdre la vie ? D'ailleurs il y a eu de tout temps une grande diversité d'opinions sur le fait d'adresser un cartel à des traîtres. Or, c'est une trahison que le rapt. On trahit les intentions & les vues des personnes qu'on enlève, & de celles à qui l'on enlève. Marramaquiz est dans le cas des Corsaires qu'il faut poursuivre, combattre & vaincre, sans les avertir =.

L'avis de Malingrin passa, & l'on résolut d'envoyer en diligence des mandemens pour la milice.

Cependant le grand Marramaquiz éprouvoit bien qu'il ne faut rien vouloir de force. O Jeanne, ô Jeanne ! tu sais si jamais en rien je m'avisai de contrarier ta fantaisie. Te donner du chagrin, auroit-ce été te disposer au plaisir ? Que peut espérer le pauvre d'un trésor qu'il dérobe ? il n'ose en jouir, ni le perdre de vue. S'il le dépense, on le soupçonnera ; s'il le quitte, on pourra le trouver ; & le malheureux souffre comme un Tantale, avec le ragoût toujours placé sous son nez.

Marramaquiz sollicitoit de mille ma-

nières ce rebelle cœur qui lui coûtoit déjà, sinon son argent, du moins son pain, son repos, son honneur & sa bonne réputation, quoiqu'il fût le plus honnête homme du monde. Zapaquilde avoit un cœur de roche : il ne coule jamais tant d'eau que des rochers ; aussi pleuroit-elle... Avec une tentation de Poëte, je dirois, comme l'Aurore qui pleure tous les jours sans chagrin.

J'ai long-temps rêvé, pour savoir si je penserois que les larmes des Belles sont une coquetterie. Combien en ai-je connu qui pleuroient tout de bon ! Ma foi, Lecteur, il me sembloit que j'en avois connu : c'est la faute de ma mémoire, ou de mon imagination. Mais, lorsqu'une Beauté toute jeune vous file des larmes qui ne sont ni froides ni chaudes, & qui viennent baigner les roses de ses joues ; si sa langue est muette, si ses grands yeux, tout brillants de rosée, s'attachent sur vous, ah ! qu'elle est belle ! Tromperie, tant qu'il vous plaira, je le sais aussi bien que vous ; mais je veux être Pape, si je puis y tenir.

Et voilà comme pleuroit Zapaquilde,

plus ou moins, on ne s'en inquiète guères, quand on fait une comparaiſon. Ces larmes déſoloient & enflammoient la bonne ame de Marramaquiz. Il alambiquoit ſa pauvre cervelle, pour ſavoir un moyen de ſe faire aimer. Il y en a tout autant que pour faire perdre l'amour. Mignardiſes, careſſes, il employoit tout, & juſqu'aux nigaüderies que diſent les Bonnes aux petits-enfans, lorſqu'elles leur murmurent ces jolis mots : Mon Amour, mon petit Roi, mon Ange, mon Chat, mon Fanfan, quoique de toutes ces choſes, ils ne ſoient rien encore, ſinon d'infirmes crachats jettés ſur la terre.

Pauvre Marramaquiz ! dès que le ſoleil commençoit à pourprer l'horizon, ſans crainte de l'arquebuſe ni des galères, il alloit dans les veines de la terre ſaiſir le lapin qu'il apportoit à l'ingrate. Il n'y avoit ni pièce de bœuf, ni pièce de gibier que Marine, en rentrant dans ſa cuiſine, ne retrouvât toute écornée. Il alloit juſqu'à tirer une part de la marmite, une aîle d'un poulet en broche; quoiqu'alors il ſe pelât ou ſe brûlât la patte, il n'y penſoit pas. O courage, ô force de l'amour !

Et tous les jours il disoit : = Voyez, Zapaquilde, voyez si votre Mizizouf se bouge pour vous : Mizi m'aime ; je n'ai pu l'aimer à cause de vous, ingrate ! c'est une honnête Chatte, bien estimée, & qui vit très-retirée. Eh bien ! je l'ai vu, Mizizouf, je l'ai vu parler à Mizi, apparemment pour se consoler de vous avoir perdue =.

Il étoit vrai que Mizizouf, voyant qu'il avoit une guerre à soutenir, alla, non pas en grand Guerrier, mais en grand Politique, nouer une intelligence en pays ennemi. Il avoit appris à Mizi la toute aimable, que son Amant entretenoit une Chatte chez lui, & que cette Chatte étoit la même qu'elle avoit vue armée de griffes & de jalousie.

O Muses ! je n'ai pas besoin de vous pour peindre l'empire de la force & de la générosité : j'en ai besoin pour peindre l'empire de la méchanceté & de la foiblesse. Révélez-moi pourquoi, parmi les Chats, de grands Héros sont oubliés, trahis, persécutés, immolés ; & pourquoi le lâche triomphe si constamment du plus courageux.

Mizi demeura d'abord, comme la

tendre Ariane à son réveil. Mizi d'abord se regarda, & se vit seule en pays désert, & trop amoureuse; si elle ne versa pas des larmes, c'est qu'elle étoit sincèrement désolée : mais, sans respect de Mizizouf qui n'étoit là devant ses yeux que comme s'il n'eût pas été au monde, elle s'exprima comme la passion, & de la manière qui suit :

= Eh bien! dit-elle, rien n'a pu fléchir ce cœur ingrat que j'adore. Ah! que jamais Chatte ne s'avise d'aimer la première! que jamais elle ne compte sur un plaisir de la part de ces héros Matous! Il se joue de ma tendresse, l'ingrat! il faut qu'il ne connoisse ni Dieu ni loi, qu'il soit Turc & cent fois pis, & qu'on lui ait rogné dans un des cailloux de Deucalion, de quoi lui faire un cœur d'homme.

Il est pourtant bien vrai que je suis allée le voir dans sa prison, que j'ai préféré de me perdre d'honneur, plutôt que de l'abandonner à ses ennuis.... Ah! si tu ne voulois pas m'aimer, cruel, ne pouvois-tu du moins me prendre avec toi? Il m'auroit été doux de te rendre tous les devoirs d'une Ser-

vante, de polir de mes lèvres charmées la marte de ton sein, d'échauffer ta place avant que tu viennes te coucher.

Oui, ma douleur me rendroit folle. A qui est-ce que je parle? au vent qui n'a point d'oreille. Le sort me refuse jusqu'à des oreilles à qui je puisse me plaindre d'un perfide.... Hélas! que m'a-t-il promis? Il ne m'a rien donné qu'un soufflet: que Dieu le lui pardonne, pourvu que l'ingrat puisse m'aimer autant que je l'aime. Oh! je serois trop heureuse, & plus qu'une Reine, si toutefois il y a des Chattes qui soient Reines en quelque contrée que j'ignore, d'obtenir la plus petite part de ce cœur magnanime qui méconnoît le mien.

= Croyez, lui répondit Mizizouf, croyez qu'il est bien à plaindre lui-même de ne pouvoir aimer tant de graces, tant de vertus que vous dévoilez, & tant de beautés au-dessus de celles qu'on vante. Aimable Mizi! j'ai pitié de votre peine; je veux vous donner l'Amant que vous désirez. Vous savez, Mizi, qu'il faut souvent aider une nature rebelle. On force la générosité avec un pistolet,

la diligence du paresseux avec de l'or, l'Ane avec un bâton, l'Amour avec un filtre. Je connois un filtre flatteur dont je vous enseignerai l'usage, & puissiez-vous l'employer pour votre bonheur & celui de Marramaquiz = !

Il y a dans ce discours un grand secret, Messieurs & Mesdames, un secret d'amour, une ruse merveilleuse, une idée subtile & sublime. Ah! quel secret! plus de mignardises, plus de tromperies, plus d'intérêt au monde; l'amour va se perfectionner: on n'aura plus besoin d'échelles pour se casser le cou, de mouchoirs pour essuyer ses larmes.

Il est clair que vous allez me demander quel est ce secret: le voulez vous savoir? Hélas! le grand Marramaquiz en mourut pourtant, de ce filtre enchanteur! Au moment où il combattoit, plus terrible que Barberousse, plus à craindre qu'Annibal, il tomba, le Héros; il tomba subitement, & fut perdu pour la guerre & pour les conseils; il tomba, renversé par l'aimable Mizi, Mizi qui sèche maintenant de regret, d'amour, de désespoir à côté de son Amant jetté dans la plaine, sans sépul-

ture ; & Mizizouf, vainqueur sans victoire, s'enivre des délices de la vengeance & de celles de l'amour.

Est-ce-là un dénouement, me direz-vous? ou nous allez-vous détailler ces grands événemens avec la pompe épique & le respect qu'on doit avoir pour des Lecteurs? Je veux être tondu, si vous en avez davantage. Ne voyez-vous pas que toutes ces billevesées sont des essais de ma plume, quand je la taille? si vous n'êtes pas las de les lire, allez chercher qui vous en conte davantage. Quant à moi, je me soucie de ce que vous direz, comme de ma soutane qui ne vaut rien. Ecoutez une fable.

Il y avoit un Levrier d'Irlande, au beau poil bai de la tête à la queue, vif, léger, élancé, portant au cou un large collier d'argent ; & ce Levrier passoit dans une rue.

Un essain de petits Roquets sortirent de toutes les portes, comme des Lézards de leurs trous au retour du soleil ; il y en avoit de toutes couleurs, & cela faisoit une armée confuse & bigarrée, comme une bande de Payſans qui vont battre le loup dans un bois.

Et si vous connoissez la belle amoureuse d'Endymion, vous savez qu'au moment où elle s'amuse à rouler sa boule d'argent sur les tapis azurés du Ciel, tous les Chiens des montagnes & ceux des vallées aboient incessamment après elle.

Mon Gentilhomme Levrier, sans faire le moindre cas & du nombre, & des insultes, & des aboiemens de la canaille qui l'entoure & le suit, lève la cuisse avec tranquillité, mouille une borne; & poursuivant son chemin pas à-pas, il passe tout au travers, & ne dit rien.

ROMANS ÉTRANGERS.

LE CHOIX,

Traduit de l'Anglois de Pomfret.

DES souhaits qu'on ne peut pas voir remplir sont des rêves ; & nous avons déjà dit que des rêves pouvoient être mis au rang des fictions.

SI le Ciel m'accordoit la liberté de choisir un genre de vie, & si le destin favorable me laissoit le soin de rendre mes jours heureux & tranquilles, j'aurois, près de quelque belle Ville, une Maison de campagne bâtie sans art, ni trop petite ni trop grande ; je voudrois qu'elle fût élevée ou sur le penchant de cette colline, ou près de ce bois voisin : elle ne renfermeroit que le simple,

l'utile & le néceſſaire. Il me ſemble que je ne pourrois ſupporter les ſuperfluités pompeuſes de la faſtueuſe opulence. Un petit jardin riant, un ruiſſeau frais qui appelleroit le ſommeil par ſon murmure, & dont les bois délicieux ſeroient couverts & embellis de l'ombre épaiſſe des tilleuls & des ſicomores, me ſuffiroient. Un cabinet d'étude, enrichi des Auteurs les plus illuſtres, borneroit ce jardin : j'y réunirois Horace & Virgile, dont les vers ſublimes brillent également & d'un eſprit immortel & d'un ſavoir ſolide; le moderne Juvénal, & l'amoureux Ovide, qui connut & peignit ſi bien les effets de cette paſſion qui fait nos plaiſirs & nos peines. Qui lit ces vers enchanteurs où l'art balance la Nature, conviendra qu'il doit preſque toutes ſes graces à l'imagination; que ſa tendreſſe eſt ingénieuſe, & que ſon expreſſion eſt celle du plaiſir. J'y aſſocierois nos illuſtres Modernes, ces hommes d'un ſens ſi réfléchi, & dont on eſtime l'éloquence & le ſavoir. Ces lectures charmantes ſeroient mes exercices du matin. Quel temps procure à l'eſprit une volupté plus exquiſe, que des heures coulées

dans

dans une étude utile & intéressante.

Je bornerois mes desirs au bien qui suffit pour vivre honnêtement, vivant sans faste, assez pour une vie modérée, un peu plus pour obliger quelquefois un ami. Les enfans de la pauvreté auroient moins à murmurer contre la fortune, ils partageroient la mienne ; & ceux qui méritent une vraie compassion seroient soulagés de ce que j'épargnerois sur mes besoins : c'est le seul moyen de s'acquitter envers le Ciel des faveurs qu'il nous accorde. Une abondance frugale couvriroit ma table de mets plus sains que voluptueux ; une table trop abondante nourrit le vice, & la délicatesse recherchée enflamme le sang, & produit des maladies. Mais je jouirois avec liberté de ce que demande la nature, pour entretenir le foible flambleau de nos jours : l'usage que j'en ferois béniroit l'Auteur bienfaisant de mon abondance. Le vin aiguise & anime la pensée ; il adoucit notre esprit, il égaye nos propos, il dissipe l'inquiétude & le chagrin : mais évitons tous les excès qui pourroient dégrader ce présent du Ciel. Il n'est que trop fréquent que ce jus délicieux produise

de fâcheux effets. Ma maison ne connoîtroit point ces désordres qui suivent l'intempérance ; je n'emploierois point à déshonorer l'indulgence du Ciel, un bien que nous tenons de sa faveur. D'ailleurs, le voisin qui viendroit me voir dans ma retraite seroit libre, traité avec égards, & ne seroit à charge ni à lui-même ni à moi. On peut jouir avec liberté de tous les biens que nous accordent la prudence, l'aisance, la droite raison; mais le moindre écart des règles est condamnable, & toucher à ce qu'elles défendent porte avec soi la mort.

Pour embellir encore ma situation, & pour répandre sur mes plaisirs plus d'intérêt & de délicatesse, je choisirois deux amis dont la compagnie ajouteroit à ma félicité; bien nés, d'une humeur assortie à la mienne; discrets ; qui connussent bien & les Hommes & les Livres; d'un cœur noble, généreux; spirituels, également éloignés de l'impolitesse & de la formalité; enjoués avec prudence, vifs sans pétulance, d'un prompt discernement & d'un jugement sûr; secrets, mais fidèles à la vérité; tempérés, justes, ouverts, disposés à

obliger; braves sans suffisance, animés; dans la dispute, mais sans opiniâtreté; soumis aux décisions de la raison; exempts des basses passions de la débauche, de la vengeance, de la jalousie, de la haine; méprisant les intrigues d'Etats; étrangers à la médisance, ennemis déclarés de la tracasserie; point querelleurs, mais assez courageux pour se battre; bienfaisans, pieux, amis des Arts, fidèles à leur Créateur.

Dans une telle société, je jouirois d'un bonheur durable, pur & réel; mais, s'il me restoit encore quelques desirs à former, je voudrois aussi une compagne agréable, dont la conversation charmeroit ma solitude: car il y a dans l'esprit des femmes un agrément, que l'on espéreroit en vain de retrouver dans le commerce des hommes; ce Sexe intéresse & attache nos esprits, & répand dans nos cœurs enivrés une chaleur toujours nouvelle, qui leur donne plus de vie. Je voudrois que la raison maîtrisât ses passions; qu'aimable & décente dans les cercles, elle fût gaie dans le particulier, réservée près des petits-maîtres, libre avec les gens vertueux,

toujours constante & semblable à elle-même, & toujours juste à mon égard ; que la prudence & la sagesse éclairassent son esprit ; que son cœur fût capable de grandes actions, & de trempe à envisager le danger sans le craindre ; qu'une imagination vive lui inspirât de bons conseils, pour les donner ou les suivre dans les nécessités. Je voudrois que ses discours ne sentissent aucune gêne, sans évaporer cependant un vain babil ; le babil est près de l'impertinence : je voudrois qu'elle mêlât la délicatesse à son enjouement ; que polie envers les étrangers, elle fût affable à ses voisins ; que détestant la vanité, la vengeance, l'orgueil, elle ignorât les ruses de la dissimulation ; que sa passion fût si tendre & si fidelle, & son ame d'ailleurs si bienfaisante, qu'elle obligeât la médisance à la respecter ; & que l'envie même, si elle osoit l'accuser de foiblesse, fût forcée d'avouer que de toutes les femmes, elle est celle à qui on en peut le moins reprocher ; ainsi elle donneroit à ma retraite de nouvelles douceurs, elle entretiendroit ou feroit renaître les sentimens de mon ame par sa conversation ;

elle répandroit sur ma vie une joie si pure & si vive, qu'assurément les noirs chagrins ne se hasarderoient ni d'attaquer mon cœur, ni d'approcher de ma retraite.

Je n'entrerois dans aucune de nos querelles publiques : ami de tout le monde, sans briguer par une sotte vanité la faveur populaire, par-tout où ma Patrie & mon Roi auroient besoin de moi, j'y volerois avec zèle, & les servirois, ou de ma langue, ou de ma plume, ou de mon conseil, ou de mon épée. J'éviterois aussi les procès avec un soin plus attentif qu'on ne s'éloigne du repaire d'un lion affamé : je mets la tranquillité à un trop haut prix, pour la troubler par quelque inimitié personnelle. Le succès même de quelques vaines prétentions n'est qu'un fantôme de bonheur; fantôme perfide, qui cache des peines réelles.

C'est ainsi que le Ciel propice m'accorderoit une vie longue : je coulerois mes jours dans le sein du plaisir & du repos ; & lorsque j'approcherois du terme fatal, tandis qu'un ami prendroit le soin de mes affaires domestiques, je

me disposerois à un état plus heureux. Aucune inquiétude ne déchireroit mon ame ; le dernier de mes jours ne seroit point obscurci de vains nuages ; le silence & la paix présideroient à mon lit funèbre ; le Ciel ne seroit point importuné de mes lâches soupirs ; je remettrois tranquillement mon ame entre les mains du Dieu qui l'a créée : quelques larmes seulement, mais répandues par l'amitié, mouilleroient mon tombeau ; & la fin de ma vie, aussi heureuse que son cours, feroit desirer à tous les hommes de vivre & mourir comme moi.

ROMANS ÉTRANGERS.

URBANO, Historia molto dilettevole di Giovanni Boccacio.

URBAIN, Histoire très-récréative de Jean Boccace. Venise, 1526 & 1543, in-8°; Florence, 1598, &c.

CES Editions avoient été précédées d'une autre qui est encore aujourd'hui curieusement recherchée. On la regarde comme l'originale : on nous dit qu'elle est exécutée en lettres capitales, & qu'elle ne porte ni date ni nom de lieu. On croit qu'elle a précédé 1500, & le titre n'indique point la matière : *Opera jucundissima, novamente ritrovata, del facundissimo & elegantissimo Poeta Messer Joanne Boccacio.*

La seule Traduction Françoise qui existe de cette Historiette n'est pas non plus bien commune; elle est intitulée : *Urbain le Mescogneu,*

fils de l'Empereur Frédéric Barberouſſe, qui, par la fineſſe de certains Florentins, ſurprit la fille du Soudan; Hiſtoire de Jean Boccace, non moins adventureuſe que délectable, &c. Lyon, ſans date, in-4°, gothique.

Cette Hiſtoire, un peu plus étendue qu'une Nouvelle du Décaméron, ſembleroit avoir été compoſée pour y entrer. Elle n'a rien de bien ſaillant. Elle eſt bornée à l'intérêt de quelques détails, à celui de la curioſité, à celui qu'inſpire le Conteur par ſa manière ordinaire & preſque inimitable. Peut-être lui a-t-on ſupprimé des traits piquans, des naïvetés, des nudités. Boccace étoit un ſi bon homme, ſi rond, que ſouvent il s'ennuyoit des bienſéances & de la gravité. Nous avons déjà beaucoup parlé de lui.

LE plaiſir de Frédéric Barberouſſe, Empereur de Rome, étoit de courir les bois en grand équipage de chevaux & de chiens. Un jour qu'il chaſſoit, il ſuivit un ſanglier avec trop d'ardeur & d'intrépidité. Il tua l'animal, & il en attacha la hure à l'arçon de ſa ſelle:

fort bien ; mais il vit ensuite qu'il ne savoit plus où il étoit. Il fit retentir son cor qui ne fut entendu de personne ; & s'il fût arrivé une autre bête, celui qui faisoit trembler le monde, auroit bien pu trembler. Il voyoit plusieurs chemins autour de lui, & se trouvoit embarrassé de choisir : il monta sur un grand arbre ; alors il découvrit, par-dessus les cîmes de la forêt, une petite cabane, où il ne tarda pas beaucoup à arriver.

Avant que de frapper à cette cabane, l'Empereur mit son œil au trou de la porte ; & il apperçut une petite Viergelette de quinze ans, bien charmante : elle avoit entendu renifler le grand cavalos de la Barberousse ; elle l'avoit vu venir du côté de la cabane en mangeant son écume, si bien que de frayeur elle s'étoit renfermée, & que l'Empereur la vit dans un coin où elle se tapissoit, & ne détournoit point ses yeux de la porte. Jugez comme la fillette étoit en peine. Sa mère n'étoit pas encore revenue, & il y avoit long-temps qu'elle étoit par-

tie : mon Dieu, comment une mère peut-elle tant tarder!

L'Empereur attacha son cheval au bois, & revint frapper. L'innocente fille, au lieu d'ouvrir, se mit à courir de coin en coin de la cabane pour se cacher, tandis que l'autre, à force de secouer la porte, l'ouvrit. Alors cria la pauvre fille; alors elle appella sa mère, & pleura des larmes bien chaudes, en se tenant les plus beaux cheveux du monde à deux mains.

La Barberousse la prit aussi toute entière dans ses deux mains, & lui dit: = N'ayez pas peur, mon doux enfant; je suis égaré; je n'ai pas dessein de vous faire aucun mal, & tout au contraire. Je ne veux qu'un baiser de vous & dormir =. Quand il disoit dormir, il entendoit après avoir mangé; & la jeune fille entendit bien que sa mère arriveroit tandis.

Elle n'avoit qu'une fine nappe qu'elle étendit sur une petite table: elle besognoit tout de travers, tant le cœur lui battoit devant l'Etranger; & cependant elle apportoit le meilleur, pour ne pas

le fâcher ; le meilleur du pain, le meilleur des fruits, & l'eau la plus fraîche. L'Empereur qui mangeoit lui demanda comment il se faisoit qu'elle demeurât seule au milieu des bois. = Nous ne sommes pas seules, dit-elle, mais d'une voix si gracieuse = ! L'Empereur lui prit une main. = Je vois que vous avez une mère. = Qui n'est qu'à deux pas ; & je vais l'appeller pour vous répondre mieux que je ne puis faire. = Non pas, non, belle enfant ; vous me répondrez mieux qu'elle : je ne suis pas ici pour déranger personne ; laissez votre mère à ses affaires ; vous avez assez d'esprit, & vous êtes assez jolie pour me charmer. = Ah ! Seigneur, nous ne charmons personne ; nous vivons pauvrement, & nous craignons Dieu. = Dites-moi pourquoi vous vivez pauvrement & inconnues dans les forêts. = C'est à cause d'un homme qui me vouloit bien du mal =. Ceci ne fit pas plaisir à l'Empereur, qui demanda bien vîte : = Vous en a-t-il fait, belle amie ? = Il m'a mise au monde, & il fait pleurer ma mère tous les jours. = J'en-

tends ; un ingrat, un volage. = Non, Seigneur, il étoit Bûcheron. = Et votre mère pleure de l'avoir perdu ? = Je ne sais pas : elle dit que si elle ne l'avoit jamais vu, je ne serois pas au monde, & que nous ne pleurerions pas. = Vous êtes une aimable enfant, dit l'Empereur, & votre aventure m'attendrit =.

Effectivement l'Empereur s'attendrit si bien, qu'il médita bientôt une friponnerie. Il pensa que la fillette étoit bien à plaindre, d'avoir, au milieu d'un bois, quinze ans pour rien. Plus il la regardoit, plus il voyoit que c'étoit une rose pleine de rosée ; & tandis qu'elle craignoit que sa mère n'arrivât pas, il craignoit lui que la mère n'arrivât.

= Je veux, lui dit-il, que vous soyez ma petite femme. Je vous aimerai seule dans le monde, pourvu que ce soit votre plaisir. Ecoutez bien ; vous vous trouverez l'égale des plus honorées Dames. J'en connois d'aussi belles que vous ; mais qui sont moins aimables, & qui me demandent bien dans leur cœur, ce que je ne veux accorder qu'à

vous, mon innocente fille. Votre mère sera tout-à-fait heureuse, vous aussi; vous adorée, & triomphante de toutes les autres Dames qui seront forcées de vous respecter comme leur Reine. *Non ti niega à i piaceri miei* =.

Tandis que la Barberousse parloit, la petite avoit finement ouvert la porte; & voici qu'elle se glissa tout d'un coup & s'enfuit, en appellant sa mère avec de grands cris qui l'empêchèrent de courir assez heureusement, puisque rien n'est aussi vrai que l'Empereur courut mieux qu'elle, & que ce fut sous un chêne, au joli bord d'une fontaine, au milieu des fleurs, qui s'en inclinèrent de tristesse, que l'innocente fille pleura, pleura très-amèrement .... la disgrace qui venoit de lui arriver.

= Puisqu'ainsi est, dit la Barberousse, je ne veux pas demeurer plus long-temps à vous faire de la peine. Retournez à la cabane, & moi, je vais reprendre mon cheval. Cachez vos larmes à votre mère: de jeunes filles comme vous, innocentes & charmantes, sont toujours grondées par leur mère quand il est venu des Etrangers.

Adieu, la jolie fille. Je pars & veux long-temps me ſouvenir de vous ==.

La pauvre fillette s'appelloit Sylveſtra. Il reſte à ſavoir ſi elle fut plus fâchée de voir l'Empereur s'en aller alors ſi tôt, que de voir ſa mère revenir alors trop tard. Elle garda bien honnêtement le ſilence durant je ne ſais combien de jours. Mais il y eut des choſes qui ne tardèrent pas à venir le révéler; la mère ne comprenoit pas comment ces choſes avoient pu arriver, ni la fille comment elles arrivoient.

Il fallut faire un aveu : cet aveu fit fondre les deux créatures en pleurs, parce que la mère voyoit bien que ce n'étoit pas la faute de ſa fille. Je vous laiſſe à penſer comme elles traitèrent tous les hommes de perfides, d'ingrats, de voleurs, de barbares; & à convenir auſſi qu'il n'eſt pas accordé à tous les hommes de mériter ces noms-là. Sur l'article des Dames, il n'eſt aiſé qu'à de grands Seigneurs d'être paſſablement fripons, & de laiſſer pour revanche aux infortunées tout le menu peuple des bons cœurs.

Enfin, la vieille mère enveloppa la

jeune fille d'un bon manteau, & la conduisit à Florence, chez un Hôtellier qu'elle connoissoit de loin par la contrebande. La maison de l'Hôtellier n'étoit pas aussi agréable que la cabane, le bois & la fontaine. Sylvestra pleuroit tous les jours de s'y voir : ce fut-là qu'elle mit au monde le fils de Frédéric Barberousse, Empereur de Rome.

Dans le même temps, l'épouse de Frédéric lui mit un autre fils au monde. Celui-ci fut nommé Spéculo ; le nôtre, Urbain. Il n'y a pas à douter qu'ils ne fussent tous deux légitimes fils de l'Empereur, excepté que Spéculo n'eut rien de son père, & qu'Urbain ne tarda pas à montrer qu'il en avoit tout. Ils grandirent en même temps ; l'un à la Cour, l'autre dans une auberge : le premier, avec une bonne éducation, devint méchant sans esprit ; & notre Urbain, sans éducation, tout-à-fait honnête avec de l'esprit.

L'Hôtellier, qui étoit un homme d'esprit, avoit gardé l'enfant, & se doutoit bien qu'il appartenoit à d'autres qu'à des Bûcherons. Il l'avoit fait nour-

rir, & il espéroit qu'un heureux enfant de l'Amour lui porteroit un jour bonheur. Urbain avoit environ dix-huit ans lorsqu'il se mit à penser sur son état. Il y avoit long-temps que cet état l'importunoit, & qu'il se reprochoit son indocilité à l'égard de la fortune. Mais il n'y a que les ames viles qui se résignent bien à la bassesse. Urbain se sentoit emporté malgré lui à quelque chose de plus noble que ce qu'il faisoit. Il avoit un très-bon cœur, dont il donnoit, en toute occasion, des marques à son Nourricier : mais il avoit remarqué l'allure des hommes vulgaires, & il regimboit contre cette chaîne infernale de la nécessité qui l'attachoit au milieu d'eux.

Les petites gens ont souvent plus d'esprit que les Grands, & un esprit dont les Grands dépendent. Ils ont des systêmes, des principes qui ne servent qu'à les garantir de l'usurpation des riches & de l'autorité : ils pourroient sortir de leur état avec des sentimens nobles. Ils ne les ont pas, & leur esprit ne sert qu'à les garantir, parce qu'ils sont sans générosité ; qu'ils n'a-

giſſent que par l'eſprit, & jamais par l'impulſion de l'ame ; & qu'ils ne conçoivent rien de grand dans l'élévation, que le vil intérêt, l'unique Roi qui puiſſe régner ſur leur cœur.

Tout ou rien, c'eſt la deviſe des ames généreuſes. Ou Monarque, ou Bûcheron, voilà ce que ſe dit Urbain ; & il alla trouver ſa mère qui s'étoit retirée dans ſon bois. Le tendre enfant pleura, quand il revit ſa mère & ſa grand'mère accroupies devant un bon foyer qui ne leur coûtoit rien. Il ſentit bien alors qu'il étoit né ſauvage ; & il ſe promit de ne jamais revoir murailles de Villes, à moins qu'il ne régnât ſur elles.

Auſſi-tôt que ſa mère l'eut apperçu, elle ſe tourna du côté de la ſienne. = Oh ! qu'il eſt bien, dit-elle, qu'il eſt bien le portrait de la Barberouſſe = ! Cette parole fit penſer un moment le jeune Urbain. Il demanda le nom de ſon père. = Il avoit, lui répondit Sylveſtra, un cheval très-beau, une tête de ſanglier pendante à la ſelle, & des habits guerriers. = Grand merci, ma mère ; vous me faites grand plaiſir.

J'aurois bien gagé, contre le plus noble, que j'étois aussi noble que lui =. Ces deux femmes conjecturoient qu'il avoit raison, & Urbain le sentoit au-dedans de lui-même. Elles ne se lassoient point de le caresser, ni lui de demeurer auprès d'elles. A tous momens elles se miroient dans son visage; & en se mirant ainsi, tantôt elles pleuroient, tantôt elles rioient, & c'étoit toujours de plaisir.

Urbain se levoit avant le jour pour les dispenser de leur travail ordinaire. Quand il revenoit du bois ou du moulin, les épaules chargées, il les rencontroit au-devant de lui : la mère vouloit lui prendre le fardeau ; la grand'-mère vouloit essuyer la sueur de son visage & de son sein.

Cependant l'Empereur & le Soudan étoient à la veille de se faire la guerre, & n'en avoient ni le besoin ni l'envie ; mais il falloit se la faire par une certaine raison de point d'honneur, qui n'est pas connue de tout le monde. Là-dessus l'Hôtellier d'Urbain imagina une ruse qui devoit procurer le bien de tout le monde, & le sien sous-entendu. Lors-

qu'il eut bien arrêté son projet, il en fit part à deux excellens coquins qui étoient ses bons amis.

= Savez-vous, leur dit-il, quel est le moyen de faire fortune = ? Le premier, qui se nommoit Pippo, répondit que c'étoit d'attirer subtilement la fortune de l'endroit où elle étoit ; l'autre, qui se nommoit Blandizio, répondit que c'étoit de se faire l'ami des bons & des méchans tout ensemble.

= C'est, leur dit l'Hôtellier, de favoriser dans autrui le talent que nous n'avons pas ; de le porter aussi haut qu'il peut aller, par des moyens qu'il n'a pas & que nous avons. C'est d'enrichir son homme & de l'appauvrir ensuite ; ce qui s'appelle autrement, se servir de la patte du chat pour tirer les marrons du feu =.

Pippo répondit que les trois moyens étoient bons, & qu'un coquin supérieur devoit savoir les employer selon les circonstances ; mais il ajouta : = Lequel de nous deux te flatterois-tu pouvoir tromper ? = Ce n'est pas de vous qu'il est question, leur dit l'Hôtellier ; vous

savez bien que de corsaire à corsaire il ne se perdroit que les barrils. C'est un honnête homme qu'il nous faut pour le mettre en avant.

= Fichtre, dit Pippo, un honnête homme n'est bon à rien. = Diantre! lui répliqua Blandizio, n'ôtons pas les honnêtes gens du monde. Que deviendroit-on, s'il n'y en avoit point? sur qui gagneroit-on la moindre chose? Les honnêtes gens sont ici bas la ressource des gens d'esprit.

= C'est vrai, dit l'Hôtellier; & voilà ce qui fait que je m'étonne de rencontrer quelquefois des honnêtes gens. De la manière dont le monde va, il y a long-temps qu'on n'en devroit plus voir. = Tout est au mieux, lui répondit Blandizio : on a soin de flatter la sottise par de belles idées de considération, de gloire, d'immortalité : toutes ces idées ne sont que de la fumée; il faut en convenir entre nous, & nous garder de le dire. = Oui, dit l'Hôtellier, il est heureux que tout soit arrangé comme cela. = Aussi, dit Pippo, pourquoi ne considère-t-on que la richesse? Ce qu'on appelle vertu, n'est qu'un moyen pour

parvenir à ses fins, & le vice tout de même. La vertu se trouve dupe, à cause qu'elle est sotte & constante; le vice a de l'esprit & sait se plier: on recommande la vertu pour son profit; on blâme le vice par adresse, & on l'emploie pour son profit, tout de même. On tourne l'admiration du côté des choses qui peuvent faire des dupes, parce qu'on sait bien que les fripons ne sont dupes de rien, que quand ils croient à l'honnêteté; & ils n'y croient guères. = C'est vrai, dit Blandizio: aussi ai-je vu des Princes qui, sans se soucier ni de l'un ni de l'autre, encourageoient le vice & la vertu.... = Laissons les Princes, dit l'Hôtellier; ils possédent le secret comme nous: tâchons de faire comme eux; nous aurons plus de gloire, puisque nous avons moins de facilité. = Ma foi, dit Pippo, les poules sont faites pour être mangées par les renards. = Pas trop prouvé, dit Blandizio. = Il suffit, te dis-je, que cela soit prouvé par l'usage. On défend bien au renard de les manger, & on les protège contre lui; mais il se moque de la défense & de la pro-

tection. = Il faudroit néanmoins remarquer, mon ami, qu'on châtie le renard, quand il se laisse attraper. = Et l'on fait bien : tu comprends à merveille qu'un renard dans ce cas n'est alors fait que pour être mangé par les poules. = Je serois bien curieux, poursuivit Blandizio, de savoir au juste ce que c'est que l'honnêteté. = Bon, lui dit l'Hôtellier, ce n'est qu'une loi. = Oh, oh! j'aurois cru que c'étoit un sentiment. = Que ce soit l'un ou l'autre, ajouta Pippo, chacun naît comme il peut. Celui qui naît honnête, ne peut pas s'empêcher d'aller rondement; & vous ne le détournerez jamais de son allure, que pour lui apprendre qu'on peut aller obliquement. Vous lui apprendrez que la marche oblique est la meilleure dans ce monde, & pourtant il ne la suivra point. L'honnête homme est un âne qui tourne autour d'une meule ; il marche, il marche, & n'avance point.

= Alors, je ne crains plus qu'une chose, dit Blandizio ; c'est le naturel du jeune Urbain : je le crois honnête ; & s'il l'est, comment se fier à lui d'une aussi grande friponnerie que celle dont

il eſt queſtion? — Tu es un enfant, lui répondit l'Hôtellier, & tu oublies ce que tu fais ſi bien tous les jours. N'y a-t-il pas de certains côtés par où les vices reſſemblent aux vertus? ce ſont ceux-là qu'on montre. Quand tu veux jeter un grain d'envie dans une bonne ame, tu lui dis: « Oh! que la fortune eſt aveugle! » Ne diroit-on pas que ſon métier ſoit » uniquement de faire enrager la pro- » bité? Voyez tel & un autre tel; comme » elle s'attache à les careſſer! que mé- » ritent ces gens-là? L'un eſt ceci, » l'autre cela. Ses faveurs ne paroiſſent- » elles pas mieux dues à tel ou à tel qui » ſont comme ceci & comme cela »? Un bon menteur ne ment jamais qu'avec la vérité: c'eſt à quoi il faut prendre garde. Dès que ton homme eſt convenu du vrai de ce que tu lui dis, voilà le grain d'envie dans ſon ame, & tu es ſûr qu'il y germera. Telle eſt cette pauvre cire de la nature humaine: celui qui ne ſait pas la pétrir, eſt deſtiné viſiblement à être pétri par un autre.

Mon Urbain n'a que des ſentimens de grandeur: c'eſt par-là que je le prendrai, comme je vous prends vous autres par votre intérêt. Chaque homme

a sa corne dont il menace, & qui donne prise sur lui =.

Les trois gaillards Florentins disposèrent leur opération à la suite de leur discours. L'Hôtellier se transporta dans la forêt où vivoit Urbain, sans se souvenir de la Ville. Il avoit construit une cabane champêtre comme la première, & plus commode, mieux enjolivée. Il avoit tant vendu de bois, que déjà les femmes se voyoient tranquilles au milieu des provisions nécessaires à leur vie. Sylvestra reparoissoit comme une fillette, sous les rubans & les atours acquis par le travail de son enfant. Rien n'étoit si doux que le petit train de ces trois bonnes créatures. Que desirer sous le délicieux ombrage des bois, au bord des eaux pures, entre sa mère & sa grand-mère? Que desirer au milieu des biens innocens de la Nature, sinon d'en jouir toujours sans passion & sans esprit?

Urbain vivoit ainsi le plus heureusement du monde, lorsqu'arriva le bon Hôtellier qui l'arrosa de ses larmes, en lui jettant ses bras au cou. Après avoir reçu bien des caresses du jeune homme, bien

bien des remercîmens des deux mères, à la suite d'un petit festin qui fut préparé pour lui : = Oh çà, mon cher enfant, dit-il, vous vivez bien heureux ici. Heureux qui pourroit y passer sa vie, sans crainte des Seigneurs & des Maltôtiers, sans souci de l'avenir, sans travail! = Mon père, lui dit Urbain, tous les hommes ne sont-ils pas faits pour travailler? = Oui, mon cher enfant; le commun pour travailler des mains, & le petit nombre privilégié du Ciel, pour travailler de la tête; les uns pour maintenir leur chétive existence, les autres pour l'ennoblir, exécuter de grandes & belles choses qui les relèvent au-dessus du marais où croupissent tous les humains. Etes-vous fait, vous, pour vous cacher ici aux bêtes, tandis que vous pouvez vous montrer aux hommes avec fierté? = Le moyen, dit Urbain? = Les ames foibles se disent toujours: Le moyen que je fasse ceci, le moyen d'arriver-là? on le cherche, ce moyen, quand on ne l'a pas; & quand il est trouvé par un autre, on l'emploie. Je gagerois, Urbain, que vous êtes né Noble. = J'en

ſuis sûr, dit Urbain. = Et de ſuite, reprit l'Hôtellier, que ſi l'on vous propoſoit une action noble & magnifique à exécuter, vous ne démentiriez pas votre Nobleſſe. = Je gage auſſi. Voyons; faut-il aller faire la guerre en quelqu'endroit? = Non, mon enfant; c'eſt la paix. Elles ſont auſſi nobles l'une que l'autre : elles ſont ſœurs =.

Alors il raconta comment l'Empereur & le Soudan devoient ſe faire la guerre ſur pas grand'choſe; comment les enfans ſeroient ſéparés de leurs pères & mères; comment l'argent ſeroit tiré des bourſes, après tant de peines pour l'y faire entrer; comment l'Empereur, bien éloigné de vouloir faire de pareils torts à ſon bon Peuple, ſe trouvoit embarraſſé, & le Soudan de même. = J'ai imaginé, pourſuivit-il, de les tirer d'embarras. Une alliance entr'eux m'a paru très-praticable, vu qu'ils ne ſe haïſſent point. Le Soudan a une fille: on dit que c'eſt la perle du monde, & qu'on n'a jamais rien vu de ſi beau. Notre Empereur Barberouſſe a un fils qui n'eſt qu'une barbe ſotte; l'Impéra-

trice doit demander pardon à Dieu de l'avoir fait. On n'a jamais rien vu qui reſſemble moins à un Noble. Il eſt vain, entêté, un peu bête, bien hypocrite, & point de courage par là-deſſus. Tout ſon plaiſir & tous ſes talens conſiſtent à tracaſſer dans le palais de ſon père, qui ne ſait qu'en faire. Je ſais de bonne part, moi, que la Barberouſſe incline-roit volontiers à ſe donner cette admirable fille du Soudan pour bru ; mais qu'il n'oſe propoſer, à tant de perfections, un Seigneur Prince auſſi peu Prince que Spéculo.

C'eſt toi, pourſuivit l'Hôtellier avec enthouſiaſme ; c'eſt toi qui es Prince, toi qui mérites, toi qui fus prédeſtiné pour faire le bonheur & la joie de deux grandes Nations ; toi qui dois épouſer la fille du Soudan, & devenir Soudan, puiſque tu ne peux pas être Empereur.

= Ah! mon père, dit Urbain, voilà une bien grande friponnerie. = Qu'appelles-tu, friponnerie? D'abord, combien de gens ont voulu vivre ſtrictement honnêtes, à qui cela n'a pas réuſſi! Enſuite, quelle friponnerie y aura-t-il

à plaire à une belle Princesse, à l'obtenir de ses parens, à faire sa fortune & celle de tout le monde? La fortune est amie de qui l'attaque; elle ne s'abandonne aux lâches, que parce qu'il y a peu de grands courages pour l'attaquer.

= Mais, répliqua Urbain, se donner pour un autre, faire un mensonge!.., = Se donner pour un autre, c'est se dire Noble par sa naissance, & l'être, quoique véritablement on ne le soit que par ses actions. Tu te diras fils de l'Empereur Frédéric; tu le prouveras par tes sentimens & par ta conduite; tu ne mentiras point. D'ailleurs, un beau mensonge est plus glorieux qu'une sotte vérité: & n'est-ce pas aux hommes supérieurs qu'il appartient de corriger le thême de la destinée, ou plutôt de la société qui a tout amalgamé sans rime ni raison? Quand tu mérites d'être sur la hauteur, quand tu le peux, & qu'un Spéculo ne mérite ni ne peut rien, qui te reprochera, qui ne t'admirera pas d'avoir su te mettre à sa place?

Et puis, vois-tu bien, mon enfant,

dans les bas états de la vie on peut être heureux, mais sans gloire, sans sûreté. Il ne faut qu'un ou deux Soldats ou des bandits, pour venir ici ruiner tous tes plaisirs. Si tu meurs, les oiseaux seulement se souviendront de t'avoir vu. Si tu as l'ame bienfaisante, tu te trouves les mains liées. Quelque vertu que tu te sentes, il y a un poids qui pèse dessus, un voile qui la cache. Tu te vois borné à jouir de toi-même, & à ne faire jouir personne; une ou deux créatures peut-être. Mais la gloire, mon fils, la gloire est à qui fait jouir le plus de monde, étonne le plus de monde, & subjugue le plus de monde =.

Ces dernières paroles décidèrent le jeune Urbain. Il lui paroissoit triste d'arriver à la gloire par une lâcheté: mais il vit que tout s'entremêloit, & que le plus souvent on n'arrivoit que par le vice à la vertu. L'Hôtellier avoit très-justement pensé du sentiment de grandeur qu'il avoit remarqué dans Urbain; & ce fut en l'attaquant par cette issue, qu'il lui fit donner sa parole d'aller épouser la fille du Soudan. Les

deux femmes ne demandoient pas mieux qu'à voir leur fils devenir Prince, & consentirent à se séparer de lui. Ce ne fut pourtant pas sans répandre un déluge de larmes : elles se trouvoient en même temps charmées & effrayées du sort d'un si cher enfant. Adieu leur appui, adieu leur consolation, adieu l'aimable fils Urbain ; que va-t-il devenir ?

Urbain, possédé par ses idées d'élévation, fit taire en lui-même des sentimens qui passent devant les idées ; mais qui, pour être trop naturels, nous paroissent ordinairement trop foibles & trop ignobles. Son Hôtellier le ramena dans Florence, & ne cessa de lui mettre du cœur au ventre ; il auroit été capable d'aller chez le Diable lui demander sa fille. Il regarda tout d'un coup les deux honnêtes Pippo & Blandizio comme ses meilleurs amis : ils arrangèrent la grande entreprise de concert, & se rendirent à Venise, où l'Hôtellier leur souhaita bon voyage, & leur donna le reste de ses avis. De Venise nos Conquérans passèrent au milieu des mers, & de-là en Egypte,

à la belle Ville du Caire, où demeuroit le Soudan, & sa fille si charmante.

Dans ce temps-là les Soudans donnoient des fêtes à leurs Sujets, afin qu'ils ne pensassent à rien. Cependant il étoit bien inquiet de la guerre qu'il avoit à faire, & beaucoup d'autres avec lui. Ce fut dans une de ces fêtes que le jeune Urbain vit, pour la première fois, la Princesse Gozamina. Véritablement c'étoit la plus belle personne de la terre; une sorte de Fée qui avoit de grands beaux yeux, avec tant de lys, tant de roses, de si fines graces, un air si tendre, si doux, si honnête, que voilà le pauvre Urbain tout-à-fait amoureux, dès l'heure même; & ce qu'il avoit entrepris par ambition, ne devoit plus être poursuivi que par l'amour.

Pippo fit demander une audience particulière du grand Soudan d'Egypte, de la part de l'incomparable Frédéric, Empereur de Rome. Dans cette audience il déploya des parchemins qui témoignoient que Frédéric avoit bien voulu charger son fidèle Pippo de pa-

cifier les choſes en tant que les conditions & les termes ne compromettroient point ſa dignité ; qu'en vertu de cette raiſon, il s'étoit diſpenſé d'envoyer une ambaſſade plus ſolemnelle, & que cependant il avoit aſſez eſpéré de la généroſité du Soudan ſon ennemi, pour envoyer pardevers lui une perſonne qui lui étoit auſſi chère que tous ſes Sujets : le tout ſigné Frédéric, Empereur de Rome, & ſcellé de ſon ſceau Impérial.

Le Soudan, qui ſe voyoit prévenu, voulut faire un peu le fier. Alors Pippo lui dit qu'il étoit le maître de ſe comporter à ſa fantaiſie ; qu'il étoit venu pour connoître de ſes intentions : mais que ſi la guerre lui faiſoit plaiſir, ſon Seigneur tâcheroit de le bien contenter ; & que par rapport à lui Pippo, il n'y auroit que des pas de perdus ; & de gagné, l'honneur infiniment précieux d'avoir paru devant la révérée Majeſté du Soudan de toutes les Egyptes.

Le Soudan lui demanda pour lors s'il étoit cette perſonne qui étoit ſi chère à Frédéric. = Je ne ſuis, dit

Pippo, qu'un Sujet dont le mérite eſt d'être honoré de la confiance de ſon Maître. Mais vous avez dans votre Cour le fils de Frédéric, le Prince Spéculo, qui, entre nous, ſe dévoue généreuſement à l'intérêt de votre Couronne & de celle de ſon père, & qui, ſans avoir eu juſqu'ici le bonheur de connoître l'aimable Princeſſe Gozamina, s'eſt pourtant mis dans la tête qu'une fille d'un Soudan ſi renommé pour ſa vertu, ne pouvoit être que remplie de perfections; & il a pris, avant que de partir, le conſentement de ſon père pour l'hymen qu'il vient ici ſolliciter ſans ſuite, mais prudemment, ainſi que Votre Majeſté peut comprendre =. Le Soudan répondit qu'il y avoit de quoi penſer, mais qu'en attendant il accordoit à Spéculo tous les honneurs qui lui appartenoient. A quoi répondit l'honnête Pippo, qu'il n'étoit pas néceſſaire de donner de l'éclat à cette négociation dont le ſuccès pourroit être contrarié, & expoſer l'honneur d'un Prince auſſi aimable que Spéculo, ſi elle ne réuſſiſſoit pas =.

Blandizio, de ſon côté, s'ingénia de

connoître tous ceux qui suivoient le système des amours, & qui ordinairement règnent, en sous-ordre, dans les Cours. Ceux-ci se rencontrent toujours faciles, aimables, chauds protecteurs; & Blandizio, en les flattant avec adresse, en préconisant un système de paix, de douceurs, de plaisirs & de fraternité, se fit aimer de tout le monde, & disposa tout le monde à chérir le bon, le modeste Urbain qui rougissoit quelquefois de ce qu'il faisoit, & qui faisoit penser qu'un Prince de son caractère seroit un bon Prince avec lequel on vivroit en concorde, & sous qui jamais l'ambition ni les fureurs ne troubleroient le doux exercice des plaisirs.

Et voilà que d'autre part toutes les femmes qui voyoient le jeune Urbain si beau, qui l'entendoient parler avec tant de sentiment & tant de grace, ne cessèrent de le vanter; & voilà qu'à force de l'entendre vanter, la Princesse Gozamina, déjà bien aise de saisir une occasion de cesser d'être fille, devint jalouse: & quand une fille est jalouse d'un homme, je laisse à penser si elle est bien disposée à le refuser.

Urbain enchantoit aussi la mère de Gozamina, qui ne voyoit plus rien d'aussi heureux pour sa fille que de devenir l'épouse d'un Prince qui l'aimoit aussi tendrement, la bru d'un Empereur, & l'héritière d'un grand pays; de sorte que le Soudan, qui délibéroit toujours, se vit si pressé de finir l'affaire, qu'en effet il donna ses ordres pour le mariage de sa fille avec le Prince Spéculo, fils de Fréderic.

Il est aisé de croire qu'il abandonna de grands trésors, & que le mariage fut célébré par de belles fêtes. Or, durant ces fêtes, les deux bons amis se dépêchèrent de faire arriver des nouvelles de l'Empereur qui demandoit son fils & sa bru. Au moment du départ, la mère de Gozamina embrassa longtemps sa fille. = Je vous exhorte, lui dit-elle, à être bien complaisante pour votre beau-père, bien obéissante à votre aimable époux, affable à tous leurs Sujets, bonne ménagère de votre beauté & de votre vertu. Vous allez bien loin, ma chère fille: je ne sais si je vous reverrai jamais; voici une séparation bien douloureuse: mais votre bonheur doit

passer avant tout, & m'aider à me consoler =.

Elle lui donna deux superbes agraffes de pierreries, pour attacher sa robe sur son sein ; bien d'autres richesses ; encore bien des baisers & des larmes ; & ensuite elle la recommanda au bon Urbain, comme une fille sans fiel & sans malice, dont il auroit toute sorte de joie, tant qu'il la traiteroit avec amour & avec indulgence.

Le Soudan & sa femme conduisirent leur fille jusqu'au vaisseau. Le fils de l'Empereur Frédéric, qui étoit venu sans suite, en avoit alors une Royale. Il prit dans ses bras son épouse, en l'arrachant du sein de ses père & mère ; & leur promit de ne jamais cesser de la tenir, ainsi qu'il leur faisoit voir. Il les laissa tous un peu bien affligés de perdre une si belle Princesse, mais consolés de ce qu'un si beau Prince l'avoit plutôt qu'un autre. Etant en mer, il ne pouvoit se lasser de remercier ses bons Florentins, qui l'avoient tiré de son état misérable. Il ne pensoit qu'à la joie qu'auroient sa mère & sa grand'-mère, lorsqu'il leur montreroit son

épouse; & n'osoit que pour un moment ou deux quitter sa chère Gozamina. Cependant le vaisseau voguoit.

= Maintenant, dit Pippo, il faut nous rappeller nos instructions. = Fort bien, dit Blandizio. Les laisserons-nous en terre-ferme ou dans une Isle? = Pourquoi les laisser dans le monde, lui répondit Pippo? = Comment, tuer! = Cela va sans dire. Ne vaudra-t-il pas mieux pour eux d'être morts tout d'un coup, que de se voir déchus & dépouillés? Quand nous les laisserions sur quelque côte, ou dans une Isle déserte, quelle seroit leur misérable situation? cela fend le cœur d'y penser. Il ne faut pas être cruel jusqu'au point ou l'on peut l'être, mais jusqu'au point qui suffit. = Eh bien! ne suffira-t-il pas de les abandonner seulement dans l'Isle perdue, qui n'est pas bien éloignée d'ici? ils y trouveront quelque subsistance pour y prolonger leur vie & leurs amours. = Il arrive bien des événemens que le hasard produit, pour contrarier les plus grands génies. Ils peuvent s'échapper de ton Isle. Non, non, tuer, c'est le plus sûr; on revient du centre

des déserts, du bout du monde, & l'on ne revient point de quatre pieds sous terre. = C'est une chose néanmoins assez triste, qu'après leur avoir fait tant de bien, ... ce pauvre garçon! = Oh! dit Pippo, il y a dans le monde bien des sots comme lui, à qui l'on fait du bien, & qui croient que c'est pour leurs beaux yeux. Où tuerons-nous? = Mais, répondit Blandizio, dans l'Isle perdue; c'est le plus sûr. L'Hôtellier sera bien content de nous. = Je ne crois pas, dit Pippo. = Et comment? = Ne l'a-t-il pas dit, qu'il falloit se servir de la patte du chat pour tirer les marrons du feu? Crois-tu qu'il ne nous reprendroit pas ce qu'il nous a donné par son conseil? = J'avois entendu dire que s'il restoit de la bonne foi dans le monde, elle se trouvoit parmi les fripons. = De l'accord, oui. = Tu pourras donc me duper aussi? = Tu vois bien, dit Pippo, que je ne le peux pas. = Tu veux dire pas encore, lui répondit Blandizio =.

Ainsi, les deux compagnons s'accordèrent pour avoir la prise, & se promirent dans leur ame de se la souffler. Il fut aisé à Pippo de faire relâcher le

navire à l'Isle perdue. On descendit ; on s'avança plus loin que le rivage ; l'Isle étoit couverte de bois, de ruisseaux & de verdure. Il y avoit des oiseaux, & aussi des bêtes sauvages & furieuses. On s'arrêta dans un joli pré, & l'on fit les apprêts d'un repas sur une nappe naturelle de gazon. Après le repas, on se mit à danser & à se réjouir à la marinière. Comme il faisoit une grande chaleur, Blandizio fit dresser un pavillon pour la belle épouse d'Urbain : Gozamina y conduisit son époux, en le tenant par la main, & lui souriant des yeux autant que de sa bouche aimable. Il fut ordonné par Pippo de les laisser reposer, en attendant que le vent permît à l'équipage de partir.

Lorsque le vent favorisa le départ de cette heureuse Isle, Pippo fit appeller tout le monde à bord, & dit que les Princes étoient déjà remontés. Cependant Blandizio pénétra dans le pavillon avec une épée dans une main, & un poignard dans l'autre. Il vit que les deux innocens dormoient, que la tête d'Urbain reposoit sur le sein de Gozamina, & que la tendre épouse ap-

puyoit, en joignant ſes deux bras autour, cette tête chérie contre ſon cœur. Il n'eut pas le courage de frapper. Il rengaîna triſtement l'épée, & rattacha le poignard à ſa ceinture : enſuite il regagna le rivage ſans les avoir réveillés.

Lors, en approchant du rivage, il vit bien le navire; il le vit très-bien qui fuyoit au travers des flots, & s'il ſe maudit, ce fut bien alors d'avoir agi de ſi bonne foi. Il enrageoit de regarder Pippo comme ſon maître, de l'avoir deviné & de ne l'avoir pas prévenu. Que faire, quand on ne peut pas être méchant ? il faut être honnête. Il étoit, dans ſon idée, très-indifférent de ſuivre le vice ou la vertu, & le choix dépendoit de l'occaſion ; celle-ci le ramena tout naturellement à la probité.

Blandizio retourna au pavillon, & réveilla les malheureux époux. Il leur raconta le malheur qui venoit de leur arriver, & il en verſa des larmes bien véritables. Surpriſe, douleur, plaintes! A la fin il fallut prendre ſon parti, vivre d'abord d'herbe & d'eau pure, chercher des fruits ſauvages, & rêver

pour attraper les animaux foibles & pour se garantir des forts. De tant de trésors on n'avoit plus qu'un morceau de toile pour abri, & deux armes pour s'ôter la vie, si l'on n'avoit trop d'amour pour la vie quand on s'aime si tendrement.

Urbain demandoit tous les jours & redemandoit pardon à son épouse : il vit son malheur comme un châtiment du Ciel qui punit toujours les fourberies; il se repentit avec amertume ; & dans la sincérité de son repentir, il s'accusa : il dit à la belle Princesse comment elle avoit été trahie; comment il n'étoit pas fils de l'Empereur Frédéric : « Le Ciel a bien fait de me » punir, dit-il ; mais, hélas ! pourquoi » vous puniſſoit-il ? Nous ſommes ici » deux fripons ; & vous, l'innocence » même, vous avez le même ſort que » nous. Mais votre cœur eſt tranquille, » chère Princeſſe ; & nos cœurs nous » châtient ».

Gozamina ceſſoit de pleurer toutes les fois qu'elle voyoit pleurer ſon époux : elle n'eut guères de peine à lui pardonner ; elle en eut davantage à le

voir misérable, & oublia son malheur pour gémir de celui d'Urbain : qu'importe qu'Urbain soit un Prince? = Ne songez plus à cela, disoit-elle ; moi, je n'y pense pas. Je vous aime de toute mon ame, tel que vous êtes : mais si mon amour ne me trompe, vous êtes certainement plus que vous ne dites, puisque je vous aime tant =.

Urbain la remercioit, elle le consoloit ; Blandizio chassoit. Chacun prit sa part de travail ; & celui de la belle Gozamina fut de préparer le gibier, d'attendre dans les buissons qu'une pauvre mère quittât son nid pour aller lui dérober ses oiseaux. Urbain & Blandizio se donnoient bien de la peine, tant pour chasser que pour pêcher. Point d'instrument ni d'armes qu'une épée : aussi le plus souvent il falloit gagner un animal à la course, quand on ne pouvoit le surprendre endormi.

Ce fut dans cette Isle que Gozamina mit au monde un bel enfant, la plus douce image de son père. Ah ! pauvre enfant, on n'a point célébré ta naissance par des fêtes, mais par des larmes qui pourtant étoient des larmes de plaisir.

Ces deux époux avoient déjà pris leurs maux en patience ; & la tendre créature leur fut envoyée du Ciel pour les consoler. Urbain pensoit toujours à sa mère, & il auroit bien voulu porter ce bel enfant sur son sein. O misère, misère ! tu empoisonnes tout. Quand il revenoit de courir l'Isle, il retrouvoit sa chère Gozamina assise sur l'herbe à l'entrée du pavillon. Elle tressoit des joncs, & chantoit à son fils qu'elle balançoit entre ses deux jambes étendues. L'enfant lui déroboit un brin de jonc & le donnoit à manger à sa mère, en lui bégayant une douce parole.

Urbain regardoit & ne pouvoit s'empêcher de s'attendrir de compassion. Gozamina le montroit du doigt à l'enfant : celui-ci lui tendoit les bras ; & quand le père l'avoit élevé sur sa poitrine, l'enfant, en lui mordant le nez, lui prenoit les deux oreilles de ses petites mains, lui gazouilloit en confidence ce qui lui étoit arrivé tandis qu'il étoit parti ; se piquoit les joues tendres contre sa barbe, & le père

malheureux ne pouvoit, sans amertume, jouir de ces délicieux plaisirs.

Au retour de la nuit, quand la belle Gozamina venoit de dépouiller l'enfant de son lange de lin, & qu'elle l'avoit suspendu au cou de son père pour recevoir sa bénédiction avant le sommeil, Urbain le berçoit dans ses bras (*dondolinava l'fancialco*); & tandis que l'enfant s'endormoit, la mère préparoit le repas & la couche de son époux. Stériles plaisirs des grandeurs, non, vous ne valez pas un seul des plaisirs de l'amour.

Blandizio, témoin de tant d'innocence, en paroissoit désespéré. Le supplice des ames noires, est de voir la satisfaction des ames pures. Il avoit perdu, ce malheureux, le cœur qu'il faut avoir pour sentir la vertu. Il se trouvoit, comme un honnête homme, sous la verge de la nécessité; & rien ne le consoloit.

Nos trois exilés passèrent bien trois ans dans cette Isle perdue. Au bout de ce temps, le Ciel, qui fait tout pour le mieux, contraignit un vaisseau

de l'Empereur à relâcher sur son parage. Gozamina s'offrit au Capitaine de ce vaisseau avec son enfant sur son bras; & ce Capitaine se trouva par hasard un honnête homme. Il reçut les malheureux exilés sur son bord, & il les déposa bientôt sur les Terres de Toscane. = Je n'ai rien pour te récompenser, dit Urbain au Capitaine. J'espère que j'aurai peut-être un jour le bonheur de te rencontrer. = Allez, lui dit le Capitaine. On ne perd jamais rien avec les honnêtes gens. Si l'on perd son argent, on a leur amitié; & quand vous le pourrez, vous me retrouverez assez bien =.

Urbain, sa femme, l'enfant & Blandizio, s'en allèrent au bois chercher la cabane de Sylvestra. La pauvre cabane étoit effondrée; l'herbe croissoit sur les poutres. = O Dieu! disoit Urbain, rendez-moi ma mère & ma grand'mère. Gozamina le vit pleurer, parce qu'il croyoit les avoir perdues. = O Dieu! s'écria-t-elle, accordez-moi la grace de remplir tout-à-fait le cœur de mon pauvre Urbain =.

Enſuite elle ſe mit à pleurer & à careſſer ſon enfant. = Ton père ne nous aime plus, lui dit-elle. Hélas ! que ne ſommes-nous encore dans la belle Iſle perdue = ! Ce n'étoit pas par jalouſie que Gozamina parloit ainſi : c'étoit ſeulement pour conſoler le pauvre Urbain. Auſſi eſt-il vrai qu'il ſerra ſa chère Princeſſe contre ſon cœur, & qu'il la dévora de baiſers, en l'inondant de ſes larmes.

Blandizio leur dit : = Quand il n'y a pas de remède, il faut bien s'en paſſer ; mais quand le remède eſt à côté de nous, il faut être bien bête pour le négliger. Que ferons-nous dans cette forêt ? Allons à Florence, & nous y retrouverons peut-être le fripon qui nous a trompés. = Je lui pardonne, répondit Urbain. Il ne m'a pris que de l'argent, & il m'a laiſſé ma chère Gozamina. = Ce n'eſt pas ſa faute, dit en lui-même Blandizio =. Et jamais il n'oſa faire l'aveu du complot qu'il avoit fait avec un ſcélerat tel que Pippo.

Lorſqu'ils furent arrivés à Florence,

ils apprirent de terribles nouvelles : le Soudan d'Egypte avoit écrit à l'Empereur sur l'article de leur alliance. La Barberousse, qui ne savoit ce qu'on vouloit lui dire, lui avoit répondu d'abord qu'il n'avoit jamais eu qu'un fils de sa femme, & que ledit fils étoit mort. Le Soudan avoit répondu que ledit fils, de son vivant, avoit épousé sa fille, & qu'on annonçoit une intention de la priver de ses droits & de le jouer lui-même. L'Empereur qui se voyoit clairement joué, & qui n'entendoit pas cette manière de traiter avec lui, répondit par une bonne déclaration de guerre ; & il n'avoit pas tardé à se voir traité de fripon par tout le monde, parce qu'on savoit bien par-tout en Europe que son benet de Spéculo n'avoit épousé personne ; & parce qu'on savoit de science certaine, en Egypte, que Spéculo avoit épousé & emmené la Princesse Gozamina. Et voilà comme d'honnêtes gens ne s'entendent plus, lorsqu'un ou deux fripons se glissent en tiers dans leurs affaires.

La Barberousse, qui savoit que le Sou-

dan n'étoit pas un homme d'un grand génie, ne tarda pas à comprendre qu'il pouvoit avoir raison. Tout en lui faisant la guerre par point d'honneur, il fit informer par Justice; & il comprit que des coquins s'étoient servis de son nom, pour lui mettre une mauvaise affaire sur le corps. Il fit offrir une énorme récompense à qui les découvriroit: & l'Hôtellier, qui s'étoit vu subtilisé par ses bons amis, avoit voulu se revenger, du moins en leur soufflant cette récompense, qu'il les croyoit capables de venir encore demander.

Aussi-tôt que l'Empereur eut appris le nom des coupables, & leur origine, il envoya des gens d'armes dans la forêt où Sylvestra vivoit paisiblement avec sa mère. Il fit enfermer les deux malheureuses femmes dans une tour, en attendant qu'on eût des nouvelles de leur fripon de fils, dont la tête fut aussi-tôt proscrite.

Voilà ce qu'apprit Urbain, & ce qui lui fit dire: = Vrai Dieu! faut-il que je passe pour un fripon, parce que j'ai connu des fripons? Il me semble pourtant qu'il est difficile de vivre seulement

lement deux heures dans ce bas monde, ſans avoir affaire à eux =. Et puis, en regardant ſa femme & ſon enfant, il lui vint une idée.

= Ecoutez-moi, Blandizio. Nous convenons tous deux que nous avons mal agi; maintenant il eſt queſtion de tout réparer. Il y a long-temps que j'ai de certains doutes : il faut qu'avec votre talent d'enfumer tout le monde, vous découvriez en quel endroit ſont ma mère & ma grand-mère. Si je réuſſis, vous aurez autant gagné par la fidélité que par l'adreſſe; & ſi le ſort me contrarie, nous éviterons enſemble la peine qui nous eſt due : car je ne mérite pas moins par ma foibleſſe, que vous autres par votre méchanceté. Dieu m'eſt témoin pourtant que mes intentions étoient bonnes & honnêtes =.

Blandizio, avant que de ſe déterminer ſur ce qu'il avoit à faire, imagina d'aller conſulter ſon maître, l'Hôtellier. Celui-ci le reçut avec bien de la colère : mais Blandizio n'eut pas une grande peine à l'appaiſer, en lui racontant l'aventure qui chargeoit ſeul le miſérable Pippo. = C'eſt un coquin

que Dieu punira, dit l'Hôtellier. De par le Diable, je ſuis ſa dupe; mais de par Dieu, le Ciel le punira. Ce qu'il faut faire aujourd'hui, c'eſt de tourner avec le vent. Bon principe, mon ami. Mon cher Urbain eſt du nombre des prédeſtinés : j'ai toujours chéri cet enfant-là ; & je me doute avec lui de certaine choſe. . . . Il faut voir. Ce que je conſidère, c'eſt qu'en le perdant, nous ne gagnerons rien de plus ; & partant, il eſt utile de ſonger à le ſauver : nous n'y riſquerons rien ; ſi nous le ſauvons, il nous remerciera ; ſi nous ne le ſauvons pas, l'Empereur, à la vérité, nous ſaura gré : mais l'Empereur eſt un fin compère, qui ſe contentera de nous honorer de ſa protection ; & ſi au contraire Urbain ſe trouvoit être ce que je penſe, ma foi, mon ami, notre fortune ſeroit faite. Les gens comme lui peſtent bien un moment, mais ils n'ont point de rancune. Il faut faire le mal quand il eſt bon ; le bien, quand il eſt bon : grand principe, mon ami ! & obéir toujours à la force majeure. Or, l'événement pourroit donner à Urbain la force majeure : donc il faut lui être

fidèle pour ce moment, & avertir sa mère. Il a perdu sa grand-mère : c'est une bagatelle. Sa mère est la seule qui nous soit utile en ce moment-ci. Et par exemple, s'il falloit jurer qu'en tel temps tu as vu l'Empereur égaré dans telle forêt, & sortir de telle cabane, tu le jurerois bien, n'est-ce pas ? = Comment ! si je jurerois, dit Blandizio, pour faire le bien de quelqu'un, & pour la vérité ! il n'y a point de mensonge aussi honnête. = Mais tu ne sais pas si c'est la vérité. = Bon ! & puisqu'il faut que cela devienne une vérité, n'est-ce pas tout de même ? = Voilà qui est bien, dit l'Hôtellier ; tu te formes : tu m'aurois attrapé, si tu l'avois pu, aussi bien que Pippo ; mais tu commences à entendre que l'esprit se plie comme un Protée, & que c'est par la souplesse qu'il vient à bout d'opérer des prodiges =.

En conséquence, l'Hôtellier & Blandizio se transportèrent au Palais de l'Empereur. = Voici, dit l'Hôtellier, un des Ministres du nommé Urbain, qui a épousé la fille du Soudan. = Oui, Seigneur, reprit Blandizio ; il s'est dit votre fils, & nous l'avons soutenu,

parce que nous savions qu'il l'étoit. Sa mère, que vous punissez de sa foiblesse, de son amour pour vous dans une obscure prison, peut le témoigner mieux que moi qui n'eus que l'honneur d'appercevoir Votre Majesté sortant de la cabane qu'elle habitoit au fond d'un bois =.

L'Empereur se mit à rêver sur ce propos, & manda la pauvre mère qui depuis la douce aventure n'avoit jamais vu l'Empereur, mais qui le reconnut dès qu'elle fut devant lui; elle fit un cri, & se laissa tomber de honte & de douleur sur ses genoux. = Quel est votre nom, dit Frédéric avec sévérité =? La mère répondit en pleurant, qu'elle s'appelloit Sylvestra. = Où m'avez-vous connu. = Dans telle forêt où vous vîntes, Seigneur, en l'absence de ma mère, où je vous servis un repas champêtre, où vous me poursuivîtes au bord d'une fontaine, où vous reprîtes votre cheval qui avoit une tête de sanglier pendante à la selle. = En quel temps cela m'arriva-t-il? = Il y a vingt deux ans, Seigneur, excepté l'année de ma peine & de mes regrets; vous pouvez

penser si l'on regrette ce qu'on aime. = C'est cela même, dit l'Empereur; Urbain est mon fils, par son audace autant que par sa naissance =. Alors Blandizio courut chercher Urbain, sa femme, l'aimable enfant. La Barberousse se reconnut en lui, & pardonna; & lorsque le plaisir vint à succéder aux craintes, Urbain dit aux deux fripons: = Mes amis, je ne vous dis qu'un mot: attachez-vous à moi; & songez que dans ce monde, la meilleure finesse c'est l'honnêteté.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

L'AMOUR CONVERTI.

Nous croyons devoir employer la Note qui précédoit ce petit Morceau, lorsqu'il fut publié il y a quelques années.

LA Fable que l'on va lire renferme un très-joli sujet de Ballet Pantomime, & même de fêtes mêlées de danses & de paroles. Peut-être, en y ajoutant quelques détails, aurions-nous pu la rendre intéressante à la lecture; & ce travail eût été d'autant plus facile, qu'elle est déjà par elle-même très-agréable : mais nous avons craint de faire, en le développant trop, disparoître le germe dont nous venons de parler. L'Auteur, dont

la délicateſſe qui règne dans cette eſquiſſe, fera aiſément deviner le ſexe, nous avoit laiſſé maître d'y faire tous les changemens que nous pourrions juger à propos. Auſſi juſte que peu prévenue pour ſon eſprit, cette perſonne reſpectable par la naiſſance, nous pardonnera de n'avoir point uſé de ce pouvoir & de diſputer avec elle de modeſtie, & à bien plus juſte titre, en nous croyant incapables de prêter des agrémens bien aſſortis à ce qui ſort de ſa plume, dont la nôtre n'a ni le naturel ni la légéreté.

MINERVE voyant ſon Culte aboli & ſes Autels abandonnés, ſe retira dans un lieu ſolitaire près du lac Triton, où elle avoit pris naiſſance: là elle déploroit le malheur des humains qui n'aimoient plus la ſageſſe. Les Naïades quittent leurs grottes humides, les Driades ſortent du creux des arbres ſacrés, les Napées arrêtent leurs danſes au milieu des prairies, les Zéphyrs retiennent leur haleine, Pan & tous les

Dieux Sylvains ſuſpendent les accens de leurs chalumeaux pour écouter les plaintes de la Déeſſe ; la Nature entière eſt ſurpriſe de voir la fille de Jupiter triſte & déſolée, elle qui charmoit le père des Dieux, qui ſeule faiſoit ſes délices avant la formation des élémens & des hommes qui troublent maintenant ſon repos.

=Fils de Vénus, diſoit-elle dans ſa douleur amère, l'égarement des mortels eſt ton ouvrage ; tu n'as plus voulu comme autrefois partager avec moi l'empire des cœurs, mais ton ambition t'eſt devenue funeſte. Vois quels en ſont les triſtes effets : les Graces & les Vertus n'aſſiſtent plus à tes fêtes ; tes Autels ne ſont plus encenſés par la vérité, la conſtance & la fidélité ; par la délicateſſe qui empêche le goût de s'uſer ; par la pudeur qui eſt l'ame des Graces : elles ont diſparu, & avec elles les vrais plaiſirs. La raiſon en rougit ;

le cœur se cache à l'esprit, il n'ose lui montrer sa joie. Autrefois je prenois soin de former tes sujets, je les conduisois moi-même aux pieds de l'Autel, mais je conservois mes droits sur l'ame des victimes. A présent la folie seule forme tes élèves ; tu lui dois tes plus chers favoris ; le mensonge prépare les plaisirs, l'imprudence & la brutalité les accompagnent, l'ennui & le dégoût les suivent : on n'aime plus comme au temps heureux d'Astrée =.

La Déesse se livroit ainsi à l'excès de sa douleur, lorsqu'elle apperçut le fils de Vénus dans les airs, non sur les aîles des Zéphyrs, mais dans un tourbillon orageux. = Perfide, s'écrie-t-elle, quel dessein t'amène ? viens-tu triompher à mes yeux, aigrir mes maux par ta présence ? Laisse-moi, je t'ai abandonné pour jamais =. L'Amour en pleurs se jette aux pieds de l'Immortelle. = Le malheur, lui dit-il, m'a instruit ;

je ſuis guéri de mes erreurs depuis que je ſuis ſéparé de vous ; mes Temples ſont déſerts : on ne connoît plus l'Amour, perſonne ne lui adreſſe ſes vœux ; la volupté groſſière eſt la ſeule divinité qu'on invoque. Revenez, Sageſſe ; ramenez avec vous les Vertus & les Graces ; je ne vous quitterai plus, notre union fera votre bonheur & le mien. L'Amour, ſans la raiſon, eſt une paſſion brutale ; la ſageſſe inſenſible, une vertu ſauvage =.

Minerve, ſaiſie de joie, s'approche de l'enfant de Vénus ; elle diſſipe les nuages qui l'environnent, & lui rend ſes premiers charmes : elle change ſon cœur & briſe les armes que la volupté lui avoit prêtées ; de ſa lance, elle fait un arc & des flèches nouvelles. Depuis ce temps l'Amour fut délicat & conſtant, & la Sageſſe devint tendre & ſenſible.

ROMANS D'AMOUR.

LE BONHEUR
EST UN SONGE.

1759.

UN de mes amis se dispose à publier l'Histoire d'un homme qui, malgré la modération des desirs, malgré la douceur, malgré la bonté, ne peut jamais connoître le bonheur. Ma situation est bien plus cruelle. J'ai perdu le bonheur dont j'étois digne; j'ai perdu tout ce qui pouvoit m'attacher à la vie. Mon cœur, embrasé d'un feu surnaturel, s'enivra long-temps des plaisirs de la plus douce passion: l'objet n'en existe plus,

& emporta avec lui toute ma félicité dans l'éternel séjour. C'est là où j'élève aujourd'hui mes vœux. Sans cesse mes yeux attachés à ce globe immense, croient l'appercevoir dans un beau nuage : je m'imagine alors que les Dieux veulent me le rendre, qu'ils ont pitié de mon tourment, qu'ils protègent ma flamme. Mais, bientôt puni de la vanité de mon espoir, je m'écrie : Ah ! j'ai perdu ce que j'aime, pour toujours ; le bonheur est un songe. . . .

Tous mes instants furent égaux auprès de ma chère Adélaïde. Le jour où je la vis, le jour où je lui dis que je l'aimois, le jour où je fus vainqueur de ses charmes, furent trois jours d'une félicité si grande, que je puis bien les comparer l'un à l'autre. Tous les autres jours, également remplis, furent également délicieux ; & le plus tendre Amant pourroit les compter comme autant de jours uniques. Je n'ai connu

qu'un moment de douleur; mais l'on va voir si je puis encore lui donner ce nom. Adélaïde m'aimoit, & redoutoit les progrès de son penchant : elle flottoit entre le préjugé & la tendresse. Je m'en offensai : je l'adorois ; & l'amour me donnoit ce génie qui ne peut reconnoître que les loix les plus raisonnables & les plus positives. Le respect timide du préjugé me paroissoit un outrage. Je le lui dis; & l'Amour me prêta toute son éloquence. = Va, lui dis-je, tu n'aimes point, puisque tu crains d'aimer : une éducation sévère t'excuseroit devant un Amant moins tendre & moins éclairé par l'amour ; mais je n'ai, ni la langueur qui souffre les mauvaises excuses, ni l'imbécillité qui ne sait pas les distinguer : je t'adore, & je sens que ton incertitude tient de l'indifférence. N'espère pas que mon ame puisse s'anéantir devant toi pour t'imiter. Amoureuse & fière, elle

ne te fait encore grace du dépit qu'elle pourroit se permettre, que parce qu'elle est retenue par le doux espoir de t'éclairer. Que crains tu dans l'amour qui m'anime? Je t'ai promis de respecter la loi qui protége tes charmes contre l'entreprise de mes desirs; je t'ai promis ma main, tu m'as promis la tienne, & tes parents consentiront à nous unir; tu n'as donc point une juste terreur à m'opposer: je ne demande que de l'amour, & tu crains que l'amour ne soit un crime! On t'a élevée dans cette maxime barbare; & tu ne t'apperçois pas que l'habitude d'obéir sans raisonner, perpétue ton enfance! Apprends que cet amour si défendu est le premier sentiment de notre ame; apprends qu'il en est la première vertu, lorsqu'on en connoît bien le devoir..... = Ah! s'écria Adélaïde, pardonne-moi ta douleur; vois quel en est l'effet pour toi; vois les charmans discours qu'elle vient

de t'inſpirer : ne comptes-tu pour rien le plaiſir de m'inſtruire? = Je le compte pour tout, ſi je t'ai perſuadée. J'adore ton erreur, ſi c'eſt mon amour qui t'éclaire; & ce moment me laiſſe peut-être regretter d'avoir détruit ton ignorance =.

Je l'embraſſai avec cette ardeur que la plume infidelle ne ſauroit rendre : je reçus le prix de cette ardeur dans un tranſport égal. Nous nous aimâmes pendant ſix mois, avant que de nous marier ; & ce fut un délire continuel. Nos eſprits d'accord, nos ames d'accord, ſe devinoient, ſe prévenoient, ſe confondoient ſans ceſſe. Quelle harmonie ! On nous annonça qu'on alloit nous marier : elle l'apprit de ſes parents ; & je l'appris d'elle. Mon bonheur fut plus grand que le ſien : ce fut en ſe précipitant dans mes bras, qu'elle m'annonça cette douce nouvelle. O jour à jamais mémorable pour moi ! jour devenu

éternel par le souvenir de mes plaisirs! les momens en furent tous délicieux; chacun de ses regards imprimoit dans mon cœur cette félicité inexprimable qui est la récompense du plus grand amour & des plus grands sacrifices. Cent fois mon cœur s'étoit élancé vers elle, pour l'entraîner à des foiblesses; & toujours je m'étois vaincu moi-même, pour ne rien retrancher du suprême bonheur que je m'étois promis. Aussi, puis-je me vanter d'avoir été l'époux le plus heureux. Hélas! je m'en souviens, je m'en félicite; & l'amour n'a pas pitié d'un Amant à qui ce souvenir coûte de si cruelles larmes. Celle pour qui j'en répands, m'a été ravie pour jamais; & ces larmes mêmes sont perdues pour elle : elle ignorera dans toute l'étendue des siècles combien je l'ai aimée, combien je l'ai regrettée. Chaque jour je vais sur son tombeau : ses cendres sont froides, ses manes sont muets; je n'en-

tends aucun cri qui m'apprenne que je ſuis entendu. Cependant mon ardeur n'eſt point affoiblie, mon amour ſubſiſte tel qu'il fut dans les premiers jours; & quoique je raiſonne très-bien ſur la cauſe éternelle de ſon ſilence, je lui parle, comme ſi j'oubliois que mes tendres diſcours expirent ſur ſa tombe. Je lui dis tout ce qui ſe préſente à mon imagination; & jamais je ne puis lui dire tout ce que je ſens. Je lui adreſſe ſur-tout ces paroles ſacrées pour moi:

« Chère & digne épouſe* (s'il m'eſt encore permis de t'appeller de ce nom), je ſais que tu es entièrement à l'abri de toute affliction, de tout ſujet de triſteſſe. Cependant ſi l'aſtre qui nous éclaire répand ici-bas ſes rayons, tu peux auſſi, du ſéjour de la félicité, jeter un regard favorable ſur le cœur d'un époux fidèle.

» Le monde veut que je t'oublie:

* Ode de *Haller*.

c'eſt un affront qu'on fait à mon cœur, & qui retombe ſur toi. Mon cœur qui t'a poſſédé pourroit-il s'ouvrir à quelqu'autre joie? on nous offenſe l'un & l'autre, en voulant interrompre ma douleur. Vous ne blâmeriez point mes larmes, gens du monde, ſi vous ſaviez ce que c'eſt que des flammes bien pures.

» Mais peu connoiſſent le véritable amour : les agrémens le font naître, la vertu l'entretient & le conſacre ; ce n'eſt point une paſſion fougueuſe ; ce n'eſt point un eſclave de la volupté : ton amour pour moi conſiſtoit à diſſiper mes chagrins, à m'aider par des ſoins ſecrets à les ſupporter ; mon amour pour toi conſiſtoit à priſer mon bonheur, à chercher à payer de retour tes tendres ſentimens.

» Heureuſes années que nous avons paſſées enſemble, & qui vous êtes, hélas, ſi rapidement écoulées ! ſi je pouvois ſeulement rappeller les temps

d'adverſité que nous avons eus pendant notre union ! Comme des colombes qui fuient le mauvais temps, nous cherchions du repos dans de doux amuſemens ; nous goûtions même des plaiſirs au ſein de la douleur. C'étoit alors que nous avions les plus fortes preuves de notre tendreſſe mutuelle.

» O Berne, ô ma Patrie ! ô paroles ſi propres à exciter une tendre douleur, un plaiſir mêlé de crainte ! image flatteuſe d'un ſéjour que je chéris, & dont l'idée renouvelle en mon cœur les traces des plus doux tranſports ! reſtez avec moi ; rappellez-moi l'inſtant où elle me tendit une main tremblante ! Mais c'eſt en vain que je vous cherche : vous avez diſparu, je reſte ſeul ; un tombeau la dérobe à mes regards.

» Un tombeau au printemps de tes jours ! Le ſang le plus pur, le plus vif, couloit encore dans tes veines. Oui, on l'a enlevée à mes regards. Voici le

Temple où elle repose ; voici le monument où j'ai gravé mes douleurs. Quelle horrible solitude! quelle affreuse tranquillité règne dans ces lieux ! Oh! c'est ici, dans ce sépulcre même, que je veux terminer mes peines.

» Oui, éloigné de tout ce qu'on peut aimer, de tout ce que le sang & l'amitié rendent digne de notre attachement : ici, où il ne me restoit que toi, ici sera désormais ma Patrie ; ici, où aucun ami ne me regrettera, où je n'ai plus rien à moi que ta tombe ; ici sera mon monument auprès du tien, vers lequel mon destin m'entraîne » . . .

Le Duc de la Force, qui, brouillé avec sa femme par une antipathie invincible, & raccommodé ensuite avec elle, chantoit en sa présence, le verre à la main :

L'Amour vous donna ses attraits :
On doit en convenir, Madame ;
Mais
Si vous n'étiez ma femme,
Vous ne le seriez jamais ;

Le Duc de la Force, disons-nous, auroit ri en lisant des vers si tendres sur un pareil sujet. Ainsi que lui, ces Petit-Maîtres nourris dans la molleſſe ; ces hommes enfans, qu'on marie par ambition avant qu'ils aient pu savoir s'ils auront jamais un cœur ; ces automates magnifiques, qui perſiffient toujours & ne penſent jamais ; ces hommes durs, qui ne ſentent point, n'aiment perſonne, pour ne rien retrancher du grand amour qu'ils ont pour eux-mêmes, ignoreront toujours quelle ſorte d'attention la Providence a apportée au bonheur d'un homme à qui elle a accordé une épouſe ſenſible, raiſonnable & jolie.

Fin du Volume de Février.

TABLE

DU VOLUME DE FÉVRIER.

LA Gatomachie de Lopé de Véga. *Page* 3
Le Choix. 119
Urbain, Hiſtoire très-récréative de Jean Boccace. 127
L'Amour converti. 174
Le Bonheur eſt un ſonge. 179

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

MARS 1784.

A PARIS,
Au Bureau, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
Au Bureau, & chez Demonville, Libraire Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
MARS 1784.

SECONDE CLASSE.
ROMANS DE CHEVALERIE.

DUSOLINDE
FILLE DU PALADIN ROLAND;
Anecdote du neuvième siècle.

UN jour que Charlemagne reprochoit à Roland sa prodigalité : = Patience, lui dit Roland ; je m'en irai si loin que

vous ne me verrez plus joûter ni dépenſer, & je gagnerai ſur autrui de quoi me paſſer du vôtre =.

Là-deſſus il s'en alla comme terre & cheval le portèrent. Au-delà de la forêt des Ardennes, il entra dans un Village, & tout le monde ſe mit à crier: = Voici Roland! voici Roland =! Les petits enfans ſe cachèrent ſous les lits; les grandes filles regardèrent par le trou des ſerrures en mourant de frayeur.

Roland voulut mettre pied à terre, & entrer dans une des chaumières, pour faire voir qu'il n'étoit pas ſi méchant qu'on penſoit. Il eut beau frapper à toutes les portes, perſonne ne ſe ſentit le courage de lui ouvrir. Il étoit au bout du Village, lorſqu'il entendit pleurer dans une cahute miſérable; & pour lors, après avoir attaché ſon cheval, il entra ſans frapper.

Il vit une jeune fille à genoux devant un lit où elle appuyoit ſon viſage; elle ne ceſſoit de répéter: Ma mère, ma mère, avec de grandes angoiſſes & une grande abondance de larmes. = Regardez-moi, jeune fille, & ne penſez pas que je puiſſe vous faire peur =.

La jeune fille tourna la tête, & devint muette de surprise. Mais elle revint bientôt à ses larmes. = Ah ! Sire, dit-elle, voilà ma mère . . . . ; la voilà qui est . . . =.

Roland qui vit qu'elle se tordoit les mains, & ne pouvoit retirer sa voix du fond de son gosier, regarda au fond du lit & apperçut une femme qui venoit de trépasser. Le Paladin s'attendrit, & de compassion il prononça deux ou trois fois : « Pauvre enfant ! pauvre enfant » ! Il ramena plusieurs fois ses yeux involontairement sur le visage de la mère, parce qu'il avoit cru d'abord y reconnoître quelques traits sous le voile de la mort : mais bientôt il n'y pensa plus.

Cependant les Villageois s'étoient rassemblés devant la cabane, & ils se contentoient d'entendre les déplorations de la jeune fille. N'entendant point la voix de la mère, les uns disoient : = Voyez quel incarné Démon, d'aller tuer des femmes = ! Les autres : = Ce n'est pas une grande perte, que celle de pareilles femmes. = Encore ne faut-il pas les égorger. = Paix, & prenons

garde qu'il ne nous entende ; il feroit de nous ce qu'il a fait de notre Châtelain Giſbert & de tous ſes Ecuyers. Le Sire Giſbert étoit un bien fier homme, pourtant, = Oui, mais celui-ci enterreroit l'Enfer, s'il n'étoit pas au fond de la terre. = Eſt-ce que vous êtes fâchés, vous autres, qu'il ait ſi bravement tué le Châtelain qui nous étoit ſi dur? Allez, allez, il n'y a pas de mal que toute cette race de batailleurs ſe détruiſe les uns par les autres. Quand ils vont ſe battre, c'eſt un moment de repos qu'ils nous laiſſent ; & les querelles de grands Seigneurs ſont moins funeſtes aux pauvres gens que leurs plaiſirs =.

Tandis que ces Villageois parloient, il faut ſavoir que Roland diſoit à la jeune fille: = Il faut appeller vos parens. = Ah! Sire, nous n'en avions point; & me voilà ſeule au monde. = Il faut appeller vos amis. = Point, Sire. Hélas! pas un. = Alors, dit Roland, je ſuis, par ma conſcience, obligé de ſervir de père & d'ami à tous ceux qui n'en ont point. Conſolons-nous, bonne & belle fille; n'allons

pas contre la volonté de notre cher Sauveur. Voyez qu'il m'a tout exprès amené pour contre-balancer la disgrace qu'il vous envoie. Je vais vous laisser de quoi vivre & de quoi vous marier ici ==.

Roland fut bien étonné de voir la jeune fille rougir, s'impatienter, se couvrir le visage de honte & de colère, lorsqu'elle eut entendu qu'on lui parloit de mariage. == Non, non, Sire, s'écria-t-elle, je ne puis demeurer dans ce Village, ni rien faire désormais que de m'en aller parmi le monde. Je n'ai personne pour moi. == Ce ne sera pas un moyen de trouver quelqu'un pour vous, belle enfant : pour trouver, il faut que les hommes cherchent, & que les filles attendent ==. Ensuite, comme le bon Paladin se connoissoit, il proposa franchement à la jeune fille de le suivre. Elle ne lui répondit autre chose, sinon qu'elle étoit bien malheureuse, si malheureuse que personne ne l'étoit davantage. == Répondez-moi, pauvre enfant, & n'ayez peur de rien. == Allons. Je vous dirai donc, Sire, que j'ai fait un vœu de virginité pour le

reſte de ma vie ; & je vous en ſupplie à deux genoux , Sire, faites le même vœu que moi devant notre bénit Sauveur & ſa divine Mère : alors vous me menerez où il vous plaira =.

Un autre auſſi généreux que Roland eût demeuré bien embarraſſé. Roland répondit en Noble qu'il étoit : = Oui, j'en fais le vœu par rapport à vous, jeune fille ; & ſachez que la beauté innocente & malheureuſe ne peut me donner qu'un plaiſir, celui de la protéger. Mon enfant , je le perdrois à la ſouiller. = Il lui dit ces mots avec une véritable tendreſſe de père ; en ſorte que la jeune fille regarda Roland , le grand foudre des guerres , avec des yeux charmés & tout pleins de larmes & de reconnoiſſance. Son regard étoit ſi beau, ſi doux , ſi pur , que Roland ſe crut un ſcélerat d'abord , parce que le regard de la jeune fille l'enchantoit.

Il fit venir le ſaint Paſteur du Village : il lui remit une bourſe pleine d'or, & lui recommanda de faire un bel enterrement dans l'ordre qui étoit d'uſage pour les femmes de Chevalier.

= Cette femme, dit le Prêtre, ne mérite pas une telle générosité de la part de Roland. = Pourquoi ? = Sire, pour m'exprimer en termes honorables, c'est qu'elle est devenue mère sans le secours de l'Eglise, & que tous mes Paroissiens seroient scandalisés des honneurs qu'on lui rendroit =. Roland se tourna du côté de la foule : = Qu'il parle, celui qui sera scandalisé du soin que je prends d'envoyer une ame en Paradis ! Si Dieu se fait craindre du méchant par sa justice, il se fait aimer du pécheur par sa charité. Je vois que cette femme a été punie par le mépris du monde : mais Dieu n'est pas si cruel & inexorable que le monde ; & les prières des Justes désarment sa colère. Vous qui êtes saint par état, apprenez que l'indulgence est le caractère de la Sainteté. Je ne suis pas saint, & il s'en faut beaucoup ; néanmoins je suis content de moi-même quand je suis indulgent & généreux =. Il ajouta là-dessus une seconde bourse ; & il ordonna souverainement : ce qui fait voir que Roland, tout bon qu'il étoit, ne vouloit point être contrarié.

L'enterrement se fit avec magnificence. La jeune fille, inondée de larmes, suivoit le déplorable cercueil; Roland, pieux & grave, le suivoit à côté d'elle, tête nue : & voilà toute la magnificence que je veux dire.

Cependant les Spectateurs villageois se parloient : = Il a le cœur bon, ce Roland; qui l'auroit dit ? = Bon, c'est que les méchans prennent toutes sortes de figures. = Il a tué la mère, & il l'a fait enterrer : rien de plus juste. = Oui les méchans font le mal d'abord; ensuite un peu de bien pour faire du mal plus aisément ensuite. Il est visible qu'il a tué la mère pour avoir la fille. = Hélas ! oui ; les méchans ! les méchans ! le bien qu'ils font n'est que pour couvrir le mal qu'ils vont faire =.

Après la triste & sainte cérémonie, Roland monta sur son cheval, & fit monter la jeune fille en croupe : ce qui confirma bien naturellement ce qu'on avoit pensé; & voilà comme tous les grands cœurs sont jugés par les petits.

Enfin, voici Roland qui chevauche

avec la pauvre Payſanne qui ne ſe conſoloit point. Ils vont, ils vont ; ſi bien que Roland vient à dire : = Quel eſt votre nom, jeune fille ? = Sire, c'eſt Duſolinde. = Duſolinde n'eſt pas un nom de Villageoiſe ; de qui êtes-vous née ? = D'une mère, Sire, qu'on a bien mépriſée. Mais ſi j'avois à choiſir une autre mère, je ne voudrois que celle que j'ai perdue. = Bonne, excellente fille, dit Roland =.

Le grand cheval couroit toujours par monts & par vaux, & à force de courir, il ſe laſſa : c'étoit dans une vallée bien fraîche, ombragée d'arbres, coupée d'un ruiſſeau. Roland mit pied à terre, & deſcendit Duſolinde ſur la plus douce verdure. Il délivra le cheval de ſon mords, & le laiſſa paître en liberté. Il ouvrit ſa valiſe & voulut faire manger Duſolinde ; mais la malheureuſe déconſolée ne put abſolument ni boire ni manger : elle ne faiſoit que ſoupirer & regarder la terre.

= Que le Ciel eſt beau, dit Roland =! Duſolinde ne regardoit point. = Voyez, bonne fille, voyez. C'eſt là-haut qu'eſt montée la mère que vous

regrettez. Pourquoi pleurez-vous de ce qu'elle eſt maintenant heureuſe? Regardez ce beau Firmament : c'eſt de-là que deſcendent les conſolations, Cette terre n'eſt que de la boue ; les regards qu'on porte ſur elle, affligent & dégradent l'ame. Levez vos yeux vers le ſéjour de la paix, des joies pures; & conſidérez bien ſi ce n'eſt pas votre mère elle-même que j'apperçois au ſein de la lumière. Il me ſemble qu'elle nous tend les bras à tous deux, & qu'elle vous recommande à moi ; qu'elle me dit de vous réprimander de vos larmes, de vous apprendre qu'elles ſont ſuperflues, puiſqu'elle ne ceſſera point d'avoir les yeux ſur vous, comme elle les avoit lorſqu'elle étoit ici bas. Dieu eſt auſſi là-haut qui vous regarde ; & ſi vous ne comprenez pas ce qu'il vous dit, je vais vous le faire entendre.

Ce n'eſt point, dit-il, par des douleurs ni des larmes qu'on me plaît : car les méchans peuvent pleurer & ſouffrir auſſi. Je me complais déjà dans ton ame innocente, jeune fille : mais l'innocence eſt ſereine ; les cœurs purs

ſont toujours réſignés, & les yeux des Juſtes ne ſont pas deſſéchés par les larmes. On gémit en Enfer : dans mon Paradis, une joie ſuave & inaltérable n'apporte ſur les lèvres que des ſons de plaiſir. Je vous ai pris votre mère parce que je l'aimois; je vous ai donné à ſa place un bon père, dont le métier eſt d'être, par Chevalerie, mon correſpondant ſur terre : il ne vous abandonnera pas ; & quand par une ferme réſignation vous aurez mérité mes récompenſes, vous les recevrez par ſes mains.

Voilà, Duſolinde, ce que vous dit le bon Dieu du haut de la voûte éternelle; & s'il vous voit vous obſtiner dans votre douleur inutile, alors il vous traitera comme un enfant rebelle & mauſſade, qui n'eſt point ſenſible à ſes careſſes paternelles.

Je veux, ma belle Duſolinde, que d'abord vous mangiez, & que vous vous rafraîchiſſiez les entrailles du vin que je porte dans ce hanap. Ce vin rafraîchit l'ame auſſi : & ſachez que je ſuis un homme qu'on ne prendra pas plutôt en menſonge qu'en lâcheté. Vous

me direz ensuite pourquoi votre mère a été si malheureuse que de ne pas plaire en ce bas-monde ; je ne l'en crois pas plus coupable pour cela. Nous qui sommes de la part de Dieu Chevaliers sur terre, nous sommes des Juges plus clairvoyans que les autres. Nous savons que la vertu est comme le grain de bled qui pourrit en terre : on a beau le fouler, le Ciel le relève & le pare de trésors dans la saison. La bassesse & l'injustice triomphent nécessairement, puisqu'elles se trouvent dans le plus grand nombre des hommes. Les méchans sont si adroits qu'ils échappent même au soupçon ; & nous, Chevaliers, nous avons des yeux dont le regard est comme la foudre qui perce dans les profondeurs, & qui éclaire les ténèbres. Mangez, ma belle Dusolinde, & buvez, si vous voulez me faire voir que vous avez un bon cœur =.

C'étoit ainsi que le bon Paladin parloit pour détourner l'attention de Dusolinde. = Oui, poursuivoit-il, en la regardant manger un peu, c'est un plaisir qui n'est réservé qu'aux bonnes ames, de regarder un beau Ciel, d'être

assis sur un gazon, de voir couler une fontaine & d'en écouter le murmure innocent. Voici une main, Dusolinde, qui se plaît à brandir une lance & serrer la poignée d'une bonne épée, mais qui n'en a pas moins à cueillir ces fleurettes qui sont autour de nous. Je n'aime pas plus mes pavillons, où je ne vois que des armes jonchées, qu'une cabane comme la vôtre, jonchée de fleurs & de feuillages =. . . .

Une larme vint aux yeux de Dusolinde. = Encore des larmes, dit Roland! = Ah! Sire, c'est que le plaisir de cueillir des fleurs me fut bien funeste un jour. Il m'avoit conduite à la prairie, où vint notre Châtelain le Sire Gisbert.

= Comment, Gisbert, s'écria Roland! cet homme étoit un lâche, un faux Chevalier, insolent à l'égard des femmes, & que j'ai fait disparoître du monde, il y a long-temps. = Vous, Sire? = Moi! ne savez-vous pas que je m'appelle Roland, le Paladin de France. = Ah! Sire; ah! grand Dieu! = Et là-dessus Dusolinde s'évanouit presque en se prosternant entre

les deux genoux du bon Paladin. = Permettez, Sire, permettez que je vous demande pourquoi vous avez fait mourir ma mère, & que je baise vos pieds. = Comment s'appelloit votre mère ? = Anterguse : c'étoit le nom d'une femme que vous avez vu morte. Après l'avoir aimée, après l'avoir abandonnée au mépris du monde, après l'avoir fait vivre dix-huit ans dans la misère. . . . =. Le visage de Roland paroissoit enflammé ; & tout-à-coup il interrompit Dusolinde, en se touchant du poing sur la poitrine, & disant : = Fille, tais toi =. Anterguse, fille du Comte de Dardenne, répétoit en sanglottant Dusolinde =. Et avec autant de respect que d'amour, elle baisoit les pieds de Roland ; elle n'osoit regarder la face du grand Roland son père, & ne pouvoit que déposer, sur chaque pied du Héros, un baiser filial, en disant à chaque pied : = Mon père ! ô mon père =!

Où est-il donc, cet être vil & dur, qui n'est pas ému par le sentiment de la paternité ? S'il existe dans l'Univers, qu'on le dérobe à mes regards. Je ne

veux pas connoître un monstre. Il se diroit Philosophe pour se justifier ; & il rassembleroit en lui seul deux monstruosités : une contre la Nature, une contre la Philosophie. Roland sortit de son rêve, &, plus grand qu'il ne parut dans aucune bataille, il se prosterna lui-même aux genoux de sa fille, sans pouvoir lui parler.

Et si l'on veut savoir comment un père a pu se prosterner devant sa fille, c'est que Roland, non pas l'indomptable, ni le noble Paladin, mais l'homme sensible, se souvint de la belle Anterguse, de ses graces, de sa tendresse, de sa bonté pour lui ; & qu'il se souvint aussi de la foi qu'il lui avoit jurée, sans la lui tenir. C'est qu'il révéra l'innocente créature qu'il avoit abandonnée à l'humiliation ; & que, dans son repentir, il devint humble & foible vis à-vis d'elle, comme vis-à-vis de quiconque on a sans sujet outragé. S'il est des hommes qui peuvent oublier le monument de leur bonheur, & le prostituer à des soins étrangers, il n'en est point (& il est doux de le penser), il n'en est point qui, avec des entrailles, ne

soit capable de demander pardon à sa propre créature de lui avoir fait cet affront.

Or, je vous laisse à penser ce que devint Dusolinde, quand elle vit le terrible Roland son père, & le grand foudre des guerres, à ses pieds. Autant de joie que de tendresse, elle redoubla ses larmes, & risqua d'imprimer un baiser doux & filial sur la main formidable que redoutoit l'Univers.

= Chère enfant! s'écria le Paladin =. Ensuite il reprit sa force & la transcendance de son ame. = Si vous avez souffert une injure, dit-il, comment pouvez-vous m'appartenir? = O mon redouté Seigneur, lui répondit Dusolinde, pardonnez-moi; daignez me pardonner & m'écouter.

Vous savez, Sire, que pour votre cœur généreux, plutôt que pour votre vaillance & votre renommée, ma mère vous aima. O mon père! jamais il ne lui est échappé aucune plainte contre vous. Elle apprit que vous l'aviez laissée au Château de Dardenne pour courir à des devoirs plus importans que ceux qui attachent un homme auprès des

femmes. Le Sire de Dardenne, mon grand-père, étoit d'une implacable sévérité ; & vous le savez sans doute. Ma mère se vit bientôt réduite à n'attendre aucun pardon, & à s'échapper de la maison paternelle. Une fois sortie du Château de ses aïeux, elle comprit qu'elle ne pourroit jamais le revoir, & qu'elle avoit tout perdu, puisque Charlemagne & ses cruelles guerres lui déroboient ce qui étoit tout pour elle. Voilà, Sire, ce qui lui fit acheter une cabane dans le Village où vous m'avez prise ; & ce fut dans cette cabane, hélas ! qu'elle me mit au monde. Elle eut beau dire qu'elle avoit un époux dans les armées, on crut plutôt à sa beauté qu'à sa parole ; & j'avois les oreilles à peine faites pour entendre, que les enfans de mon âge m'appelloient d'un nom injurieux. Ah ! mon père, combien je pleurois ! mais que je suis consolée aujourd'hui ! Si ma mère étoit seulement auprès de nous ! . . . Mon père ! si vous l'avez aimée, vous ne la verrez plus. Vous savez bien que nous l'avons recouverte de terre, & qu'elle n'a pas voulu

sortir de sa fosse quand je la rappellois par mes cris. . . .

Tant qu'elle m'a vu petite fille, elle n'a fait que pleurer en me donnant mon pain pour manger ; & lorsqu'elle me recommandoit de ne point aller avec les autres petites-filles, elle pleuroit davantage. Si bien, mon père, que je me souviens qu'un jour je lui demandai pourquoi je n'irois point avec les jeunes filles, & qu'elle me répondit : « A cause que, par votre condition, vous êtes au dessus d'elles ; & que, par ma faute, vous êtes au dessous ».

Enfin je n'entendois pas alors. Mais un jour que j'étois aussi grande que mon révéré père me voit maintenant, & qu'elle me conduisoit dans les prairies ; un jour que je la voyois, comme depuis long-temps, garder de temps en temps le silence & pleurer avec moi, je lui demandai si elle avoit de la tristesse. Elle me répondit en pleurant qu'elle n'en avoit point, &, en me baisant au front, qu'elle étoit bien heureuse ; que j'étois une fille bien docile & aimable. Je pleurois aussi de plaisir, lorsqu'elle ajouta qu'elle mour-

roit bientôt, & que je ſerois plus malheureuſe qu'elle.

Je vis bien ſans doute que je ſerois infiniment malheureuſe, ſi ma mère mouroit : mais je lui recommandai & la priai de ne pas mourir ; de ſorte qu'elle pleuroit toujours, & que je lui dis en colère : = Si vous pouvez mourir, je puis bien mourir avec vous, ma mère =. Et quoique je fuſſe bien en colère, je me mis à pleurer comme elle. Je vis qu'elle s'aſſéyoit ſur l'herbe, & je m'aſſis à ſon côté.

= Pourquoi, lui dis-je, penſez-vous que je ſerai malheureuſe ? Le Sire Giſbert eſt ſi aimable, & nous promet une ſi heureuſe vie =.

O mon père ! ce fut alors, qu'elle me dit : = Le Sire Giſbert & mille qui, l'un plus que l'autre, vaudroient mieux que lui, ne ſeroient pas encore dignes de vous. = Comment ! dignes de moi ! = Vous êtes née, ma fille, pour n'appartenir qu'à Dieu : c'eſt le ſeul père des orphelins & des miſérables =. Je lui demandai ſi je n'avois pas un père qui reviendroit riche des armées, & qui prendroit ſoin de nous. = Votre

père, me dit - elle, est un homme qui ne sortira jamais des armées, & qui ne pensera jamais plus d'une semaine à une femme. Vous n'avez point encore entendu le nom de Roland; apprenez qu'après le nom de Roland, il n'y en a point d'autres à connoître =.

Pardonnez moi, mon père. Mais je me souviens de lui avoir dit: = Porter un grand nom, c'est donc contracter l'obligation d'être un grand méchant? = Pourquoi, méchant, me dit-elle? = Méchant, puisqu'il est notre père & qu'il nous abandonne. Un insecte n'abandonne pas ses enfans. = Il eut raison, ma fille, la raison des hommes pour me séduire, & pour me délaisser. Un homme a toujours raison d'abandonner une femme qui s'abandonne; c'est ma faute qui te rendra malheureuse. Vois que dans le Village nous n'avons personne pour nous, & qu'il n'y a personne qui ne voie le signe de la malédiction sur nos visages. = Excepté le Sire Gisbert, lui répondis-je =.

Là-dessus le Paladin Roland se leva de toute sa hauteur pour interrompre

Dusolinde. = Fille, que disois-tu ? N'est ce pas moi qui l'ai tué, ce Gisbert ? Sans doute que je te vengeois sans le savoir, & sans doute que ce fut à tes cris que j'arrivai, lorsque par une infame violence? . . . Etois-tu au bord d'une fontaine environnée de buissons? Je ne te vis point : mais toutes les fois que j'entends les cris d'une femme, ma méthode est d'exterminer l'homme qui peut trouver plus agréable de dérober que de gagner.

= Que le Ciel, reprit Dusolinde, protége & prolonge vos jours, ô mon père ! & qu'il me retranche tous les miens, s'il n'est pas vrai que j'avois été portée à plus d'une demi-lieue dans la forêt, au bord d'une fontaine environnée de buissons. Ma mère & moi nous allions souvent aux Ardennes ramasser des feuillages. A notre retour, nous nous reposions de distance en distance dans la prairie. Nous amusions ces momens à cueillir les fleurs que j'aimois à semer dans notre cabane. Ce fut en cueillant des fleurs que je fus, pour la première fois, apperçue

par le Sire Giſbert, qu'on nommoit Fier-viſage.

Que vous dirai-je, Sire? ce Fier-viſage s'adoucit pour nous; il étoit la ſeule créature qui juſqu'alors eût paru touchée de notre misère. Tout le monde nous fuyoit & nous injurioit dans le Village, & le Châtelain ſeul ſe montroit compatiſſant. J'étois fâchée contre ma mère de ce qu'elle s'obſtinoit à ne pas ſentir le prix de ſes bontés; & puiſqu'il faut que je l'avoue, j'étois mieux reconnoiſſante, & j'éprouvois de la douceur à voir Giſbert, à penſer à l'homme ſenſible à nos peines.

Lorſque ma mère m'eut appris que les hommes, qui ſont preſque tous fiers, ne ſe montroient bons & doux qu'avec une intention tout-à-fait contraire, elle me fit entendre de quelle eſpèce d'intention j'avois à me défier. Enſuite je fus bien étonnée de la voir tomber à genoux, lever ſes mains & ſes yeux vers le Ciel, & dire: « O mon Souverain Créateur! vous, aimable & glorieuſe Vierge! vous, Saints & Saintes, écoutez la prière d'une mère pour ſon innocente fille. Daignez

la

la préſerver de tous les maux dont la menace le trop bon cœur qu'elle reçut à ſa naiſſance. Daignez l'éclairer ſur les pas de l'ennemi : levez à l'ennemi ſon maſque d'amabilité, & découvrez ſa turpitude aux yeux de ma fille éblouie.

» Si le plus grand & le meilleur des hommes, me dit-elle enſuite, nous a réduites à n'eſpérer que honte, douleurs & misère, qu'attendre du Châtelain qui n'a de force que pour opprimer? Et quand il ſeroit l'égal de Roland, apprenez, ma fille, que jamais femme ne fut excuſée par le mérite de l'homme. N'avons-nous pas déjà trop de notre charge d'humiliation? Ne vois-tu pas que ſi le Châtelain étoit honnête, il ne nous en auroit pas ſurchargées par les viſites qu'il nous a faites? C'eſt par mépris pour une femme, qu'on vient réparer ſon malheur.

» Il faut, ma fille, que vous ſuiviez mes conſeils tant que ma langue ne ſera pas glacée dans ma bouche. Il faut pour votre repos, votre joie, votre gloire à venir, prononcer devant ce bénit Crucifix que vous voulez vivre

& mourir vierge : & voyez ce qu'il m'en a coûté, ce qu'il vous en coûte, à vous, innocente, parce que je n'avois pas fait un vœu si saint & si salutaire ».

Mon aimable mère versoit bien des larmes en me disant ces dernières paroles, & je ne les lui vis essuyer que lorsqu'elle m'eut entendu jusqu'à trois fois répéter mon vœu =.

Roland soupira. = Je souhaite, dit-il, que vous ne vous soyez point parjurée. = Ah ! mon père. Ah ! Dieu ! = Regardez-moi, Dusolinde. . . . . Viens, ma fille : approche ton front virginal, & que j'y dépose un baiser aussi chaste que lui. Je mourois de peur qu'en me regardant tu ne rougisses. Tes yeux sont demeurés secs, & ton visage aussi serein que ton cœur.

Il y a plus d'un an que j'errois dans la forêt des Ardennes, & que je cherchois des aventures. Il y avoit longtemps que j'entendois tes cris, & les pas du cheval sur lequel un infame t'emportoit. J'allois pénétrer dans les buissons, lorsqu'il vint à ma rencontre.

Je l'avois ſouvent éprouvé bon & fort Chevalier dans les tournois : mais cette dernière lâcheté ne me le montra que plus coupable. Sans le ſentiment de l'honneur, la vaillance n'eſt que brutalité ; & pourquoi ſe fait-il que le courage ſe ſépare ainſi quelquefois de la délicate vertu ?

Je venois de renverſer Giſbert mort de mon dernier coup d'épée, lorſque je me vis à combattre cinq ou ſix de ſes Ecuyers que je vis accourir. Une femme échevelée couroit ſur leurs traces. = Hélas ! dit Duſolinde, c'étoit ma pauvre mère que les Ecuyers avoient ſéparée de moi. = Enfin, continua Roland, j'en pourſuivis deux à qui j'arrachai la vie comme aux autres : mais ceux-ci m'écartèrent ſi bien, que je ne pus retrouver la fontaine environnée de buiſſons. Je débuchai néanmoins du côté du Village, que je traverſai. Je ſonnai de mon cor à la porte du Château, & je dis à ceux qui parurent : « Si l'on veut ſavoir qui a tué le Châtelain Giſbert & ſes Ecuyers, c'eſt le Paladin de France. Je pends mon écu à ſon pal ſeigneurial ; & d'ici à la pre-

mière étoile, qui voudra venger le Châtelain, n'aura qu'à frapper sur mon écu ».

= Hélas! que n'avons-nous su ce qui se passoit dans le Village, vous auriez reconnu ma mère, Sire. Mon aimable mère ne seroit pas perdue pour jamais. Nous nous étions renfermées dans notre cabane, où nous demeurions en pleurs & en prières. Nous ne savions pas que Gisbert étoit mort; & lorsque nous l'apprîmes, nos prières accompagnèrent son ame; & moi, les yeux pleins de larmes, je conjurai le doux Sauveur de lui pardonner.

Depuis ce temps ma pauvre mère ne vit renouveller pour elle que des jours d'amertume : elle n'en craignoit le terme qu'à cause de moi. Malheureusement ce terme est arrivé; & sans vous, mon père, que serois-je devenue? j'aurois péri dans ma dix-huitième année, sans avoir goûté d'autre douceur que l'espérance trompeuse d'avoir attendri la cruelle ame du Châtelain Gisbert =.

Ici le Paladin Roland prit la dignité d'un père. = Dusolinde, dit-il, je

voudrois avoir un exemple que la femme fait connoître ce qui lui est important. Éclairée sur une première erreur, elle retombe dans une autre ; & je croirois que, depuis le péché de la première, le Ciel, pour la châtier jusqu'à la fin de l'antique éternité, a mis dans son ame ce malheureux penchant qui la porte au pire. La meilleure femme est au moins une fois dupe de sa bonté. Vous vous attachiez au pire, comme votre mère s'y étoit attachée. = Que dites vous, mon père ? = Je le sais ; & s'il est vrai que mon ame soit pétrie de justice & de magnanimité, ce n'est pas le mérite seul qui importe au bonheur d'une femme. Je dirai même, pour sa justification, que c'est le mérite qui la perd plus souvent & plus irréparablement. Dusolinde, vous avez entendu la première & la dernière réprimande que ma langue peut prononcer. Au moyen du vœu sacré que vous avez fait, vous n'en aurez jamais besoin de la part de votre père =.

Roland retourna dans la suite faire élever un monument à la malheureuse Anterguse. Pour l'heure, il se contenta

de la regretter avec sa fille qu'il conduisit à la Cour de Charlemagne. Avant que d'arriver, il pensa qu'il seroit mieux & plus honorablement de la déposer dans un Monastère. Dusolinde lui représenta si tendrement qu'elle n'avoit point encore perdu sa douleur, ni goûté le plaisir d'avoir trouvé le meilleur & le plus honoré des pères. Qui pouvoit empêcher, disoit-elle, qu'elle ne le suivît dans les camps, où elle le serviroit avec un amour de fille & les soins d'une servante?

Et néanmoins Roland, moins pour sa propre renommée que pour celle de l'aimable Dusolinde, pensoit qu'il ne devoit point l'annoncer comme sa fille à la Cour de son oncle. Charlemagne avoit bien donné cet exemple : mais ses filles illégitimes étoient punies par l'inconsidération du péché de leur père; de sorte que le Paladin ne la fit point connoître, & ne voulut ni mentir ni dire la vérité.

Les Chevaliers les plus joyeux sourirent en voyant le grand Paladin revenir avec une jeune Demoiselle, tendre, fraîche & belle comme le jour.

Ils exprimoient, par les regards qu'ils se permettoient de porter sur elle, ce qu'ils en pensoient : mais le noble Roland ne fit que descendre sur eux un regard de majesté, pour abaisser les leurs, & leur imprimer pour cette fille un sentiment de vénération. L'Empereur même ne put savoir quelle étoit la Demoiselle inconnue. Son neveu ne lui découvrit rien, sinon qu'elle étoit digne de tous les honneurs qu'un Monarque des François pouvoit faire à la vertu, à la naissance & à la beauté. Dusolinde observa fidellement le secret qui lui étoit recommandé par son père. Elle ne l'appelloit que Sire Roland ; & recevoit de sa part les hommages nobles & galans, qui, dans ces siècles, étoient de droit consacrés à la beauté. On crut toujours à la Cour de Charlemagne que c'étoit une grande Princesse qui s'étoit mise sous la protection du plus renommé Paladin de l'Univers : depuis ce temps, Dusolinde ne quitta plus son père ; & l'aimable fille ne s'en vit séparée que par la mort au défilé de Roncevaux.

Sur la promesse d'Alphonse-le-Chaste,

le grand Empereur Charlemagne fit marcher une grande armée pour aller prendre poſſeſſion de l'Eſpagne. S'il y a lieu de croire qu'Alphonſe étoit ſincère, il n'y a pas lieu de juſtifier Charlemagne d'avoir fondé cette entrepriſe malheureuſe ſur ſa ſincérité. La meilleure nobleſſe de Germanie & d'Italie marchoit à cette expédition; Roland, à la tête de tous, & toujours accompagné de Duſolinde.

Nous n'apprendrions rien à perſonne quand nous décririons ici la déroute de Roncevaux; pour abréger, & pour la ſingularité, nous n'en traduirons que la Romance qui en fut faite par les Eſpagnols.

« Il ſe pavane, le François, dans ſa marche auſſi prompte que téméraire : voyez comme il fait la nique à l'armée d'Eſpagne; comme il s'enfle, parce qu'il voit que la ſienne couvre les monts, couvre les plaines & les vallées. Venez, Germains, venez, Lombards, ſous les bannières du François. Les voyez vous couverts de fines ſoies bien neuves & colorées. L'air réfléchit l'éclat de leurs cimiers, de leurs armures, & le feu qui pétille dans leurs têtes.

» Ils viennent : Brouhaha, tam-

bours. Laiſſez-les venir, Bernard.

» Il eſt-là, Roland, qui dit qu'il veut voir ſi Bernard eſt un auſſi déterminé vaillant que le vante ſon Eſpagne. Ils ſont-là, les douze de la Renommée, avec le vieux Charles au milieu d'eux. Ils font parade des Royaumes qu'ils ont conquis en peu de temps, avec peu de peine. Ils déploient leurs étendards ſemés de fleurs de lys. Ils viennent pour y ajouter nos lions & nos châteaux.

» Ils viennent : Brouhaha, tambours. Laiſſez-les venir, Bernard.

» Leur Cavallerie ſaute & voltige, & ne laiſſe qu'à peine ſa trace au milieu des ſables. Ils ſont bons, les Ecuyers François, & leurs chevaux ſi bien manégés qu'on ne les verra pas courber l'herbe de nos prairies. Ils ne penſent pas qu'il y ait ſur la terre de quoi les égaler, au champ ; & c'eſt à Roncevaux que les François eſpèrent couronner leurs ſuperbes prétentions.

» Ils viennent : Brouhaha, tambours. Laiſſez-les venir, Bernard.

» Roland eſt brave, droit, indomptable & honoré Paladin. Il écrit une

lettre à Bernard, & la lettre dit : = Il faut que l'un de nous périsse pour les prétentions de son Pays. J'ai une femme avec moi, que le devoir sacré m'oblige de ne pas laisser sans support. Si je meurs en Espagne, elle n'en sortira pas. Elle est née comme vous & moi ; je vous charge de Dulolinde. Chargez-moi de vos dernières volontés =. La lettre part.

» Ils viennent : Brouhaha, tambours. Laissez-les venir, Bernard.

» Bernard est grand, magnanime ; il a des esprits dans la tête qui vont jusqu'aux Cieux. Il répond : = J'ai un père aveugle dans la tour de Luna ; je te charge de le délivrer. Tu trouveras ma mère vieille & dolente au Monastère d'Oviedo. Tu les feras marier. Je me soucie d'être bâtard, comme toi : mais tel est mon dessein =. La lettre part.

» Ils viennent, Brouhaha, tambours. Laissez les venir, Bernard.

» Ah ! Paladin Roland ! ton ame à Dieu, ton ame à Dieu, l'as-tu recommandée ? Nous te verrons, & qui te regardera dans la bataille se sentira suer dans ses cheveux, d'épouvante. On le

sait bien, que tu en tueras des milliers & parmi les Maures & parmi les nôtres; mais tu ne tueras pas Bernard. Seras-tu vaincu, Roland, grand foudre des guerres? Honneur à la noble vaillance par-tout : non, Roland, tu seras mort, mais pas vaincu.

» Ils viennent: Brouhaha, tambours. Laissez-les venir, Bernard».

On sait maintenant comment Dusolinde retrouva son père, & comment elle le perdit. Elle alla finir ses jours au Monastère d'Oviedo probablement. Il n'est question de Dusolinde, fille de Roland, que dans un seul Roman en vers Italiens, intitulé : *Alcuni Fatti de Paladini di Francia.* Ce qu'on y trouve de plus se retrouve par-tout ailleurs, & beaucoup mieux exposé dans le Pulci, le Boyardo, &c. &c. On y trouve encore cette épitaphe que composa Charlemagne lui-même, pour honorer la sépulture de son neveu dans la petite Eglise de Notre-Dame de Roncevaux.

Tu Patriam repetis; nos triste sub orbe relinquis:
Te tenet Aula nitens; nos lacrymosa dies.

Tu qui luſtra gerens octo binos ſuper annos,
Ereptus terris, juſtus ad Aſtra redis.

« Tu retournes à ta Patrie ; tu nous laiſſes ici ſur la terre dans la triſteſſe. L'éclatante Cour des Cieux te poſsède : nous ne poſſédons plus que des jours de larmes. Chargé de quatre luſtres & de deux ans, te voilà enlevé du monde, & tu rentres parmi les aſtres auſſi purs que tu en es deſcendu ».

RELATION

D'UNE des Courses Chevaleresques du redouté Paladin de France.

LE système de la féodalité, les guerres, les fréquentes absences de Charlemagne étoient cause que les Peuples souffroient, & que ce grand Empereur ne pouvoit y remédier. La dureté des Seigneurs, l'iniquité des Officiers de Justice, les concussions des Financiers produisirent enfin des maux qui firent créer des Officiers Supérieurs & Inquisiteurs des autres; ils furent appellés *Missi Dominici*. Leur fonction fut de redresser les torts: & ils ressemblèrent, en ce point, à tous les Chevaliers errans.

Bien des gens pensent que jamais Chevalier n'erra qu'au Pays de Romancie. Don Quichotte les a fait rire, & leur a fait perdre la vénération qu'ils doivent aux autres Chevaliers qui voya-

gèrent pour relever les foibles, abaiſſer les orgueilleux & répandre l'eſprit de juſtice & les ſentimens d'humanité, comme les Chevaliers d'aujourd'hui voyagent pour acquérir ou propager le goût des bonnes connoiſſances. Il n'y a point de fumée ſans feu ; & les Romanciers, ſans doute, n'établirent leurs chimères que ſur un fonds de réalité.

ON ſait que Roland étoit charitable, franc, poli, & le plus éloquent des hommes de ſon temps : ſa parole n'étoit pas moins puiſſante que ſon épée; & comme il gouvernoit l'une & l'autre par de rigoureux principes de juſtice, il ne lui arriva jamais d'avoir un tort, ni d'être contredit dans l'opinion des honnêtes gens. Roland étoit alors Sénateur de Rome, & Gonfalonnier de la Chrétienneté. Charlemagne faiſoit des loix à Aix-la-Chapelle : notre Paladin ne ſe mêloit que de faire reſpecter les loix. Il ſe vit inutile à la Cour : il lui prit fantaiſie de faire une courſe dans

les Provinces, & d'examiner ce qui s'y passoit.

Il remarqua que le nom de l'Empereur dominoit par-tout, mais non pas sa volonté; qu'une moitié de l'Empire avoit les mains liées, & que l'autre moitié les avoit armées; que tous les vices & les désordres naissoient de la dureté d'ame des riches, de la bassesse d'ame des pauvres; que les premiers, comme des loups, n'attendoient pas même que les brebis s'engraissassent pour les dévorer; & que les Officiers du Prince avoient un art particulier de ne jamais tirer d'où il y avoit le plus, mais d'où il y avoit le moins; en quoi il admiroit comment, au lieu de presser les grasses olives raisonnablement & sans peine, on employoit beaucoup d'esprit & d'injustices pour tirer de l'huile des murs. Il remarqua que les honnêtes gens, fermes & simples, s'obstinoient, à leurs risques & périls, dans leur honnêteté; que les fripons, plus souples, regardoient comme indifférens le vice & la vertu, & qu'ils les pratiquoient selon que l'un ou l'autre convenoit à leur fortune; que les scélerats rioient

intérieurement des uns & des autres, qu'ils se pavanoient, s'exhaussoient, triomphoient ; & que les monstres, plus élevés encore, profitoient de la bonté, de la souplesse, des crimes des uns & des autres. Et c'étoit une incroyable peine pour lui que de remarquer combien les Rois étoient malheureux de ne rien voir de tout cela ; combien ils étoient malheureux de servir de prête-noms à la plus vile portion de leurs Peuples ; malheureux, en un mot, de vouloir toujours le bien & de faire le mal incessamment, ou de faire quelquefois le bien, & d'être toujours blâmés, parce que ceux qui sont intéressés au mal sont toujours les premiers organes qui parlent haut, & qui dénaturent le bien aux yeux de la foule qui leur obéit.

Dieu sait si le cœur de Roland s'indignoit de voir le bon génie de l'Univers renversé & foulé par le mauvais, de voir le Ciel même laisser douter aux esprits foibles quel étoit le meilleur génie de celui du vice heureux ou de l'infortunée vertu. Nous savons, nous, que ce noble cœur étoit remué sans

ceſſe par les ſentimens ſimples & francs qu'inſpire la Chevalerie, & qu'il ſe flattoit de remédier du moins à tous les déſordres qu'il reconnoîtroit.

Il avoit traverſé la forêt des Ardennes, & il s'avançoit du côté de la Cité de Paris, lorſque, traverſant une petite Ville, ſes yeux furent arrêtés par le ſpectacle d'un bûcher préparé pour recevoir une victime de la ſuperſtition. Il vit venir le malheureux qu'on amenoit à pieds, & qui portoit un écriteau conçu en ces termes : *Sorcier, Magicien & Loup-garou.* Roland n'étoit pas crédule ſur cet article. Auſſi pour cela, comme pour beaucoup de grandes qualités, ſes ennemis lui avoient fait une réputation de mauvais Chrétien : jamais perſonne n'oſa l'attaquer ſur celle de bon Guerrier.

Dans ce temps là les Paladins étoient ſi reſpectés, qu'ils étoient les premiers Juges par-tout où ils ſe préſentoient. Roland fit venir un des Juges, & lui demanda ce qu'avoit fait le malheureux, & quelle étoit ſa magie ? = La plus noire de toutes les magies, Sire : il s'eſt transformé en chien ſous nos yeux.

= Ecoutez, dit Roland ; je n'ai jamais vu de Juges séduits à cet égard, & je les ai vu prendre prétexte de la sorcellerie pour punir d'autres torts qu'on vouloit cacher. Laissez-moi parler au Magicien =. Il interrogea le malheureux avec sa dignité ordinaire, & son regard de Paladin ; & celui-ci lui répondit en ces termes :

= Il est vrai, Sire, que l'année dernière j'eus à payer une très-grosse somme annuelle léguée par mon père aux Moines de telle Abbaye, pour le repos de sa pauvre ame. Il me laissa, pour la payer, un arpent de terre, un quartier de pré & une maison, quelques deniers en sus ; de quoi je payai religieusement la première année. La seconde, notre Village fut affligé d'une grêle qui écrasa ma petite moisson. Les Moines, voyant que je ne pouvois payer, me proposèrent de prendre mon quartier de pré, bien moins profitable que mon champ ; je le leur cédai. La troisième année, notre Village, composé de trente-six maisons, en perdit trente par un incendie, & ma chaumière fut réduite en cendres. Les Moines

ne me persécutèrent pas encore, & ils me proposèrent de faire relever ma maison si je voulois leur céder mon arpent de terre. Je le leur cédai, & avec la maisonnette qu'ils me firent bâtir, il ne me resta que mon industrie. Je n'en avois pas d'autre que de labourer. Je me mis aux gages d'un riche Laboureur, qui me promit ma nourriture, & de quoi payer ma somme au bout de l'an. Or, il arriva qu'au bout de la quatrième année mon Laboureur fut ruiné par un procès qu'il eut la mal-adresse d'entreprendre contre les Moines, & qu'il ne put me donner une seule obole. Alors les Moines me proposèrent de leur céder ma maison. Je ne la leur cédai pas, & cette fois le Diable me fit sortir du chemin de l'obéissance. Le désespoir vint pardessus. Je ne savois comment vivre. Je me souvins de quelques petites opérations de Physicien que m'avoit appris mon père. Je me fis passer pour sorcier. Je vis bientôt arriver de tous les environs, qui pour une chose perdue, qui pour un méfait caché, qui pour s'enrichir, qui pour une amourette; & je répondois à tous,

à leur plus grand étonnement & satisfaction. J'embourſai, avant la fin de l'année, de quoi payer deux ſommes à nos bénits Seigneurs Moines. Voyez un peu, Sire : il arriva que les Moines ne voulurent point de mon argent, qui, diſoient-ils, n'étoit rien qu'une illuſion; qu'il ſe changeroit en feuilles dans leurs coffres, & qu'ils vouloient ma maiſonnette, attendu qu'ils alloient me faire chaſſer du Pays. Moi je leur dis : « Meſſeigneurs, ſi je ſuis un Sorcier, c'eſt une imbécillité à vous que de me menacer ; ſi je ne le ſuis pas, c'eſt une injuſtice. Vous ne pouvez être ni imbécilles ni injuſtes, étant déjà Saints ici-bas. Or, comme je ne ſuis pas Sorcier, je ne vous crains pas plus que ſi je l'étois ». Enfin, mon honorable Sire, les bénits Seigneurs Moines s'obſtinèrent à me croire Sorcier; & avec tout leur eſprit, ils partagèrent l'opinion que j'avois répandue parmi les ſots. Je vis bien qu'ils ne me laiſſeroient pas en paix. J'imaginai de préparer, derrière la porte de ma maiſon, une planche qui ſe joindroit & déjoindroit à ma volonté,

& au moyen de laquelle je pourrois disparoître au-travers de la cloison. Je n'eus pas plutôt achevé mon ouvrage, que je vis les Archers venir pour me prendre. Je les attendis sur ma porte, & je leur parlai jusqu'à ce qu'ils fussent assez près de moi, de sorte qu'ils me virent & me reconnurent de leurs yeux. Lorsqu'ils alloient me mettre la main sur le corps, je rentrai & refermai la porte, toujours en leur parlant. En un clin-d'œil, je quittai mes habits. Mon chien vint se placer dessus, & je m'éclipsai au-travers de la cloison que je rejoignis en même temps que je leur ouvrois la porte. Ils avoient fait bien du bruit jusqu'alors : mais je puis vous assurer, Sire, qu'ils ne soufflèrent pas d'étonnement, lorsqu'ils virent mon chien sur mes habits. Ils ne doutèrent pas que je n'eusse pris cette figure; & lorsqu'ils eurent visité le plus petit coin de la maison, ils demeurèrent si fortement convaincus de ma métamorphose, qu'ils résolurent de prendre le chien. Mais le bon animal se défendit assez vaillamment pour en faire repentir plusieurs ; ensuite, ne pouvant du tout

leur tenir tête, il s'enfuit. Les Archers s'emparèrent de mes habits, qu'ils portèrent au Greffe, avec le procès de ce qu'ils avoient vu. La fable de ma transformation ne trouva pas un incrédule dans tout le Pays. Cela me préserva quelque temps; personne n'osoit approcher de moi, & peut-être pensoit-on que mes puissances s'étendoient jusqu'à transformer les autres en chiens. Enfin, Sire, je vins malheureusement un jour à la Ville, & je crois que mon signalement étoit à la porte; en la passant je fus arrêté, & vous allez vous convaincre tout-à-l'heure que réellement je ne suis pas un Sorcier. Je n'ai point de ruses pour échapper à mon malheureux sort ==.

Il n'est pas besoin de dire que Roland fit délivrer cet homme qu'il n'avoit pu écouter, sans sourire à l'imbécillité & à l'injustice des humains. Il termina cette aventure par un avis aux Juges. == C'est à vous, sur-tout, leur dit-il, de vous bien mettre dans la mémoire que la réputation consiste dans ce qui est dit plutôt que dans ce qui est, & à vous faire des yeux de lynx

toutes les fois que vous aurez à percer au-travers du mur de la réputation =.

Roland pourſuivit ſa route du côté de Lutèce, & vint ſe repoſer un moment chez Olivier le Marquis. Le Paladin ne pouvoit aller ni repoſer, ſans faire connoître à toute heure ce qu'il étoit. Il y avoit chez Olivier une de ſes parentes, appellée Tergonde. Elle avoit avec elle un fils de douze ans qu'elle élevoit avec tendreſſe; Olivier avoit un fils de même âge nommé Galien. Roland ſe plaiſoit à jouer avec d'innocentes créatures, & à leur jetter parmi les jeux de bonnes étincelles de courage & d'honneur dans l'ame. Il diſtingua bientôt le petit Galien du fils de Tergonde. Il ſe ſentoit quelquefois prêt à s'irriter, en conſidérant une molle nourriture de femme qui fléchiſſoit comme une laine ſous les bons & mauvais documens. Il ne s'en prit point au fruit de ce qu'il étoit fade, mais à l'arbre qui l'avoit porté.

= Je ne dis pas, Madame, dit-il un jour à Tergonde, que je n'aime à voir dans la main d'un jeune Noble

un instrument qui amollisse son cœur & le façonne pour l'humanité : mais habituellement c'est une arme que je lui veux, un cheval entre les cuisses, des échasses contre les jambes. Est-ce pour les grègues de votre fils que vous craignez, quand vous lui défendez de gravir aux arbres ? faites-lui donc sauter les ruisseaux, les fossés, il épargnera des pas & des chaussures. Jettez moi ce Varlet dans la Seine. La fièvre que vous redoutez est moins dangereuse pour lui que la vile fièvre de la couardise. Pourquoi ne l'avez-vous point exposé à une grêle de pierres qui seroit partie des frondes de mille petits ennemis? il auroit appris à se garantir, de l'œil, & par le jeu souple de ses membres. Vous craignez qu'on ne lui fende la tête; vous craignez le hâle pour lui; vous craignez qu'il ne sue. Madame, ni moi, ni tous ceux dont la tête n'est pas une patte, nous n'aimons point les créatures foibles; & nous avons l'expérience qu'il n'y a que les foibles de dangereux =.

Ensuite, tant pour corriger cette mère que pour encourager son ami Olivier,

Olivier, il leur proposa de faire l'expérience du caractère des deux enfans. Les parens se cachèrent : on amena les jeunes Varlets. Roland prit une mine d'enfer en les accablant de ses regards ; il tira son épée haute, & dit : = Il faut que je vous tue, parce que vous ne vaudrez jamais rien ni l'un ni l'autre =. Les portes étoient ouvertes ; le fils de Tergonde se mit à genoux, fondit en larmes, & avec toute sorte de graces, il promit de devenir meilleur. Cependant le petit Galien se mit à fuir, & Roland ne s'y attendoit pas. = Où vas-tu, lui cria-t-il d'une voix de tonnerre ? = Je m'en vais chercher l'épée de mon père =. Le Paladin courut après l'enfant. = En voilà une, lui dit-il en lui donnant la sienne. Baise-la, jeune ami. Il te faut encore du temps pour la porter : mais alors, souviens-toi que ce fut une épée de Roland, & tu trembleras de la déshonorer =.

Les parens se montrèrent. Olivier ne modéroit point la joie qu'il avoit de se reconnoître dans un verd & vaillant garçon : mais l'épouse d'Olivier

paroiſſoit triſte, & jetoit ſur Roland de chaſtes & doux regards qui ſembloient l'implorer. Elle ne tarda pas long-temps à lui découvrir le ſujet de ſa douleur.

= Il m'aimoit, dit-elle, quand il me fit mère de Galien. Ah ! Roland, il me faut perdre l'eſpérance de lui donner un digne frère de celui-ci =. Elle ſe plaignit enſuite des infidélités que ſon époux lui faiſoit en faveur d'une ſimple fille de ſa ſuite, & ſupplia le Paladin de faire au volage une leçon ſévère & ſalutaire.

Roland ſe partagea le corps de ſa main droite, & il lui répondit : = Madame, d'ici en haut réſide la raiſon des hommes ; d'ici en bas eſt leur folie. N'êtes-vous pas bien honorée que votre époux vous épargne ſa folie, & ne vous faſſe jouir que de ſa raiſon =?

Il lui parla de la ſorte, afin de ne pas donner tort à un homme en parlant à ſa femme, & pour la maintenir dans le reſpect de l'homme & du devoir. Mais enſuite il fit entendre à Olivier qu'un honnête homme contrac-

toit l'obligation de rendre heureuſe la femme qu'il s'attachoit ; & qu'une femme n'étoit parfaitement heureuſe que par la réunion de la folie & de la raiſon des hommes.

Roland ſe promenoit dans la Cité de Paris avec ſon Ecuyer Rainier. Ils paſsèrent devant une maiſon commune. A leur paſſage une muſique de haut-bois, de tambourins & de voix charmantes, attira leurs oreilles & ſuſpendit leurs pas. Il y avoit ſur la porte une jeune fille voluptueuſement parée; à côté d'elle un homme en manteau, dont la phyſionomie étoit relevée, le langage de même. Roland vint à dire à Rainier : = J'aime la gaieté dans le Peuple ; c'eſt le ſigne d'une honnête aiſance =.

L'homme en manteau répondit : = Le Paladin Roland ſait mieux ſe battre qu'obſerver. = Qui es-tu ? quel eſt ton nom ? = Sire, mon nom n'eſt ni vice ni vertu. Je ſuis beaucoup ou rien, ſelon l'eſpèce d'hommes que je rencontre =. On étoit loin de déplaire à Roland par cette noble liberté.

= Me diras-tu, poursuivit-il, en quoi j'observe mal quand je vois le bien-être du Peuple sous le riant visage de la gaieté ? = En ce que la gaieté, Sire, est au contraire dans le Peuple un signe de misère. Quand il est riche, il est modéré, froid, & jouit en silence; quand il est pauvre, il chante. Naturellement on cherche à se tirer d'un état qui pèse ; on se complaît, on se renferme dans le bonheur. Un homme robuste a son pas toujours beau, ferme, égal, aisé ; un homme de médiocre constitution va par sauts incertains : il est tout fier de courir un moment, il traîne ses pieds le moment d'après. Ainsi, dans l'aisance, notre ame va son heureux train ; & dans la misère, elle monte & descend de la gaieté à la tristesse. Vous autres, Grands, vous voyez la gaieté du soir ; vous n'avez pas vu les larmes du matin.

Sire, je suis un Roland dans mon espèce ; je ne puis faire du bien que par ma langue ; je le fais comme vous par votre argent & votre épée. Je ne méprise ni n'admire rien. Je vais partout chercher une bonne idée, ou donner

une consolation. J'étois ce matin à la table d'un Pair ; vous me voyez ce soir à la porte d'un lieu de joie publique. J'irai souper chez un pauvre qui m'a nourri jeune, & que je nourris vieux. Quand les Paladins m'écoutent, je n'ai pas de peine à les rendre bons & charitables. Quand ils me ferment l'oreille, savez-vous qui supplée aux besoins de mon vieux ami ? cette fille, cette créature d'opprobre exerce sans faste & sans espoir la charité que prêchent les riches. J'ai voulu la rendre à la religion & à l'honneur : elle désespère, Sire ; elle fait le bien & désespère de son salut ; elle ne se croit faite que pour mourir dans la honte où elle a vécu, pour gagner un peu d'argent sans peine & le dépenser sans plaisir.

= Encore une fois, dit Roland, je suis curieux de savoir qui tu es, & si tu penses avoir rencontré un des hommes vis-à-vis desquels tu n'es rien ? = Quiconque pratique le véritable & pur honneur comme vous, Sire, doit tenir en grande estime celui qui le recommande & par ses vers & par ses actions.

Je suis connu parmi les Héros & les Fatistes de la Cour; mon nom est Gontran: ma naissance, ma fortune, m'excluoient de la Chevalerie. Mais, Sire, j'en avois le cœur. J'ai souri à l'aisance, à la douce paix des Monastères; j'ai souri, & je les ai détestés. Si je ne puis avoir une arme, me suis je dit, j'aurai des crayons, de la voix. Mon ame, plus haute que la richesse, se mélera toujours aux ames robustes & généreuses; en dépit qu'elles en aient, je fraterniserai avec elles dans les champs de la Poésie. Les Paladins, aux champs de la gloire, m'entendront à leurs oreilles quand je serai loin d'eux; & ils diront: « Quel est ce Serf impérieux qui » devine le secret de nos ames, & qui » commande à nos cœurs »? Le Poëte & l'Homme d'honneur sont de tous les rangs, Sire. Je ne sais si vous le pensez .... Mais, dans le cas contraire, je vous dirois qu'ils ne sont reniés que par la classe des méchans, & que les méchans sont dans tous les rangs. Voici une fille d'honneur, & j'ai vu des Courtisanes à la Cour.

= Dis moi, Gontran, poursuivit le

Paladin, ſi tu as vu le Peuple, comment vit-il, au plus vrai ? = Sire, il ſe lève de grand matin, ſe couche tard, travaille le jour, ſe nourrit de mauvaiſes viandes, ſe déſaltère de mauvaiſes boiſſons ; ſe couvre, quand il ſort, d'habits propres ; paie les droits du Roi, ceux de l'Egliſe, ceux de la maltôte, ceux de la Police ; & quand tout eſt payé, il lui reſte, en tirant juſte, de quoi ſe chauffer un peu l'hiver : mais s'il ſe chauffe, il ne s'habille plus ; s'il s'habille, il ne mange plus ; s'il mange, c'eſt une néceſſité qu'il ſe paſſe de tout le reſte. Avec tant d'avantages il rit & il chante ; & quand l'Empereur vient le voir, il s'en retourne heureux d'avoir vu tout le monde content =.

Le Paladin rêva beaucoup ſur cet entretien que le haſard venoit de lui procurer. Il emmena Gontran, & ſe fit informer de beaucoup d'autres choſes ; enſuite il le fit partir pour la Cour, avec la commiſſion de remettre à l'Empereur un projet de loix ſomptuaires qui ne tardèrent pas à être promulguées.

De Paris, Roland s'en alla du côté de la Comté de Bourgogne. Il y étoit entré, & déjà bien avant, lorſqu'il lui arriva une aventure fort commune dans ces temps-là. Il découvrit ſur une colline, devant lui, un petit Village que dominoit un magnifique Château. Il étoit heure de Vêpres paſſée; il piqua pour arriver avant la nuit. Au bas de la colline, & ſur la route, il vit une tente dreſſée; à l'entrée de la tente, un Ecuyer de guerre, un pal, un écu avec deviſe ſuſpendu. Il demanda quel étoit le Chevalier qui ſoutenoit le pas en cet endroit. On lui répondit que c'étoit le Sire de Boves, & qu'il n'avoit pu faire un coup de lance de la journée. = Quelle eſt ſon entrepriſe? = De faire avouer à tous Chevaliers paſſans, que la Dame du Château eſt la plus belle qui ſoit en Chrétienneté. = Tant pis pour le Sire, s'il eſt amoureux =. Alors il frappa l'écu de la hampe de ſa lance. L'Ecuyer brida un cheval galamment enharnaché: le Chevalier parut, & ſe mit en ſelle.

= Sire de Boves, lui dit Roland, je regarde que voilà bien des pierres

dans ces champs. = Que vous importe ? = Et je penſe que vous auriez mieux fait de les ramaſſer en un tas, que de paſſer ici tout le jour à voir venir des foux =. Boves ne ſut s'il devoit témoigner de la colère. Mais lorſqu'il eut vu l'écu écartelé d'argent & de gueules avec l'aigle impérial de même l'un dans l'autre; & l'écu & la parole lui firent reconnoître Roland. = Sire, lui dit-il, ce n'eſt pas avoir mal employé mon temps, puiſqu'après l'attente, je ſuis récompenſé par l'arrivée d'un Chevalier tel que vous. Il eſt vrai que j'aime Adelſonde, veuve d'Emeric le puiſſant Châtelain; & ce n'eſt pas à vous qu'il faut apprendre que les actes de galanterie ne ſont pas ſeulement juſtifiés par l'uſage, mais recommandés dans le ſyſtême de l'honneur.

= Oui, Sire, dit Roland : ce qui me fâche, c'eſt que le mot de votre entrepriſe, en déclarant votre amour pour une Dame, découvre votre peu de galanterie pour toutes les autres; & certes, ce n'eſt pas même ſavoir aimer que d'annonçer de la méſeſtime

pour le ſexe de ſa Maîtreſſe. Or donc, ſi ſon honneur vous engage à ſoutenir pour ſa beauté, l'honneur de toutes les autres m'engage à ſoutenir pour la leur. Virons ==.

Ils virèrent en effet; & au retour, les deux chevaux s'acculèrent, tant le jeune Sire de Boves ſoutint vigoureuſement. Mais le Paladin avoit un des plus forts & adroits chevaux qui fuſſent au monde. A la ſeconde courſe, il favoriſa ſon Maître par un élan vif, au moment du coup; & le Sire de Boves tomba déſarçonné & bleſſé profondément. Tandis que ſon Ecuyer le relevoit & le déſarmoit, Roland lui dit pour le conſoler: == Il en eſt peu, Sire de Boves, très-peu qui m'aient juſqu'à ce jour obligé de courir deux fois. Je vais rendre compte de votre valeur à la Dame que vous aimez ==.

Roland monta la colline, & ſonna bientôt devant le Châtel où il ſe fit annoncer. Adelſonde étoit véritablement un jeune tréſor de beautés; gracieuſe à ſe montrer, à ſe tenir, à parler; gracieuſe en tout ce qu'elle fai-

soit; toujours souriante avec les plus aimables regards ; toujours affectueuse, délicate, & tendre parfaitement.

Elle ne connoissoit le Paladin que de renommée. Roland étoit aussi le plus beau & le plus fier homme, de visage & de prestance. On lui fit un accueil rempli de graces amicales encore plus que de modestie. On desiroit de le voir depuis bien long-temps, qu'on avoit entendu dire que le Paladin de France étoit aussi miséricordieux & benin qu'il étoit valeureux & terrible : & cette fois on vit bien qu'il ne se pouvoit trouver au monde un Chevalier comparable à Roland.

= Madame, dit-il, si vous avez entendu publier la méchanceté de Roland, il va vous en donner une preuve ; il va vous affliger, pour vous remercier de votre courtoisie. Le Sire de Boves, que vous connoissez, est maintenant dans son lit, malade de trop d'amour pour vous. = Ah ! Sire, c'est vous qui l'avez blessé. = Je vais vous dire, Madame : j'aurois voulu n'en rien faire ; mais je suis si méchant en bataille, que je ne puis modérer mon

bras. Je ne fais un peu de mal qu'en proportion d'une grande réſiſtance. Bôves, moins brave & moins fort, n'auroit été que légèrement effleuré.

Ce n'eſt pas encore toute ma méchanceté. Je ſoutenois contre lui que vous n'étiez pas belle; & après avoir gagné mon pari d'impoliteſſe, je viens plus méchamment encore vous demander l'hoſpitalité =. Adelſonde lui fit une révérence, & lui répondit, avec un ſourire ordinaire : = Je vous accorde, Sire, & l'hoſpitalité, & que vous êtes méchant =. On envoya demander des nouvelles de Boves, à ſon Château qui étoit voiſin. On apprit que ſa bleſſure n'étoit pas mortelle. Adelſonde fit apprêter un bon feſtin, tirer du bon vin, faire un bon lit ſous ſes yeux.

Le lendemain Roland voulut prendre congé de ſon aimable Hôteſſe. Hélas! Adelſonde avoit beaucoup rêvé toute la nuit. = Sire, lui dit-elle, comment pouvez-vous réveiller de ſi bonne heure une femme qui n'a pas dormi? voilà qui eſt méchant =! En lui diſant la même choſe tous les lendemains,

en lui racontant ſes affaires, en lui demandant des conſeils, elle enchaîna le Paladin durant huit jours entiers. Elle aimoit le Sire de Boves ; elle croyoit aimer auſſi Roland. Dans ce moment de ſéjour, il avoit paru ſi bon qu'on ne l'auroit pas cru capable de tuer une mouche ; d'un autre côté, ſi grand qu'il inſpiroit le reſpect à qui le regardoit ; & ſi ſage, que l'amour le plus légitime en auroit été déſeſpéré. On lui avoit fait des politeſſes charmantes, à quoi il n'avoit répondu que par des politeſſes pareilles. On lui avoit ſerré les deux mains à-la-fois, & il n'avoit fait que baiſer les deux mains. On lui avoit murmuré contre les oreilles mille jolis propos enchanteurs ; & le ſévère homme n'avoit répondu qu'avec de la gravité & de la modeſtie (1).

(1) Il eſt à remarquer que dans tous les vieux Romans de Chevalerie, les femmes ſont repréſentées avec cette facilité ordinairement bien ingénue & bien aimable. Les Princeſſes

Le dernier jour, Adelsonde venoit de renvoyer ses femmes lorsque Roland entra. Elle parut tout-à-fait mécontente de sa parure. Elle brisa les nœuds qui retenoient les plus beaux cheveux du monde. Son lacet la serroit, elle le cassa. Elle souffroit dans ses patins, elle en délivra deux petits pieds charmans. Roland l'examinoit en silence. Il vit qu'elle rougissoit; que ses yeux, mollement fixés sur lui, se mouilloient de quelques larmes; que sa voix ne pouvoit arriver à ses lèvres; & que sa respiration trahissoit le secret aimable de son cœur.

= Madame, lui dit-il, j'ai pensé que je ne devois point quitter votre Château sans avoir pris votre serment d'épouser le Sire de Boves, aussi-tôt que sa blessure favorisera son bonheur. Vous êtes trop digne d'être honorée, pour qu'on ne vous recommande pas

des Scuderi n'existoient pas encore. Qu'on nous pardonne cette petite infidélité d'Adelsonde.

un si honorable Chevalier. Il me faut peu de paroles pour juger un homme ; & je me fais fort que Boves est celui de tous qui vous promet le plus de félicité, & qui est le plus fait pour la trouver dans la tendresse de votre ame =. Adelsonde pleura. Mais que ne peut la force victorieuse de l'honnêteté ! Elle épuisa l'amour de la jeune Dame dans les pleurs qu'elle lui fit répandre.

= Boves, dit-elle, Boves me devient plus cher depuis que je le vois complètement estimé du Paladin Roland. Je vous obéis, Sire, & je ne vous demande plus que la grace de nous voir unis avant votre départ =. Roland se dit à lui-même : = Cette femme est aussi vertueuse qu'aimable. La vertu consiste à vaincre ; & je sais des femmes qui m'auroient sincèrement regardé comme un méchant homme =. Il eut la douceur de conclure cet hymen, de donner le premier coup de lance aux fêtes, & de se voir chéri de la manière qui le flattoit davantage.

De-là, Roland adressa sa route vers

la Marche d'Eſpagne. Il s'arrêta dans un Village, & s'entretint avec le Viguier de cet endroit. Roland diſoit : = Rien ne gâte à mes yeux la beauté & le plaiſir des campagnes, comme de voir de tous côtés un Château dominer ſur les chaumières. Toujours le ſigne de la force contre la foibleſſe ; toujours le ſigne de l'oiſiveté à côté du travail ; le ſigne de la ſervitude dans les champs de la liberté. Il y a long-temps que mon oncle balance à remettre tant de miſérables dans les droits qu'ils ont hérités du premier père (1).

Si tous les Seigneurs étoient bons, paſſe : mais pour un donjon qui m'indiquera protection, autorité paternelle, combien d'autres ne m'indiqueront autre choſe que tyrannie, pillerie, orgueil ? Je ſais que tous les Nobles ſont bons en guerre : mais nous n'avons pas

(1) Il n'eſt pas queſtion, dans l'Hiſtoire de Charlemagne, qu'il ait eu deſſein d'abolir la féodalité. Mais on y voit qu'il s'occupoit des moyens de réduire les grands Vaſſaux, & de rendre les Seigneurs utiles.

toujours guerre, & ils pourroient bien savoir d'autre métier que celui des armes. Ils savent à peine ce qu'il faut pour les maintenir dans leurs possessions, pour les augmenter au taux de leur avidité. Ils s'en rapportent à des Valets qui ont de l'esprit, & qui font, en raison de cela, beaucoup plus de mal au pauvre que leur maître. Comment a-t-on pu faire entrer dans la tête des hommes, que ceux qui donnoient le pain, le vin, la viande & les enfans à la Patrie, étoient des créatures viles, dévouées par le Ciel même à la servitude = ?

Le Viguier répondoit : = Sire Paladin, vous ne connoissez pas ce que c'est que le Serf. Il faut le tenir par les pieds & par la tête; il est paresseux & bas sans l'aiguillon de la nécessité. Mettez-le bien à son aise : il sera dur, & sottement orgueilleux. = Je crois, avec ta permission, Viguier, que c'est dans la misère que se dégradent les caractères communs. = Oui, Sire, le Peuple est lâche, envieux, avare, ingrat. Si vous lui faites une faveur, il se croit un droit pour vous en de-

mander une autre ; & si vous ne répondez pas à sa cupidité, il ne vous tient nul compte des premiers bienfaits. Il n'en garde le souvenir que pour s'aider à vous trouver un tort & à vous détester.

= Voilà de ces choses bonnes à approfondir, se dit Roland =. Il erroit dans le Village, en balançant ses idées d'indulgence avec celles du Viguier qu'il croyoit de temps en temps plus vraies & plus sûres. Il entra dans une chaumière, & se mit à causer avec le Paysan. Il lui trouva du bon sens, de l'innocence, & ce petit esprit qui naît de la servitude.

= Mon ami, lui dit-il, tu sais que je suis Chevalier pour courir le monde. Je reviens d'Espagne, & j'ai fait, jusqu'à la frontière, voiturer deux tonnes de vin. Aujourd'hui qu'une aventure m'appelle, ces deux tonnes me contrarient. J'ai voulu les donner à un honnête homme. Je t'en fais présent; tu les iras prendre, & tu paieras les Gabelles à tel endroit. = Grand merci, Monseigneur. . . . Ma femme, donne-moi deux carolus pour payer les Ga-

belles. = Quelles Gabelles ? = De deux tonnes de vin que Monſeigneur nous donne de ſa bonne grace. = Ah ! Monſeigneur, s'écria la Ménagère, il faut que vous nous faſſiez encore la grace de les entamer avec nous. Je vais, en les attendant, vous faire griller une bonne poule. = Bon, dit Roland, je vais parler à votre Viguier : que votre mari ne parte qu'à mon retour.

Viguier, je ſuis embarraſſé. Je faiſois voiturer deux tonnes de vin qui ſont arrêtées de l'autre côté de la Marche. Faites-moi le plaiſir de les accepter : j'aime mieux en faire un préſent à un homme d'eſprit comme vous, que de les abandonner aux Maltôtiers; elles ne vous coûteront que les Gabelles. = Monſeigneur, j'irai les prendre, puiſque c'eſt pour vous obliger. Il alla trouver ſa femme, & lui dit : = Donnez-moi de l'argent, Madame, pour payer les Gabelles. = Quelles Gabelles ? = De deux tonnes de vin que le Chevalier nous donne, parce qu'elles l'embarraſſent & qu'il ne ſait qu'en faire. = Ah ! Sire, dit la femme,

puiſque vous voulez nous faire cette grace, ajoutez-y celle de payer les Gabelles, & de nous faire voiturer ces deux tonnes juſqu'ici ==. Roland ſe mit à rêver. == Au ſurplus, Madame, dit-il, ce vin n'eſt pas aſſez bon pour vous. Laiſſez le : d'ailleurs, je n'ai pas d'argent. Adieu, Viguier ==.

En retournant chez le pauvre Serf ſi reconnoiſſant, le Paladin ſe diſoit : == Les états mitoyens ne ſe ſoutiennent que par l'eſprit. L'eſprit gâte le cœur, & ne va que par combinaiſons : on y a les vues des deux états qui ſont au-deſſus & au-deſſous. On ne peut en prendre les vertus, parce qu'on envie l'un & qu'on mépriſe l'autre. Le vrai Grand eſt bon, généreux ; le vrai pauvre, bon, reconnoiſſant. Tout ou rien : ſi je n'étois pas Chevalier, je voudrois être Payſan ==.

Il remonta le long du rivage de la mer ; il traverſoit une Province fort pauvre. Le haſard le fit ſonner à la porte d'un Château dont le Seigneur n'étoit pas riche, & dont l'épouſe étoit un prodige de beauté. Au moment de la table, ce Seigneur fit de grandes

doléances. = Je ne sais pourquoi, disoit-il, nos voisins nagent dans l'abondance, ni pourquoi nous avons à peine les facultés de recevoir les pauvres & les Chevaliers selon nos cœurs. Je suis, moi qui ai l'honneur de vous parler, Sire Roland, le plus à plaindre de tous les Gentilshommes. Je ne peux nourrir mes Valets. Ma femme me dépense en parures, ce qui me suffiroit un an dans les armées. Dites-moi, Sire, & je vous en conjure par l'honneur que j'aime, si je ne pourrois m'enrichir, & corriger ma femme. = Demain, dit Roland, je vous répondrai sur l'article de la richesse. A l'égard de votre épouse, laissez-lui le petit vice de la parure, de peur qu'elle ne tombe dans de plus grands. = Ah ! Sire, hélas ! elle en a bien d'autres ; elle est impérieuse vis-à-vis de moi son chef. = Bagatelle. Une femme ferme est un joyau dans une maison ; une femme impérieuse, c'est encore un joyau, mais trop éblouissant. = Mais, Sire, si je vous disois qu'elle est d'une si malheureuse nature, qu'elle ne peut ni par honneur, ni par Religion, se corriger de me faire

de ces outrages.... = Alors, dit Roland, je vous répondrai demain sur l'article de votre épouse =.

Le lendemain, au point du jour, il demanda au Seigneur s'il n'avoit pas dans sa Terre un Payſan plus riche que les autres & un plus pauvre. Le Châtelain répondit que ſi fait ; & Roland le pria de les mander. Les deux Payſans parurent. Il interrogea le pauvre. = Eſt-il vrai que tu ſois ſi miſérable ? = Hélas ! mon bon Seigneur, perſonne ne l'eſt autant que moi. J'ai beau prier le Ciel de m'aider, il eſt ſourd pour mes prières. Et j'en vois d'autres qui n'ont pas meilleur cœur que moi, qui ne le prient guère, & qu'il favoriſe de toutes ſes graces =. Il interrogea le riche, qui lui répondit : = Sire, je vais à l'Egliſe au ſaint jour ; j'élève mon ame à Dieu le matin & le ſoir ; je travaille le reſte du temps. On ne m'a jamais vu les mains pendues à ma ceinture, entortillées d'un roſaire. Je ſais bien que ſi je demandois à genoux mes beſoins à Dieu, il me répondroit : Lève-toi & prends-les, ils ſont à côté de toi. Cet homme-ci ne ſait ſouffrir ni chaud,

ni froid, ni vent, ni pluie: c'eſt un honnête homme; mais il voudroit qu'on lui mît le pain ſur les lèvres. = Je n'ai pas d'autre réponſe à faire aux hommes de votre Province, dit Roland au Châtelain; & par rapport à votre épouſe, vous êtes heureux que d'autres ſe chargent de tant de devoirs que vous auriez à remplir vis-à-vis d'une pareille femme.

Apprenez, lui dit-il enſuite, que quand un époux manque de dignité, il ne doit pas manquer de diſcrétion; & que quand il ſe plaint de ſa femme, c'eſt pire que ſi ſa femme ſe plaignoit de lui. Ecoutez, Sire, vous m'avez prié de châtier votre épouſe; & par cette ſeule prière vous mériteriez d'être vous-même châtié. Je ſuis Paladin pour punir les vices qui nuiſent à autrui. Dieu ſeul s'eſt réſervé le droit de punir les péchés des femmes: ils ne nuiſent qu'à elles-mêmes =.

Après avoir payé de cette leçon l'hoſpitalité qu'il avoit reçue, Roland remonta du côté de la Cité de Paris, & il voulut ſe repoſer un moment dans ſon bel héritage d'Angers. Il lui fallut

passer la Loire dans un bateau ; & le bon Paladin n'avoit pas d'argent. Enfin il dit au Batelier : = Passe-moi sur l'autre rive, & pour ta peine, je t'apprendrai trois bonnes paroles de vérité =. Le Batelier qui étoit pauvre, & qui avoit des enfans, auroit mieux aimé la plus petite monnoie que les plus belles vérités. Cependant ces Paladins étoient si redoutés, & la curiosité se mit si fort dans la tête du pauvre homme, qu'il répondit : = Vous me direz la première avant que je démarre. = La première, c'est que qui fait le bien, s'il a malheur, n'aura jamais honte =.

Au milieu de la rivière, Roland ajouta : = Qui travaille constamment, s'il n'a pas récompense, n'aura jamais besoin =. Sur l'autre bord, il dit la troisième vérité. = Qui a de l'esprit, s'il n'a pas toujours d'argent, n'aura jamais faute de langue. Et une grande vérité que je vais t'apprendre de surplus, dit-il en riant au Batelier, c'est que si tu fais à tout le monde ce que tu m'as fait, tu ne gagneras pas grand-chose =.

Lorsqu'il fut arrivé dans sa Ville d'Angers,

d'Angers, on lui apprit qu'il y avoit dans un petit Château, peu éloigné, un Seigneur de très-grande origine, d'un très-grand cœur, & couvert de gloire, qui refusoit de venir le voir. La raison qu'il en fut alors fut que ce Seigneur étoit tombé dans une grande misère par la faute de son père, qui avoit fait, dans sa vie, trop de largesses imprudentes; & ce fils, avec la fierté de son bon sang, avoit encore celle des ames généreuses qui craignent d'exposer leurs besoins à l'œil de ceux qu'ils savent assez généreux pour les soulager. Il vivoit donc solitairement, pauvrement, tristement, dans son petit Châtel. Roland, le plus miséricordieux des hommes, & le plus noble aussi, fit informer dans les environs du petit Châtel, car ce n'est pas vertu que de soulager le vice. Il apprit que son petit Village respectoit l'indigent Châtelain, le respectoit, & l'aimoit aussi. Alors le Paladin fit ramasser une grande somme par ses Intendans. Il fit venir son Tabellion, dont il prit un secret éternel. Ensuite il lui fit dresser un contrat sur

de vieux parchemin, afin qu'il y eût probabilité d'ancienneté. Le contrat étoit obligatoire vis-à-vis de Milon, Comte d'Angers, & tous ses hoirs; & Milon, le père de Roland, reconnoissoit devoir une somme de trois cents écus d'or qu'il s'obligeoit à payer tous les ans à Gunderic, père du Gentilhomme si malheureux. Après avoir consommé ce mensonge, le seul mensonge connu de toute la vie du Paladin Roland, son Intendant, bien instruit, alla trouver le Gentilhomme, & s'offrit à lui révéler, moyennant un peu de reconnoissance de sa part, un secret enseveli dans la poussière des papiers, & qui étoit de la plus haute importance pour lui. Ce n'étoit pas qu'il voulût trahir les intérêts de Roland son Maître: mais Roland étoit riche; Roland ne savoit pas lui-même qu'il y eût un contrat qui le rendoit débiteur de sa Seigneurie: & dès qu'on le lui apprendroit, il ne falloit pas douter qu'il ne s'empressât de réparer ses torts & la fortune du Châtelain.

Ce pauvre Gentilhomme se transporta

chez le Notaire ; & lorſqu'il eut vu de ſes yeux, il accepta, ſans rougir, la bonne aubaine qui lui venoit pour payer ſes dettes & remonter le diamant pur de ſa vertu.

Voilà quel étoit ce fameux Paladin Roland, l'épouvante des méchans, des Juges iniques & des oiſifs. Les principaux traits qu'on raconte de lui ſont des traits de charité ; qu'on nous permette d'en rapporter encore une ou deux anecdotes.

Il étoit un jour à la porte du Palais, & il vint un pauvre qui lui demanda l'aumône. Or, Roland n'avoit pas ſouvent la plus petite monnoie. Il vit un homme qui entroit, & qui portoit à ſa ceinture une eſcarcelle très-bien rebondie. = Que demandez-vous, lui dit-il ? = Le Camérier de l'Empereur. Il m'a promis de me faire obtenir une grace. = Je vois que cet argent eſt pour l'acheter =. On n'oſoit pas mentir en face du Paladin. L'homme fit l'aveu de ſa gratitude à l'égard du Camérier. Roland s'informa de la nature

de son affaire. Lorsqu'il eut vu que c'étoit une chose honnête & profitable, il dit : = Je vous ferai obtenir la grace que vous demandez. Donnez-moi votre argent =. Il le prit, & le remit entre les mains du pauvre, qui, sans cette aventure, n'en auroit pas moins béni le bon Roland.

Voici un trait de sa bonhommie.

Roland n'avoit à la Cour qu'un petit logement, avec un seul Ecuyer nommé Rainier. Il vivoit amicalement avec son Ecuyer ; & tous deux se jouoient, comme il paroît, de fort bons tours. Un soir le Paladin soupa au Palais. Rainier l'attendit jusqu'à sept heures, ensuite il se mit à souper seul ; il se coucha, & s'endormit. Il faisoit grand froid : la neige couvroit la terre.

Roland ne revint qu'à plus de neuf heures : il frappa de toutes ses forces, & Rainier ne l'entendit point. On peut penser si le Paladin s'impatientoit d'attendre, & si le froid ne changeoit pas en poison le souper qu'il avoit pris. Enfin, après un bien long temps, Rainier s'éveille, & vient en che-

mise ouvrir la porte. Roland lui dit avec douceur : = Cherche-moi mon gant que j'ai laissé tomber =.

Tandis que Rainier cherche, le bon Paladin passe le seuil, referme la porte, va vers son lit qu'il trouve échauffé par Rainier : alors il se couche dans celui du compagnon, & ne tient compte des grands coups dont il menace de briser la porte. Rainier renioit Ciel & terre, tremblottoit sous sa chemise, & battoit fièrement des dents. Enfin, Roland revient à son tour lui ouvrir la porte. Rainier lui dit avec la plus grande colère : = Voilà pour me remercier d'avoir échauffé votre lit =. Roland lui répondit avec la plus grande douceur : = N'en parlons plus, je viens d'échauffer le tien =.

NOTE.

COMME nous n'aurons peut-être plus occasion de parler de Roland, nous nous croyons obligés d'apprendre à ceux de nos Lecteurs qui l'ignorent, qu'il existe une Maison qui descend de ce fameux Paladin ; c'est celle de *Mont-d'Or*. Il fut publié en 1775 une Généalogie très-étendue & très-exacte de cette Maison, sur laquelle a été rédigée celle insérée dans le Tome X du Dictionnaire de la Noblesse. On nous assure que le nombre des exemplaires qu'on en a tirés se réduit à cinquante. Nous pouvons donc regarder ce que nous en allons extraire, comme tout-à fait nouveau pour plusieurs de nos Lecteurs.

Le Laboureur, dans son Histoire des Mazures de l'Abbaye Royale de l'Isle-Barbe-les-Lyon, parle de cette ancienne Maison, & en donne la généalogie jusqu'au quinzième degré. Il ne

croit pas qu'elle ſoit originaire de Lyon. Les armes qu'elle porte, qui ſont d'*hermines, à la bande de gueules brochante ſur le tout*, lui font conjecturer qu'elle eſt originaire de Bretagne; & que ceux de ce nom étoient parens de l'illuſtre Roland, ce fameux Paladin, Marquis de la Province de Bretagne. Il ajoute que ceux iſſus ou deſcendus de ce Roland, qui ſont venus s'établir dans le Lyonnois, peuvent bien avoir pris leur nom d'une colline voiſine de l'Iſle-Barbe, *dont les entrailles, non moins riches que ſa ſuperficie, lui ont acquis le nom de Mont-d'Or.*

Il cite un titre dans lequel il eſt ſpécifié que les Chefs de cette Maiſon avoient droit de venir tous les ans à l'Iſle-Barbe, le jour de l'Aſcenſion, qui étoit la plus grande fête de cette Abbaye, & d'y expoſer au Peuple, ſur l'Autel où étoient les Reliques de cette Egliſe, *un cor* ou *cornet d'ivoire*, qu'on tenoit par tradition être venu de ce fameux Roland, Chef de cette Maiſon de Mont-d'Or, lequel étoit Comte du Mans, Marquis de Bretagne, grand

Foreſtier de France (dont la marque de cette Charge étoit le cornet), tué à la bataille de Roncevaux en 778, âgé de quarante-deux ans, pour la querelle de la Foi catholique. Charlemagne ſon oncle fit tranſporter ſon corps en l'Egliſe de Saint-Romain de la Ville de Blaye, dont il étoit Comte & Fondateur. Au pied de ſon tombeau, il fit mettre ſon *cornet d'ivoire*; & au chef, ſon *épée*, nommée *Durandal*, ce qui pourroit faire croire que cette épée déſigne qu'il étoit auſſi Connétable de France. Son corps fut, depuis, porté à l'Egliſe de Saint-Severin de Bordeaux, ſon épée à Roquemadant en Querci, & ſon cornet d'ivoire à l'Abbaye Royale de l'Iſle-Barbe-les-Lyon. Il étoit fils de Milon, Comte d'Anjou, fils d'Imitarius, arrière-petit-fils de Clotaire II, Roi de France, & de Berthe ſon épouſe, ſœur de Charlemagne.

Laurent de Mont-d'Or, Chevalier, né le 25 Avril 1727, Bachelier en Théologie de la Faculté de Paris, a obtenu de M. *de la Fond*, Seigneur

de Curis & de Juys, le cornet d'ivoire de Roland, que ſes ancêtres avoient droit d'expoſer tous les ans, à l'Iſle-Barbe, le jour de l'Aſcenſion. La cérémonie de ce cornet de Roland a duré juſqu'en l'an 1562, que l'Abbaye de l'Iſle-Barbe fut entièrement détruite par les Religionnaires. Ce cornet d'ivoire eſt demeuré ſans honneur, depuis, juſqu'au moment que ledit Laurent de Mont-d'Or l'a dépoſé, le 13 Novembre 1769, de concert avec ſes couſins Céſar & Charles-Humbert de Mont-d'Or, dans le tréſor de l'Egliſe de Saint-Jean de Lyon, ce qui eſt atteſté par un acte du Chapitre-général de cette Egliſe, en date des mêmes jour, mois & an, ſur le rapport des Seigneurs *François de Clugni*, Aumônier du Roi, Abbé de Savigny, Prévôt de l'Egliſe, Comte de Lyon, & Laurent-François de Montmorillon, Chanoine Comte de Lyon.

Il eſt marqué dans cet acte: 1° Qu'on a procédé à l'examen & vérification des titres de la Maiſon de Mont-d'Or; 2° qu'on y conſtaté l'authenticité du

cornet d'ivoire, offert en dépôt par Laurent de Mont-d'Or, Prêtre du Diocèse d'Orléans, César de Mont d'Or, Prêtre, Chanoine & Baron de Saint-Juſt de Lyon, & Charles Humbert de Mont-d'Or, Officier de Marine, tant en leurs noms, qu'aux noms de leurs frères & ſœurs, comme étant le cornet de l'illuſtre & fameux Roland, dont ils prétendent être iſſus, comme étant lui-même (Roland) chef de l'ancienne Maiſon de Mont-d'Or.

Il eſt ſtipulé dans cet acte, par leſdits Seigneurs & Commiſſaires : 1° Que la généalogie de la Maiſon de Mont-d'Or dreſſée par eux, & les actes y joints, ſoient enregiſtrés au Livre des actes capitulaires ; 2° que le cornet d'ivoire, préſenté par leſdits de Mont-d'Or pour être conſervé dans le tréſor de leur Egliſe, y ſoit reçu en dépôt comme étant le vrai cornet de Roland, qui, de toute ancienneté, avoit été conſervé dans le tréſor de l'Abbaye de l'Iſle-Barbe, réunie en 1745 à la première Egliſe de Saint-

Jean de Lyon ; 3° que le tout soit pour servir & valoir auxdits de Mont-d'Or, à leurs frères, à leurs sœurs & à leurs descendans, comme étant véritablement de l'ancienne Maison de Mont-d'Or, dont *Aluvala*, Archevêque de Lyon, mort en 895, étoit chef de nom & d'armes ; & de laquelle Maison étoit aussi *Abo* de Mont-d'Or, Comte de Lyon, mort en 1193, & *Claude* de Mont-d'Or, Comte de Lyon, qui fit ses preuves le 5 Juillet 1514.

La Maison de Mont-d'Or, suivant la généalogie dont on vient de parler, appartient à ce qu'il y a de plus grand dans le Royaume. Elle descend d'*Alix de Dreux*, petite-fille de *Robert, premier Comte de Dreux*, quatrième fils de *Louis-le-Gros*, Roi de France, & d'*Adélaïde de Savoie*, fille d'*Humbert II*, Comte de Maurienne, par les Maisons de *Choiseul de Traves*, de *Foudras* & de *Sallemard*, qui descend aussi de *Jeanne de Carency*, fille de *Pierre de Bourbon*, laquelle fut mariée à *Bertrand de Sallemard* en 1769 ; elle descend encore de *Béatrix de Savoie*, fille de *Louis de*

Savoie, Baron de Vaud, & de *Jeanne de Montfort-l'Amaury*, par les Maisons de *Clermont*, d'*Ancezune* & de *Grammont-Vachères*.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

HISTOIRE

DU CŒUR;

Par une jeune Demoiſelle qui avoit envie de faire connoître le ſien ; imprimée chez l'Etranger en 1768.

QUE vous me fîtes payer cher, hier au ſoir, le plaiſir que j'eus toujours à vous entendre ! Vous ne vous apperçûtes ſûrement pas du trouble qui s'empara de moi, lorſque vous parlâtes de Madame Damonville chez la Baronne de Vizien. Quelle différente impreſſion vous fîtes dans les eſprits ! ma mère vous haïſſoit en vous entendant faire

l'éloge de cette digne femme ; & moi, Monsieur, je sentois que mon estime pour vous augmentoit encore. Je ne veux point vous faire de compliment, car vous vous imagineriez que c'est parce que j'ai besoin de vous que je vous loue.

Ce que vous nous dîtes de ma tendre amie ne me fit que trop connoître qu'elle avoit eu raison de me dire qu'elle étoit faite pour être malheureuse. Mon amitié pour une personne aussi respectable, autorise ma démarche ; l'amitié veut tout approfondir. C'est à vous, Monsieur, que je m'adresse, pour être plus malheureuse encore en partageant les peines de ma tendre amie. Je veux vous ouvrir mon cœur, & vous m'aiderez de vos conseils. Ma mère connoît le penchant que j'ai pour la femme qu'elle n'aime point ; & d'après ce qu'elle vous a entendu dire, la moindre conversation que nous aurions ensemble lui paroîtroit suspecte. Je prends le parti de passer la nuit pour vous instruire des malheurs que je partage depuis huit ans.

Je suis née à Bruxelles, comme vous

ſavez. Lorſque j'eus atteint l'âge de cinq ans, ma mère ſuivit l'uſage des Grands, qui eſt de payer des étrangers pour former le cœur de leurs enfans ; je fus envoyée à Paris dans un Couvent. Le déſœuvrement dans lequel je vivois, me faiſoit éprouver des dégoûts dont j'étois fort éloignée de connoître la cauſe. L'indifférence eſt toujours la ſource de l'ennui ; les Religieuſes portent ſouvent en elles ce caractère, & il ſemble qu'elles le font paſſer dans les cœurs les plus ſenſibles. J'étois dans cette ſituation, lorſqu'une Dame âgée de trente-ſept ans, & veuve depuis quelques mois, vint dans mon Couvent pour y laiſſer écouler le temps de ſon deuil. Il tardoit aux Penſionnaires de la rencontrer dans la maiſon pour ſatisfaire leur curioſité. La première fois que je la vis, j'étois ſeule au jardin ; je l'apperçus dans un inſtant où elle me fixoit attentivement ; je remarquai qu'elle rougiſſoit & baiſſoit les yeux. Quoi ! penſai-je en moi même, l'on m'avoit dit que l'on ne rougiſſoit point dans le monde ! voilà une femme qui y a toujours vécu, & qui rougit en

regardant une perſonne de mon âge ! Moi qui ne ſuis jamais ſortie du Couvent, je ne ſens pas qu'elle m'intimide. Tout en faiſant ces réflexions, je regardois Madame Damonville (c'étoit le nom de cette Dame), je la conſidérois attentivement. Sans être belle, elle étoit jolie. Sur ſa phyſionomie étoit peinte une belle ame, & l'on ſe ſentoit prévenir en ſa faveur. Elle s'approcha de moi, en me diſant des honnêtetés. Nous fîmes quelques tours d'allée, & nous parlâmes de choſes indifférentes : mais je remarquai qu'elle m'examinoit avec un air d'intérêt qu'on n'a pas ordinairement avec une perſonne que l'on voit pour la première fois. Le croiriez-vous, Monſieur ? je la quittai avec regret. Le ſentiment m'ôtoit le caractère d'enfance que l'on conſerve long-temps dans ces maiſons.

Depuis cet inſtant j'allois paſſer toutes mes heures de récréation avec Madame Damonville. Un jour elle me demanda s'il y avoit long-temps que je n'avois vu mon père & ma mère : je lui dis qu'ils étoient venus paſſer trois

mois à Paris, il y avoit un an ; que ma mère m'envoyoit chercher quelquefois. = Et vous aime-t-elle, me dit Madame Damonville ? = Oui, répondis-je ; mais elle croit que je ne l'aime point. Je lui ai entendu dire plusieurs fois, en parlant à sa Femme-de-chambre : = Ne trouves-tu pas que cette enfant ressemble à son père ? elle porte sur sa physionomie le masque de l'indifférence qui le distingue =. J'étois étonnée d'entendre parler ainsi ma mère, elle qui avoit vu dix fois mon père me serrer dans ses bras en me prodiguant les noms les plus tendres. Je dois cette justice à la vérité ; j'ai toujours reçu plus de caresses de mon père que de ma mère. Mon amie voulut voir leurs portraits ; je les lui montrai. Elle me pria de les lui laisser, me disant qu'elle y feroit mettre une double boëte, & que celle qui y étoit méritoit d'être conservée. Ce même jour elle m'apprit qu'elle passeroit quelques années dans le Couvent. Je fus au comble de la joie : quoique Madame Damonville fût triste, je sentois dans sa société le bonheur d'avoir une amie ; j'espérois que

le temps ramèneroit le calme & la gaieté dans son esprit ; j'attribuois sa tristesse à la perte de son mari. Un petit événement m'apprit jusqu'où alloit son amitié pour moi. Une Pensionnaire eut la petite vérole. Madame Damonville en avoit une peur effroyable ; elle demanda un appartement à l'extrémité du bâtiment, & pria les Religieuses de permettre qu'elle m'y emmenât avec elle, jusqu'à ce que le mauvais air fût passé. On crut devoir s'y opposer, pour prévenir la jalousie qu'une telle préférence pourroit causer aux Pensionnaires. Je fus donc séparée de mon amie pendant six jours. Il y en avoit deux que je sentois les avant-coureurs de cette maladie : elle tarda peu à se déclarer. Je fus fort mal ; un délire assez long m'ôta la connoissance de tout ce qui m'environnoit. La première personne que je vis, en recouvrant la raison, fut Madame Damonville. Elle étoit au chevet de mon lit, toute en pleurs ; elle tenoit ma main serrée dans la sienne ; me donnoit le doux nom de sa chère fille. = Dieu ! me disoit elle, tu m'as fait mourir mille fois ! .... =

Elle ajouta plusieurs autres choses que la joie lui faisoit mal articuler.

Peignez-vous ma situation, Monsieur; je m'attendris beaucoup, & me trouvai mal. Lorsque je repris l'usage de mes sens, mes yeux errèrent par toute la chambre; ils ne trouvèrent plus Madame Damonville. Je la demandai; on me dit que j'étois hors d'état de supporter l'émotion que me causeroit sa présence. Je la vis le lendemain; & j'étois si touchée, que je gardai un profond silence: mais je crois que mes yeux servirent bien mon cœur. Je ne vous rendrai pas tout ce que nous nous dîmes lorsque je fus tout-à-fait rétablie. Je mandai à mon père que je devois la vie à Madame Damonville. Elle avoit toujours dicté mes lettres: mais pour cette fois, voulant parler d'elle, je crus devoir lui cacher que j'écrivois. La fille qui me servoit me trahit. Madame Damonville se rendit dans mon appartement, & me pria de ne point faire partir cette lettre: je lui obéis, & elle m'en fit une autre. Chaque fois qu'elle me dictoit des lettres pour mon père, elles étoient si tendres,

qu'elles me faisoient toujours verser des larmes. Ma lettre se croisa avec une d'un ami de mon père, qui me mandoit que ce cher auteur de mes jours étoit à la mort, & qu'il souhaitoit me voir. Il avoit, me disoit-il, fait partir une femme pour venir me prendre ; mais il craignoit bien que je n'arrivasse trop tard. L'on ne meurt point de douleur, puisque je ne succombai pas à cette nouvelle.

On alla chercher mon amie pour me consoler ; je lui présentai la lettre que je venois de recevoir, en lui disant : = Voyez, Madame, tout ce que je dois souffrir =. Elle n'en eut pas lu deux lignes, qu'elle tomba sans connoissance. Je me trouvois seule avec elle ; je n'avois point d'odeur, j'appellai pour en demander : la chambre se remplit de monde aux cris que je fis. Madame Damonville ouvrit les yeux. Comme je croyois que la part qu'elle prenoit à moi, étoit l'unique cause de sa douleur, je crus qu'en allant pleurer ailleurs, je lui ôterois une partie de sa sensibilité. En fouillant dans ses poches pour chercher un flacon, j'avois trouvé

une boëte tout-à-fait ſemblable à celle du portrait de mon père ; je crus que c'étoit la même qu'elle m'avoit priſe il y avoit quelques jours. Lorſque je fus ſeule, je l'ouvris dans le deſſein de baiſer encore une fois les traits chéris de mon père : mais queſle fut ma ſurpriſe ! j'y vis ſon portrait & celui de Madame Damonville. Il tenoit une bague de mariage à la main, & il la lui préſentoit. Au bas du portrait étoient écrits ces vers :

Cette bague eſt la douce image
Du bonheur qu'Amour m'a promis.
De mon amour elle eſt l'hommage,
De votre cœur elle eſt le prix.

C'en étoit aſſez pour me faire juger que mon père avoit eu des ſentimens tendres pour Madame Damonville ; je vis en même temps que la ſimple pitié n'étoit pas la cauſe de ſa peine : je volai à ſon ſecours, je la trouvai avec une fièvre ardente, je paſſai la nuit à eſſayer de la raſſurer. Deux jours s'écoulèrent dans les craintes les plus affreuſes. Je reçus enfin une nouvelle

lettre, par laquelle j'appris que nos craintes devoient ceſſer, & qu'il n'étoit plus néceſſaire que je partiſſe. Cette lettre rendit la vie à Madame Damonville. L'inquiétude que m'avoit cauſée la maladie de M. d'Orvigny, avoit ſuſpendu ma curioſité. Mais bientôt je fus fâchée que Madame Damonville, qui avoit pour moi tant d'amitié, n'y eût pas joint la confiance que je croyois mériter. Je gliſſai la boëte dans un quarré de ſa toilette, & je ne lui parlai de rien ; je devins ſérieuſe : chaque careſſe qu'elle me faiſoit me paroiſſoit une injure. Elle avoit trouvé ſon portrait où je l'avois mis ; elle ſoupçonnoit que je l'avois vu ; elle étudioit tous mes mouvemens, & mon air d'indifférence ne lui échappoit pas. J'aimois trop Madame Damonville, pour tenir long-temps cette conduite avec elle. Un jour qu'elle me regardoit avec beaucoup de ſentiment, je lui ſautai au col. = Ah ! Madame, lui dis-je, vous ne m'aimez pas comme je voudrois que vous m'aimaſſiez ; vous me refuſez votre confiance : non, vous ne m'aimez pas. = Je t'entends, ma chère

Julie, me dit-elle ; mais tu m'auras bientôt pardonnée, lorſque tu ſauras les raiſons qui m'ont empêchée de prévenir tes reproches. Je connoiſſois ta tendreſſe pour moi ; je m'étois apperçue que tu avois plus d'amitié pour ton père que pour ta mère. Si je t'avois raconté mes aventures, je me ſerois reproché d'avoir nourri cette préférence. D'un autre côté, je craignois de faire connoître à ton jeune cœur des paſſions que je deſire que tu n'éprouves jamais.... = Ah ! Madame, lui dis-je, vous m'en garantirez, peut-être, par l'exemple de vos malheurs..., = Eh bien ! je ne m'y refuſe pas, dit-elle ; mais tu ſens combien il eſt important que tes parens ignorent toujours la confiance que je veux avoir en toi =. Alors elle commença ſon hiſtoire.

=Je n'avois que douze ans, continua Madame Dâmonville, quand je perdis mon père : ſes affaires étoient ſi mal en ordre, que ma mère reſta dans le plus grand embarras ; elle ne s'étoit jamais mêlée de rien, & le peu qui reſtoit fut dévoré par la juſtice. Les

chagrins qu'elle essuya la mirent bientôt au tombeau. Un frère de mon père, qui m'avoit toujours beaucoup aimée, me prit chez lui ; il étoit fort riche, & n'avoit qu'un fils ; il me regarda comme sa fille. Je menai pendant quelques années une vie assez tranquille ; je n'avois pas d'ambition, je ne regardois pas l'argent comme une chose nécessaire au bonheur, & la perte de mes biens ne m'affectoit pas beaucoup. J'étois dans cette heureuse situation, lorsque mon cousin présenta un de ses amis chez mon oncle : ce jeune homme avoit quelque chose de noble dans toute sa personne ; il joignoit à cet avantage une belle physionomie ; il parloit peu, mais il rendoit intéressant tout ce qu'il disoit ; il étoit d'un caractère un peu triste, & j'avoue que cela lui donnoit quelquefois l'air un peu dur : mais il intéressoit, & il plaisoit, comme je viens de le dire. Le Comte d'Orvigny vint tous les jours voir mon cousin. Mon oncle le prit en amitié : pour moi je sentois que je le distinguois, mais je ne m'imaginois pas que mon amitié fût différente de celle de mon oncle ; je

je m'y livrai sans défiance. Je ne restai pas long-temps sans connoître ma situation. Un jour que je le plaisantois sur quelque chose qu'il avoit dit à mon cousin, je ne m'apperçus point qu'il s'offensoit de ma raillerie, & je continuai. Il devoit souper ce soir-là au logis; on étoit à l'instant de se mettre à table, & l'on ne le trouva pas. Quelqu'un m'apprit qu'il avoit été fâché de ce que je lui avois dit; je fus triste tout le temps du souper: mon oncle me dit quelque chose dont le sens indéterminé pouvoit m'humilier; j'affectai d'avoir mal compris; je laissai couler quelques larmes que je dévorois depuis un quart-d'heure, & je sortis pour en cacher le véritable sujet. Un jeune homme, qui étoit présent, ne fut pas la dupe de mon stratagême; & il dit, le lendemain, ses idées au Comte. Lorsque je fus retirée, je m'affligeai tout de nouveau: ce fut-là que je compris le véritable état de mon cœur. Quoi! me dis-je, je le perds au moment que j'éprouve tout le besoin de le voir! . . . . Je ne pus reposer de la nuit, & je la passai à l'accuser d'in-

juſtice, & à me reprocher d'y être ſi ſenſible. Nous partîmes le matin pour la campagne de mon oncle ; elle n'étoit qu'à une lieue de la Ville. L'après-dîné nous allâmes nous promener dans le parc ; je revins avant la compagnie. Que je fus ſurpriſe & charmée, lorſqu'en entrant dans le ſallon j'y apperçus le Comte ! Je ne fis ſemblant de rien, & le ſaluai comme à l'ordinaire. Il me demanda ſi j'étois contente d'être à la campagne ? Je lui dis qu'il ſavoit le goût que j'avois pour la vie champêtre, & qu'il devoit juger de mon plaiſir. = Ah ! je ſuis fort éloigné de connoître ce qui vous fait plaiſir ou ce qui vous fait de la peine, répondit-il ; ſi j'en étois inſtruit, je ne vous déplairois jamais =. La converſation alloit devenir trop embarraſſante pour moi ; je la détournai en emmenant le Comte dans le parc. Nous rejoignîmes la compagnie ; je ſentois mon cœur palpiter, je dis mille folies, & nous paſsâmes la journée la plus agréable.

Nous reſtâmes toute la belle ſaiſon à la campagne, & le Comte nous y fit de très-fréquentes viſites. Ses préfé-

rences & ſes attentions me prouvoient que j'en étois aimée. Je voyois ſon amour s'augmenter chaque jour ; il mettoit tous ſes ſoins à me le faire connoître, & j'employois toute ma force à lui cacher les ſentimens qu'il m'avoit inſpirés. Dieu ! pourquoi ne l'ai-je pas conſervée, cette force ? Ah ! ma chère Julie, que l'expérience nous donne de l'eſprit ; mais j'ai toujours remarqué que les perſonnes honnêtes n'en acquéroient guère qu'aux dépens de leur cœur. Les hommes n'aiment pas comme nous ; l'amour-propre eſt le premier reſſort qui les fait agir : ils s'y trompent eux-mêmes, & ils ne ſortent de leur illuſion que lorſqu'ils nous ont rendues malheureuſes. Il y avoit huit mois que le Comte d'Orvigny mettoit tout en uſage pour s'aſſurer de mon cœur ; non content de voir les progrès qu'il avoit faits, il voulut encore m'arracher l'aveu de ma tendreſſe. Un jour que j'étois ſeule avec lui, il ſe plaignit de mes froideurs ; il me demanda ſi du moins je le diſtinguois de ceux que je voyois. Je lui répondis que je ne me refuſois point à le lui avouer,

& qu'il avoit dû s'appercevoir de ce qu'il cherchoit à connoître ==. Je vous avoue, Mademoiselle, que je me suis flatté quelquefois : mais l'espérance suffit-elle à l'amour? Qui vous empêche de décider mon sort, en me faisant un aveu qui mette le comble à ma félicité ? == Vous m'entendez mal, Monsieur, repris-je ; je puis vous distinguer sans avoir pour vous des sentimens tendres . . . ==. Il se leva : == Ah! Mademoiselle, je passerois ce manége à une coquette : mais à vous ! à vous! Mademoiselle . . . ==. Il alloit sortir en disant ces mots. Je l'appellai, il revint. == Expliquez-vous, Monsieur, poursuivis-je ; du manége ! de la coquetterie ! que voulez-vous dire? == Pourquoi me rappeller, Mademoiselle? vous m'allez peut-être faire dire plus que je ne dois & plus que je ne veux. == Non, répondis-je, parlez; & si vous avez remarqué dans ma conduite quelque chose de condamnable, vous me rendrez service en me l'apprenant. == Eh bien, Mademoiselle, une femme peut avoir de l'amour pour quelqu'un, sans vouloir l'avouer, par des raisons

indignes d'elle ; sa coquetterie, plutôt que sa pudeur, l'empêche d'en faire l'aveu ; elle sacrifie un plaisir pour courir après plusieurs ; elle veut asservir tout ce qui l'environne ; un mot flatteur dit en passant à quelqu'un, le lui attache pour deux jours, elle croit que plusieurs hommages réunis prouvent le pouvoir de ses charmes ; elle gronde un homme en public, pour persuader à ceux qui sont présens qu'elle fait peu de cas de ses soins. Se trouve-t-elle seule avec lui, elle donne une tournure si ingénieuse à ce qu'elle lui a dit, qu'il faut encore qu'il lui sache gré de l'avoir humilié en compagnie. On lui voit ce même homme toujours fortement attaché : on est témoin cependant qu'elle ne se soucie pas de lui. Quel triomphe pour une femme remplie de vanité ! = C'est sans doute mon portrait que Monsieur vient de faire, dis-je sèchement ?... = Ah ! pardon, pardon, mille fois, Mademoiselle. . . . =. En prononçant ces mots, il se précipita à mes genoux. = L'Amour est injuste, reprit-il ; j'aime avec trop de violence pour

n'en pas éprouver le caprice ; je vous adore, je me suis apperçu que je ne vous étois pas indifférent. Pourquoi hésiter ? pourquoi m'accabler des tourmens de l'incertitude ? faites mon bonheur par un mot. Non, je ne peux plus vivre sans entendre ce mot délicieux =. J'avoue que j'étois fort attendrie. = Monsieur, lui dis-je, si j'avois pour vous les sentimens que vous me supposez, je devrois vous les cacher toujours ; je ne jouis que des bienfaits de mon oncle, vous êtes un fils unique. . . . . = N'achevez pas, Mademoiselle ; quelle injure vous allez me faire ! Je n'estime ma fortune que par le plaisir de la partager avec vous ; jamais je n'aurai d'autre ambition, d'autre desir . . . =. J'entendis la voiture de mon oncle. = Monsieur, levez-vous. . . . = Pourquoi donc, reprit-il ? parce que votre oncle arrive ! Tant mieux, Mademoiselle ; il verra mes sentimens, il saura que je vous adore ; je veux lui parler. . . . = Non, lui dis-je ; ah ! de grace, retirez-vous, retirez-vous, je vous en conjure. = Je vous entends, Mademoiselle ; vous ne

pouvez me souffrir, vous ne voulez pas qu'on vous soupçonne de m'aimer! Je vais vous obéir; il m'en coûte beaucoup, mais vous m'y contraignez, & je dois voir enfin mon malheur=.

Il partit sans tarder. J'étois trop effrayée pour prendre garde à son départ. Mes alarmes étoient déplacées. Mon oncle m'auroit-il fait un crime d'avoir écouté un aveu aussi honnête, & d'une personne sur-tout que lui-même estimoit beaucoup? Revenue à moi-même, je fis ces réflexions, mais il n'étoit plus temps d'en faire. Le Comte étoit déjà loin. Il vint compagnie. M. de Blancaville nous invita à dîner pour le lendemain. Quoiqu'au milieu d'un grand cercle, je pensois à ce qui venoit de m'arriver; j'étois fâchée que le Comte eût disparu si promptement. Sa vivacité cependant ne m'affectoit pas beaucoup; je pouvois le faire revenir quand je voudrois, & je trouvois du plaisir à penser que j'avois encore mon secret; il me sembloit qu'un aveu fait dans un instant de reproche étoit une espèce de défaite. Je savois qu'il devoit être du dîner du

lendemain, & je me proposai de lui dire que je l'aimois, en présence de tout le monde, sans me compromettre. J'exécutai mon projet. Arrivée chez M. de Blancaville, je vis le Comte au milieu d'un cercle de jeunes gens sémillans, débitans de bons mots; lui seul conservoit un grand sérieux. Comme je savois que dans l'instant j'allois ramener sa bonne humeur, je m'amusai comme les autres; je me rappellai le portrait qu'il avoit fait de moi la veille, & pour l'en punir, je m'avisai de dire beaucoup de choses flatteuses à ceux qui venoient autour de moi. M. d'Orvigny s'approcha dans un instant où j'étois seule. = Vous triomphez, Mademoiselle; vous êtes sûre de m'avoir mis dans vos fers, vous ne prenez plus garde à moi, vous en agacez d'autres pour les rendre aussi malheureux. = J'en serois bien fâchée, lui dis-je en souriant; je sens trop par où ce jeu peut finir. = Vous voulez me plaisanter, dit-il, sur l'illusion que je m'étois faite d'un faux bonheur! = Non, d'Orvigny, je ne plaisante pas; aisément vous devez voir que je suis sin-

cère ; un plus long badinage m'avilliroit à mes yeux. Croyez moi, je ne vous trompe point. . . . =. Il alloit me répondre ; la joie éclatoit dans ses mouvemens ; je lui fis observer qu'on pouvoit s'en appercevoir : il renferma avec peine ce qu'il avoit à dire ; & la conversation étant devenue générale, il la fit tomber sur les femmes : il se plaignit de la tranquillité qu'elles conservoient dans leurs passions. = Si elles font un aveu, dit-il, il est toujours si à contre-temps, qu'elles font mourir mille fois au lieu de consoler un cœur qui souffre =.

Un Petit-Maître qui étoit présent, & qui affectoit quelquefois de me faire la cour, lui répondit : = Ma foi, mon ami, tu n'as jamais été aimé bien sincèrement ; car pour moi, toutes celles que j'ai aimées, ont toujours bien choisi leur moment pour me dire qu'elles me distinguoient, & je puis t'assurer qu'elles n'ont jamais attendu que mon caprice fût passé pour m'avouer le leur =.

Je voyois tout ce qui se passoit au fond du cœur de M. d'Orvigny, lorsque

quelqu'un s'approchoit de moi pour me dire des choſes agréables, ou me donner des louanges. Sa vanité étoit ſatisfaite ; ſes yeux me diſoient : = Je vous remercie de m'avoir mis à portée de pouvoir jouir de votre triomphe, ſans inquiétude =. La journée nous parut très-longue. Que le tourbillon du monde eſt à charge & importun, lorſque l'on s'aime bien & qu'on a à ſe le dire ! Cependant, ces choſes qui paroiſſent ſi gênantes aux Amans, ſervent à leur félicité. Si l'amour ne trouvoit pas de difficultés, il perdroit le feu qui l'anime. Je ne connoiſſois point cette maxime ; elle auroit rendu mon bonheur plus durable, mais j'étois trop innocente pour réfléchir. Pardonne, ma Julie, j'entre ici dans des détails qui t'annoncent de la triſteſſe : c'étoit-là ſur-tout ce que je voulois t'épargner. Le Comte vint le lendemain, de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; j'avois eu ſoin qu'il pût me parler ſeule, & ſon premier mouvement fut de ſe jeter à mes genoux Il me dit les choſes les plus tendres ; me fit des reproches de l'avoir tourmenté, en choiſiſſant un

instant qui l'avoit mille fois exposé à commettre une indiscrétion. = A quel temps fixez-vous mon bonheur, ma chère petite amie ? = A quel temps, répondis-je ! que vous réfléchissez peu ; nous n'avons pas encore parlé à mon oncle. = Je ne réfléchis point, reprit-il avec feu ? vous me jugez toujours à mon désavantage ; vous verrez si je ne réfléchis point. . . . =. Il n'eut pas prononcé ces mots, qu'il s'échappa comme un éclair : je l'appellai, il étoit déjà parti. Un quart-d'heure après, on vint me dire que M. de Livry demandoit à me parler dans son cabinet. Je devins tremblante. = Ciel ! que vais-je dire à mon oncle = ? Je ne sais comment je pus arriver, car mes genoux ne me soutenoient plus. D'Orvigny étoit avec lui. = Eh bien ! ma fille, me dit mon oncle, tu sais de quoi il est question ! Je devrois, en ami intéressé, me refuser à ce mariage, car j'aime trop d'Orvigny pour vouloir me séparer de lui : mais depuis long-temps je souhaite ton bonheur, & je ne préférerai pas mon intérêt au tien =.

Il fit des représentations à d'Orvigny sur l'obstacle qu'il trouveroit à faire son chemin dans le monde par un mariage aussi disproportionné du côté de la fortune. Le Comte l'assura que toutes ses réflexions étoient faites, & qu'il ne manquoit à son bonheur que son contentement. M. de Livry lui dit que si ses parens agréoient cet engagement, il combleroit ses vœux. = Cependant, ma nièce, ajouta-t il en me regardant, ne vous livrez pas trop à la joie; car je déclare que si le père de Monsieur marque de la répugnance, il faudra renoncer au bonheur que vous vous proposez =. Ensuite se tournant vers lui: = Ecrivez, mon cher Comte, à vos parens; je vous donnerai une terre voisine d'une des vôtres: c'est fort peu de chose pour vous, & je sens moi-même que je donne très peu; mais j'ai un fils, & ne puis faire davantage =.

Mes craintes commencèrent dès ce jour; nous attendîmes des réponses avec la plus grande impatience. Dans cet intervalle, je remarquai que le Comte étoit rempli d'ambition; il me

parloit sans cesse de la façon dont il alloit monter sa maison, & d'un Régiment qu'avoit son père, qu'on travailloit à lui faire obtenir. Je souffrois quelquefois de voir qu'il s'occupoit de choses qui n'intéressoient pas mon amour; sa vanité s'étendoit jusques sur moi; il me trouvoit charmante, me disoit-il, mais il auroit voulu que j'eusse encore été plus belle. = Je suis sûr, disoit-il encore, que tous les hommes vont me trouver trop heureux d'avoir une aussi bonne maison, & une aussi jolie femme =.

Nous reçûmes la réponse de son père. Vous allez voir, ma chère Julie, si j'ai tort de me plaindre du sort; je crois qu'il forma des événemens pour moi. Madame d'Orvigny avoit été mariée à dix-sept ans; elle mit le Comte au monde la première année de son mariage; & depuis elle n'avoit pas eu d'enfans. M. d'Orvigny mandoit à son fils qu'il devoit être persuadé qu'il ne mettroit jamais d'obstacle à son bonheur; que comme lui il avoit toujours pensé que la vertu étoit une dot considérable, & qu'il connoissoit assez la

jeune perſonne qu'il lui propoſoit, pour approuver ſon choix : mais qu'une circonſtance qu'il n'avoit pas prévue, & qu'il avoit toujours différé de lui apprendre, le forçoit à ſuſpendre ſa réſolution. Il lui apprenoit que ſa femme étoit enceinte, & qu'un tel événement exigeoit qu'on différât. Le Comte ne ſe plaignit point en recevant cette nouvelle, mais je vis qu'il ſouffroit beaucoup. Je lui demandai avec aſſez de tranquillité quel parti il prendroit. = Quel ſang-froid ! répondit-il ; pouvez-vous me demander le parti que je prendrai ? celui de vous adorer toujours, ma chère Giſberte =.

Cet événement ne me parut pas diminuer ſes attentions, mais je remarquai que ſon humeur devenoit très-triſte. Je lui en fis de tendres reproches, & il me répondit plus triſtement encore que tout ce qu'il ſouffroit prouvoit ſon amour. Ses parens mandèrent à mon oncle, qu'après les couches de Madame d'Orvigny l'on verroit la réſolution qu'on auroit à prendre. M. d'Orvigny étoit depuis le matin juſqu'au ſoir au logis ; il m'aſſuroit

sans ceſſe que rien au monde ne mettroit d'obſtacle à notre union. Il jouiſſoit avec moi du plaiſir délicat d'interroger ingénument ce qu'on aime : il me faiſoit mille queſtions. Mes réponſes naïves lui prouvoient mon innocence. Il ſembloit lui-même vouloir me la conſerver, car il me faiſoit parler & il ſe taiſoit. Je n'affectois aucun déguiſement ; je croyois être autoriſée à dire tout ce que je ſavois & tout ce je penſois, à un homme qui devoit être mon mari. Ces converſations étoient délicieuſes ; mais je m'apperçus bientôt que de ſa part elles n'étoient qu'un moyen inventé par l'eſprit, pour déguiſer le ſubit changement du cœur. Il commença par venir plus tard qu'à l'ordinaire ; il avoit toujours des prétextes pour ſe retirer de bonne heure ; s'il étoit avec moi, l'aſſoupiſſement s'emparoit de lui. Toutes ces choſes ne m'échappoient pas, mais j'étois raſſurée à ſon réveil ; il me diſoit des tendreſſes qui remettoient le calme dans mon ame. Toutes ces alternatives de plaiſir & de peines me changèrent au point que mon teint devint jaune. La

triſteſſe s'emparant de moi, augmenta de jour en jour; je ſentis enfin que ma raiſon commençoit à s'altérer. Le moment approchoit, où j'allois encore éprouver de plus grandes révolutions. M. d'Orvigny le père manda à mon oncle que ſa femme étoit accouchée d'un garçon qui vivoit & ſe portoit bien; que ſon fils aîné auroit eu beſoin d'une femme qui eût réparé ſa fortune; qu'il ignoroit la force des engagemens du Comte; qu'il ſeroit bien fâché de le faire manquer aux principes de l'honnête homme; mais que ſi ce n'étoit que de ſimples propoſitions, il le prioit de repréſenter ces choſes à ſon fils.

Cette lettre me fut cachée. M. de Livry parla en ſecret au jeune d'Orvigny; il fut décidé qu'il renonceroit à moi: le Comte y conſentit, non ſans verſer des larmes, comme on m'a dit depuis.

Vous jugez, ma chère Julie, de ce qu'il me reſte à vous apprendre! ce détail ſeroit trop triſte, je l'épargne à votre ſenſibilité. Le Comte me quitta, ſous le prétexte ſpécieux d'un voyage

indispensable & court; il ne revint plus; j'appris mon malheur par mon oncle; je me livrai à toute l'horreur de ma situation, je voulus mourir. Mais on ne meurt point, quoique l'ame soit très-affectée.

Mon oncle, mon cousin & nos amis firent ce qu'ils purent pour me procurer des amusemens: tout me paroissoit insipide, je ne souhaitois que d'être laissée à moi-même. Le temps & la raison remirent un peu de calme dans mon esprit. Un an après, M. le Marquis Damonville, qui étoit un homme fort âgé & très-riche, me demanda si mon cœur n'étoit plus susceptible d'amour; je lui dis que c'en étoit fait pour jamais. C'est-à-dire, poursuivit-il, qu'il ne vous faut plus qu'un sincère ami. Je répondis qu'il avoit raison. J'ignorois ses vues, c'est ce qui me fit parler ainsi. Eh bien! Mademoiselle, si vous dites vrai, je suis d'un certain âge; je n'aspire plus à inspirer de l'amour, & si vous vouliez me choisir pour cet ami dont nous parlons, mon état & ma fortune seroient à vous. Je connois vos vertus & vos malheurs; le reste de mes jours seroit employé à

courir au-devant de tout ce qui pourroit vous faire plaisir. ... Comme il achevoit ces mots, mon oncle entra. Le Marquis me demanda tout bas, s'il pouvoit parler devant M. de Livry. Je lui répondis qu'oui, que je n'avois rien de caché pour mon oncle, & que si j'avois des réflexions à faire, mon oncle m'aideroit lui-même de ses conseils. M. de Livry étoit naturellement fort gai, il m'aimoit avec tendresse; il fit des plaisanteries sur notre tête-à-tête, & sur les derniers mots qu'il venoit de m'entendre prononcer. M. Damonville répéta tout ce qu'il venoit de me dire; mon oncle en fut enchanté, & il lui répondit que l'honneur qu'il me faisoit, assureroit sa tranquillité pendant le reste de ses jours; que mes malheurs avoient redoublé sa tendresse pour moi, & qu'il donneroit, s'il étoit en son pouvoir, la moitié de ce qu'il possédoit pour me voir heureuse. = Eh bien, ma chère fille, ajouta-t-il en me regardant, tu ne te refuses pas à recevoir un homme qui sera ton père, ton ami & ton protecteur! Tu n'essuieras pas d'orage avec cet homme-là. =. Si

M. Damonville eût été un jeune homme, il n'eſt pas douteux que je n'euſſe pas voulu d'un cœur que je ne pouvois payer du mien : mais le Marquis étoit vieux ; il m'offroit de l'eſtime, & non de l'amour ; je pouvois m'acquitter envers lui, en lui accordant les mêmes ſentimens. Je conſentis à ce que mon oncle me demandoit, à condition cependant que nous ferions notre ſéjour dans la Ville où M. de Livry demeuroit. Mon mariage ſe fit ſans bruit dans une Terre de mon oncle. M. Damonville avoit toujours vécu dans le grand monde ; & s'étant apperçu de mon goût pour la vie tranquille, il me laiſſa faire le choix d'un petit nombre d'amis. J'y réuſſis ſi bien, que je parvins à trouver une ſociété de perſonnes dont le ridicule de l'un ne ſervoit pas à faire briller le mérite de l'autre, comme on le voit trop ſouvent dans le monde. C'étoient tous gens ſenſés & dignes de la préférence d'une femme raiſonnable ; de ſorte que ſi je parlois d'eux je n'avois que du bien à en dire. J'ai plaint ſouvent les perſonnes qui, par état, étoient obligées de voir chez elles toutes

ſortes de caractères ; l'on eſt expoſé à entendre faire de mauvaiſes plaiſanteries ſur le compte d'un homme à qui l'on vient de prodiguer des politeſſes : cet homme eſt ſouvent ſi ſingulier, que vous-même vous êtes forcée d'en dire votre ſentiment ; vous paſſeriez ſans cela pour une ſotte ; l'on ne regarderoit pas votre ſilence comme une marque de raiſon, & vous ſeriez ſoupçonnée de ne rien ſentir. Voilà à quoi ſont expoſées les perſonnes qui ont un grand état. Comme j'étois la maîtreſſe du mien, je n'en pris aucun ; je préférai le bonheur à l'éclat, & je me contentai de l'eſtime, mépriſant la réputation que nous font les flatteurs & les paraſites. J'ai donné un fils au Marquis : ce dernier a bien rempli ſes promeſſes, car tous ſes ſoins ont été toujours partagés entre ſon fils & moi. J'ai paſſé une vie aſſez tranquille pendant l'eſpace de quinze ans que j'ai vécu avec M. Damonville. Le ſort ſe laſſa du repos dont je jouiſſois : il m'enleva le Marquis ; c'étoit un bon ami que je perdois. Quoique mon ame fût accoutumée aux revers, j'eus beſoin de toute

ma raiſon pour ne pas ſuccomber à ce dernier coup. Mon oncle vouloit que je me retiraſſe dans ſa maiſon: je lui dis que, comme mon fils étoit à Paris, je ſerois charmée d'avoir l'œil ſur lui; que j'irois paſſer mon deuil dans un Couvent; que ce temps ſeroit à-peu-près celui où finiroient ſes études, & qu'enſuite je reviendrois à Nancy pour le rejoindre. Arrivée à Paris, le haſard ſeul me conduiſit ici. Le lendemain de mon arrivée, vous paſsâtes ſous les croiſées de Madame de Vercour; la reſſemblance parfaite que vous avez avec votre père, me frappa. Je demandai qui vous étiez; on vous nomma: on m'apprit que votre père avoit été à la veille d'obtenir le Régiment de M. d'Orvigny ſon père; qu'à l'inſtant où il eſpéroit de s'en voir accorder l'agrément, on lui avoit fait une injuſtice affreuſe, & que par le conſeil de pluſieurs amis, il avoit paſſé en Autriche, où il avoit trouvé du ſervice. C'en fut aſſez pour me faire juger que mon cœur ne me trompoit point; & lorſque je vous parlai pour la première fois, je ſentis un trouble dont je ne

fus pas la maîtreſſe. Il me ſembla que la tendreſſe que j'avois eue pour M. d'Orvigny changeoit d'objet : ce n'étoit plus lui que j'aimois ; c'étoit toi, ma chère Julie. Combien de fois ne me ſuis-je pas dit, en te regardant : Cette chère fille devoit être à moi ; le ſort me l'a refuſée !

= Ah ! Madame, répondis-je, ſi le ſort m'a privée d'un titre auſſi doux, il m'en dédommage du moins par tout ce que je vous dois. Vous m'avez ſervi de mère en formant mon cœur : c'eſt vous qui m'avez appris à penſer ; & j'ai puiſé dans votre amitié une morale qui ſervira à me rendre heureuſe. Puiſſent mes obligations ſe renouveller ſans ceſſe, & vos bontés ne finir jamais = !

Je fus pénétrée des peines qu'avoit éprouvées Madame Damonville ; je ſentis ma tendreſſe pour elle augmenter. Juſques-là je l'avois aimée par reconnoiſſance ; mais ſa vertu & ſes malheurs me la firent aimer pour elle-même. Je paſſai encore trois ans avec cette tendre amie. Vous ne ſauriez croire, Monſieur, quel fut mon chagrin, quand j'appris qu'on alloit nous ſéparer, &

qu'il falloit que je partisse pour Bruxelles. = Madame Damonville perdoit en moi, disoit-elle, la seule ressource qui lui restât. Quand je lui fis mes adieux, elle me tint long-temps serrée dans ses bras; & quoiqu'elle fît des efforts pour me cacher sa douleur, sa situation me fit trembler. Je lui demandai la permission de lui écrire; elle me la refusa par égard pour ma mère, qui n'aimoit pas à entendre prononcer son nom. Il falloit renoncer l'une à l'autre pour toute la vie. Quelle pensée! Enfin, on m'arracha de mon Couvent.

Arrivée à Bruxelles, je trouvai beaucoup de douceur dans l'amitié de mes parens; mais j'éprouvai que la nature ne suffisoit pas pour nous faire sentir toute l'amitié filiale. Je me sentis beaucoup de froideur pour ma mère; je voulus m'exagérer ses bontés pour pouvoir lui rendre justice; j'éprouvai qu'on ne trompe point son cœur. Ma mère me marqua de jour en jour plus de tendresse; je m'efforçai à y faire attention, & je sentis enfin que son amour étoit un titre plus sûr que la nature;

mais mes manières restèrent froides. Et comme dès mon enfance elle avoit été persuadée que je ne l'aimois pas, elle crut du moins alors que je l'aimois peu. Je lisois ses pensées dans ses yeux; j'étois quelquefois tourmentée des miennes à cet égard : mais je l'étois toujours bien plus de la situation où j'avois laissé ma tendre amie. C'étoit-là l'objet qui me touchoit le plus.

Un jour que j'étois chez Madame de Darferd, l'on vint annoncer le Marquis Damonville; je ne pus douter que ce ne fût le fils de mon amie, car il ressembloit à sa mère; il avoit donc quelque chose d'aimable dans la physionomie. Je sentis une secrète joie au fond de mon cœur; j'osai à peine le fixer; je ne me trouvois pas dans ma situation ordinaire. Je faisois une partie de jeu avec deux jolies femmes; il vint s'asseoir à leur côté, & leur dit plusieurs choses agréables. L'embarras de le regarder ne fit qu'augmenter; il se passa plus d'un quart-d'heure, sans que j'osasse lever les yeux sur lui. Il me prit dans ce moment, pour une de ces femmes qui ne sont occupées que du jeu; cette

opinion

opinion ne lui en donna pas une fort avantageuse de mon esprit. Je crois que cela auroit duré toute la soirée, si le Marquis n'eût saisi l'occasion de m'adresser la parole sur ma manière de jouer. Je fus forcée de l'envisager pour répondre, mais je baissai les yeux tout de suite. J'entendis qu'il demandoit tout bas à une de ces Dames, s'il y avoit long-temps que j'étois dans le monde, & il ajouta que je paroissois fort timide. Cette Dame, voulant plaisanter ou flatter son amour-propre, lui dit qu'elle ne m'avoit jamais vue ainsi ; qu'elle avoit remarqué que c'étoit depuis qu'il étoit entré, que mon humeur étoit changée ; que j'étois charmante ordinairement, & que l'air d'embarras que j'avois l'étonnoit tout-à-fait. Je ne pus entendre sa réponse, mais j'en jugeai par son air. Il m'étudia toute la soirée ; je vis qu'il remarquoit que, causant librement avec tout le monde, je n'étois contrainte qu'avec lui : je vis même qu'il expliquoit cela en sa faveur.

Madame de Berville donnoit un souper où nous étions invités ; lorsque le

Marquis voulut se retirer, elle le pria de rester. Comme il avoit expliqué si avantageusement pour lui mon embarras, il s'attacha à me faire sa cour. Je ne pouvois le regarder sans intérêt : sans avoir tous les traits de sa mère, il lui ressembloit, comme je l'ai dit ; il en avoit sur-tout la physionomie & les manières, & c'étoit ce que Madame Damonville avoit de charmant. Quelquefois, quand elle me parloit, je voyois la suite de son discours dans ses yeux. J'étois toujours tentée d'examiner si la nature avoit aussi bien partagé son fils, mais je n'osois le fixer; tout sembloit contribuer à mon embarras. Ma mère m'observoit, & je croyois remarquer que c'étoit avec peine qu'elle me voyoit faire attention à lui. Le Marquis alla causer un instant avec elle; je vis qu'elle lui répondoit par monosyllabes. Mon père entra dans ce moment; M. Damonville lui fut présenté; rien ne m'échappa. Je remarquai que les yeux de M. d'Orvigny s'animoient: il lui serra la main, & l'engagea à venir le voir pendant le séjour qu'il feroit à Bruxelles. Le souper se passa fort

agréablement ; il n'y eut que ma mère qui y fut triſte. J'avoue que ſa peine détruiſoit mon plaiſir ; j'avoue également qu'elle étoit à plaindre : elle avoit toujours eu beaucoup d'amour pour ſon mari ; il ne l'avoit jamais payée que de froideur ; elle voyoit devant elle un objet qui lui rappelloit tout ce qu'elle avoit eu à ſouffrir : ces ſituations ſe font ſentir à tout le monde. Elle & moi, nous avions ſans ceſſe les yeux ſur M. d'Orvigny ; nous examinions ce qui ſe paſſoit en lui. J'aurois bien voulu qu'il m'eût été poſſible de lui dire de s'obſerver, mais j'étois condamnée à me taire. Pour adoucir la peine de ma mère, je ne parlai plus au Marquis ; & lorſqu'il me porta la parole, j'affectai de lui faire des réponſes très-courtes. Je crus que lorſque nous ſerions de retour, elle me parleroit de lui ; mais elle garda le ſilence, & j'en fus charmée. Le lendemain mon père me dit : = M. Damonville n'a que fort peu de temps à reſter à Bruxelles ; je crois qu'il doit venir nous voir, & je voudrois qu'on lui fît amitié =. Je lui répondis qu'il ne me

ſeroit pas difficile de lui obéir ; & j'ajoutai un éloge aſſez flatteur pour le Marquis. Ma mère entra, & je parlai d'autre choſe. Madame Dorvalle vint deux jours après au logis ; & me dit : = Savez-vous que vous avez fait l'autre jour une conquête charmante? M. Damonville ne fait que parler de vous=. Cette Dame étoit un peu étourdie, & c'eſt le ſeul défaut que je lui aie jamais connu. Son diſcours me fit trembler ; car ſi ma mère eût été préſente, elle auroit parlé avec la même indiſcrétion. Je lui répondis que je devois la conquête dont elle me félicitoit, à l'éloge qu'elle avoit fait de moi. = Il eſt vrai, reprit-elle en ſouriant, que j'ai aſſez bien traité votre chapitre, mais ne parlons point de cela ; le Marquis craint de vous déplaire en ſe faiſant préſenter chez vous : il m'a priée de vous l'amener ; mais je n'y conſentirai pas que vous ne me le permettiez particulièrement =. Je lui dis que l'on n'avoit jamais pris de ſemblables précautions pour introduire quelqu'un chez mon père ; qu'un homme comme le Marquis étoit fait pour être bien

reçu par-tout. = Eh bien, puiſque cela eſt ainſi, dit Madame Dorvalle, je vous le préſenterai demain =. J'attendis ce lendemain avec la dernière impatience ; le Marquis nous fit une viſite aſſez longue ; il parla moins que la première fois : ſon ton, qui n'avoit annoncé d'abord que de la galanterie, n'étoit plus le même. Il ſembloit inquiet : je m'apperçus qu'il s'obſervoit devant mes parens, & qu'il ne me parloit qu'à la dérobée. Lorſqu'il prit congé, il jeta ſur moi un regard timide, où je crus obſerver les mêmes marques de tendreſſe que ſa mère m'avoit mille fois données. Cette tendre amie m'avoit ſi bien peint l'amour, que je ne pus m'y tromper. Je m'apperçus que les mouvemens tendres que ſon fils me faiſoit éprouver, ne reſſembloient pas à l'amitié que j'avois pour elle. Je rencontrai M. Damonville dans toutes les maiſons où j'allois ; mais j'étois toujours ſi obſervée qu'il lui étoit impoſſible de me dire un mot. Un jour il vint au logis, j'étois ſeule ; ma mère étoit allée voir une de ſes amies qui étoit malade : M. Damonville parut

d'abord fort embarrassé ; mon accueil le rassura. Il me dit qu'il étoit toujours venu au logis en tremblant ; que le premier jour qu'il m'avoit vue, il avoit ignoré qui j'étois, mais qu'en me quittant il l'avoit appris, & qu'aisément il avoit pensé que l'air d'embarras que j'avois eu avec lui étoit sans doute une marque de répugnance à le voir ; qu'il savoit que ma mère n'aimoit pas la sienne, & que par tendresse pour cette mère je le haïssois peut-être. En prononçant ces mots, son visage se couvrit d'une pâleur, qui m'effraya au point que, ne sachant ce que je faisois, je lui pris la main. = Rassurez-vous, Monsieur, lui dis-je ; j'adore votre mère : c'est elle qui m'a élevée ; que ne lui dois-je point. . . . = ? Je lui racontai la façon dont elle étoit venue dans mon Couvent, & comment j'avois vécu avec elle. A peine avois-je fini que mon père entra. Il lui fit mille amitiés, & lui reprocha son peu d'empressement à nous venir voir. Le Marquis lui dit que la crainte de se rendre importun par ses assiduités, l'avoit empêché de multiplier ses visites.

= En ce cas, lui dit le Comte, je vous prie de venir dîner chez moi chaque fois que vous ne ſerez pas engagé =. Il lui répondit en me regardant : = Si je me conſultois, je ne le ſerois jamais =. Je vis bien, ce jour-là, que mon père avoit aimé Madame Damonville. Avec quelle tendreſſe il le regardoit ! avec quel plaiſir il écoutoit ſes moindres diſcours ! J'étois préſente, & il n'oſoit ſe livrer à ſon amitié ; mais la contrainte le trahiſſoit.

Le Marquis ne ſortit que lorſque ma mère fut arrivée. Après ſon départ, je fis des réflexions bien terribles ſur ma ſituation : je la comparois aux malheurs de mon amie ; j'étois encore plus malheureuſe qu'elle : elle avoit joui pendant quelque temps de l'illuſion du bonheur, & je connoiſſois tous mes maux ſans pouvoir les adoucir par l'eſpérance. Quelle triſte deſtinée ſemble réſervée aux cœurs ſenſibles ! Cette nouvelle réflexion m'accable aujourd'hui. A peine avois-je atteint l'âge de raiſon, que je fus tourmentée en partageant les maux d'une amie ; je m'éloignai d'elle, je fus plus malheu-

reuſe en ignorant ſon ſort ; l'exemple de ſes malheurs devoit me préſerver de l'amour, & j'éprouve le contraire. Cette amie a un fils charmant qui prend mon embarras pour de la paſſion ; il me diſtingue, il s'attache à moi : tout contribue à me donner de la foibleſſe. Je me ſerois ſans doute défendue de ſes charmes extérieurs, mais il a mille expreſſions de ſa mère ; je me perſuade qu'il en a auſſi les vertus : je vois trop que je l'aime ſans le bien connoître, que je lui ai inſpiré des ſentimens tendres, & que je dois à jamais lui cacher les miens. M. d'Orvigny a totalement dérangé ſes affaires ; il ne lui reſte que fort peu de biens, & il ne ſoutient ſon état que par les bienfaits de l'auguſte Souveraine à qui il a dévoué ſa vie. Voyez, Monſieur, ſi je puis nourrir un amour que le devoir, la bienſéance, la reconnoiſſance m'obligent de combattre. M. Damonville eſt fort riche ; il me jure qu'il m'adore, qu'il eſt enchanté de me voir ſans fortune, qu'il deſireroit que je tinſſe tout mon bonheur de ſon amour : puis je écouter tout cela ſans foibleſſe ?

Dieu ! qu'il m'en coûte, quand il eſt auprès de moi, de lui marquer de l'indifférence ! Toutes les ſituations me ſont affreuſes ; je voudrois n'être pas aimée ; & quand je penſe à la conduite de mon père avec Madame Damonville, je crains que ſon amour ne ſoit pas aſſez conſtant. D'autres fois je me dis : Quoi ! j'irois accepter les biens d'une famille que mon père a tant offenſée ? non, je n'y conſentirai jamais. Vous ſavez, Monſieur, la fête que donna ces jours paſſés M. de Dorvalle à ſa campagne ? eh bien, ce bal où vous crûtes que j'avois eu bien du plaiſir, fut un ſujet continuel pour moi de peine & de contrainte. Après avoir danſé, j'allai prendre l'air ſur la terraſſe ; à peine y étois-je aſſiſe, que je vis un maſque à mes pieds : c'étoit M. Damonville ; il venoit, me diſoit-il, m'importuner pour la dernière fois. Ah ! Monſieur, quel moment ! il me demandoit pardon des torts que mon père avoit eus avec ſa mère, il trembloit que cet exemple ne me fît douter de ſon amour. = Vous ne me répondez pas, me dit-il enfin ? Hélas ! votre cœur eſt peut-être à un autre = !

J'avois mis mon masque pour cacher mes larmes, mais je ne pus soutenir l'idée que renfermoit cette question. Je découvris mon visage. = Ah! Monsieur, pouvez-vous me soupçonner = ?... Je fus au désespoir de lui avoir montré ma foiblesse par ces mots; je réparai ma faute en lui disant : = Je vous assure que je n'aime rien. = Vous n'aimez rien, Mademoiselle, & vous pleurez? Ce n'est donc que de la pitié que vous avez pour moi : eh bien, je vous délivrerai d'un objet qui vous importune; la mort est l'unique remède que je puisse trouver à mes maux ... =. Ensuite se radoucissant : = Quoi! Julie, vous avez tendrement aimé ma mère, & vous voulez faire mourir son fils... =! J'apperçus quelqu'un; je le priai de se lever; il me demanda vivement la permission de m'écrire. Dans le trouble où j'étois, je la lui accordai. Je rentrai masquée dans la salle du bal. M. Damonville alla changer de déguisement, & il revint auprès de moi : il me demanda pardon de m'avoir parlé de sa passion avec trop de violence; il craignoit de m'avoir offensée. = Vous m'a-

vez seulement chagrinée, Monsieur, lui dis-je, car le fils de mon amie ne m'offensera jamais. = Ah ! Mademoiselle, vous voudrez donc toujours que je doive vos bontés à l'amitié que vous avez pour ma mère . . . = ? Il passa tout le temps du bal à me faire les protestations les plus tendres. Il vint le lendemain au logis ; il ne put trouver le temps de me dire un mot, & il me fit parvenir cette lettre.

Lettre de M. Damonville à Mademoiselle d'Orvigny.

MADEMOISELLE,

Je ne me suis que trop apperçu de votre indifférence ; mon amour vous est à charge : le Ciel m'est témoin que je voulois le faire servir à votre bonheur, & il ne vous cause que des chagrins ! Ah ! charmante Julie, fasse le Ciel que le mortel qui aura le bonheur de vous plaire, ait pour vous le même amour que je conserverai toute ma vie ! Mademoiselle, vous ne pouvez aimer un homme qui vous

adore, & vous choisirez peut-être un époux qui ne saura pas comme moi sentir tout ce que vous méritez. Voyez à quel point je vous aime : je suis assez délicat pour craindre que celui qui vous possédera, ne fasse pas votre bonheur ; je ne vois que ce tourment à ajouter à mes maux. Je n'ose vous demander une réponse ; mon sort est décidé. Je pars pour aller dire un éternel adieu à ma mère, & j'espère au moins que vous vous attendrirez en apprenant à quel point ma passion m'aura rendu malheureux. Souvenez vous quelquefois, cruelle Julie, qu'il existe un homme qui n'est occupé que de vous, qui respecte & qui chérit la source de ses maux.

Le Marquis DAMONVILLE.

Il y a deux jours, Monsieur, que j'ai reçu cette fatale lettre : depuis ce moment, je ne suis plus à moi. Que veut donc le Marquis ? à quoi pense-t il ? je le plaindrai sans doute, s'il est malheureux ; mais dois-je m'autoriser de cette pitié pour consentir ?.... Ah ! Monsieur, dites-moi ce que je dois

faire, informez-vous de ce que va devenir cet extravagant. Depuis ce jour je ne l'ai rencontré nulle part; & pour comble de maux, Madame de Dorvalle m'a demandée hier à ma mère pour m'emmener à sa campagne. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'y opposer; mes raisons ont été trouvées mauvaises, & il a été décidé que je partirois la semaine prochaine: nous n'avons plus que trois jours. Dieu! je tremble pour le Marquis, & pour moi-même; vous aimez mon amie, Monsieur, allez trouver son fils, faites-lui entendre raison; cachez lui sur-tout que je l'aime, & tâchez d'adoucir ses peines. Je partirai dans trois jours: comment avoir vos réponses? ayez pitié de moi; & quelque part que je sois, faites-moi tenir vos lettres. Je ne puis vous en dire davantage, je suis accablée.

SECONDE PARTIE.

Lettre de M. de . . . . à Mademoiselle d'Orvigny.

MADEMOISELLE,

J'APPROUVE votre délicatesse, mais mon suffrage a des bornes. Vous avez fait ce que vous deviez jusqu'à présent; il est nécessaire que vous commenciez à mettre un terme à la sévérité de vos principes. Je suis on ne peut pas plus flatté de la confiance que vous avez en moi; mais je placerai ma reconnoissance à vous donner des conseils utiles. Il ne faut jamais faire un supplice du devoir; l'on doit savoir dans l'occasion concilier les choses les plus opposées: c'est ce que votre peu d'expérience ne vous a pas appris. Ne vous refusez pas à ce que je veux faire. Je suis capable

de respecter vos volontés dans tous les temps, mais je me vois aujourd'hui obligé de me refuser à les suivre. Le Marquis est parti; il doit, me dites-vous, aller dire adieu à sa mère avant que de prendre un parti violent! il trouvera chez elle le remède à ses maux; je saurai le lui faire trouver. Je viens d'écrire à Madame Damonville, & lui envoie ce que vous m'avez écrit. Vous devez deviner ce que je ne vous dis pas, & me pardonner ce que j'ose vous dire. Je n'attendrai pas que Monsieur votre père soit de retour d'Aix-la-Chapelle, pour agir auprès de lui. Je ne sais point différer, lorsqu'il s'agit d'être utile à une personne qui mérite aussi bien d'être servie que vous. Adieu, Mademoiselle; comptez sur tout mon zèle; il vous est acquis par le droit inconteſtable du mérite, & de la beauté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de Julie à M. de. . . .

Ah! Monsieur, qu'avez-vous fait? vous me demandez des permissions,

& vous agiſſez ſans les obtenir. Je ſens que la réuſſite de votre démarche aſſureroit mon bonheur; mais ſongez-vous quelle eſt ma ſituation ? mon père lui-même ne rougira t-il pas de donner ſa fille, ſans biens, au fils d'une femme avec qui il a refuſé de partager ſon ſort ? Qu'avez-vous fait, Monſieur ? j'aimerois mieux vivre malheureuſe, que d'expoſer M. d'Orvigny au moindre regret; comment prendra-t-il ma démarche ? ne me reprochera-t-il pas de lui avoir caché une choſe qu'il devoit ſavoir le premier ? Voyez comme vous vous êtes conduit, & combien peu vous m'avez ménagée ! Je vous emploie pour conſoler un homme que je rends malheureux malgré moi; & vous faites des démarches qui vont peut-être me couvrir de confuſion. Quoi qu'il en ſoit, quand vous travaillez à mon bonheur, je dois vous épargner les reproches. Je pars cet après-dîné, donnez-moi de vos nouvelles; je vous abandonne mon ſort, puiſqu'il n'eſt plus temps de remédier à ce que vous avez fait.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de M. de . . . à Julie.

Je vous envoie la réponſe que me fait Madame Damonville. Voyez, Mademoiſelle, ſi vous pouvez vous refuſer à ſon bonheur. Il me ſemble que le Ciel vous a fait naître pour réparer les torts de votre père.

Lettre de Madame Damonville à M. de...

Je ſuis faite pour les événemens imprévus. Accoutumée aux coups de l'infortune, je ne l'étois pas aux faveurs du ſort. Mais ma Julie ne s'eſt-elle pas trompée ? eſt-il vrai qu'elle aime mon fils ? Je crains qu'elle n'ait confondu la pitié avec l'amour. Si ce qu'elle dit exiſte, que de perſonnes vont être heureuſes ! je tiendrai du haſard ce que je n'ai pas voulu obtenir de mes ſoins. Combien de fois ne me ſuis-je pas dit : Si mon fils la voyoit, il l'adoreroit ; elle ne peut plus m'appartenir par le ſang : que ne peut-elle du moins m'appartenir par l'amour de mon fils ? Je me ſuis toujours refuſée, par

raiſon, à préparer cet événement. Mademoiſelle d'Orvigny m'a ſouvent demandé à voir mon fils ; ſans lui dire mes raiſons, je me ſuis toujours oppoſée à ſes vœux : aurois-je voulu faire ſervir mon enfant d'inſtrument à mes foibleſſes ? Que de combats n'ai-je pas eus à éprouver ! Le Ciel m'a donné la force de les ſurmonter, & ce qui arrive eſt peut-être une récompenſe de mon courage. J'ai ſouffert tous les tourmens imaginables, & je vais ſans doute en être délivrée. Malgré l'amitié que j'ai pour mon fils, j'ai toujours ſenti que je ne le tenois pas de l'amour ; il dépend de ma Julie de me le rendre bien cher : elle ajoutera à l'amitié que j'ai pour lui, un intérêt encore plus tendre. Faites-lui lire ma lettre, Monſieur ; elle devinera ce que je ne puis exprimer.

Suite de la Lettre de M. de. . . .

Vous voyez, Mademoiſelle, que votre délicateſſe ſeroit mal entendue, ſi vous vous refuſiez au bonheur d'une femme qui vous aime avec autant de

tendreſſe : c'eſt alors qu'elle auroit lieu d'abhorrer votre famille. Il ſembleroit que vous n'avez tous exiſté que pour faire ſon malheur. Je viens d'écrire à M. votre père, & je lui envoie une copie de la lettre de Madame Damonville. Ne vous inquiétez pas de ce qui peut arriver ; & repoſez-vous ſur les ſoins d'un ami, qui s'eſtime trop heureux de pouvoir contribuer à vous rendre heureuſe.

Lettre de M. de . . . à Julie.

Quel contre-temps, Mademoiſelle ! je ſuis forcé de partir pour Nancy ; la ſucceſſion de ma tante exige que je m'y rende. Je vous envoie la réponſe de M. votre père pour vous conſoler de mon abſence. Je vais voir votre amie, & j'eſpère que ſi cette fois vous me défendez de dire à ſon fils que vous l'aimez, ce ſera pour vous réſerver le plaiſir de le lui dire vous-même. L'on m'apporte des lettres de Madame Damonville, où il y en a une pour vous ; je vous laiſſe aſſez d'occupation. Comme des trois que je vous envoie, la mienne

vous sera la moins intéressante, je m'y borne à vous prier de m'instruire de ce qui vous arrivera. Vous n'allez plus avoir besoin de moi, & je crois que dans quelques jours cet homme que l'on ne vouloit pas aimer, ne vous laissera pas le temps de m'apprendre les progrès de son bonheur & de votre tendresse. Que ne puis-je être témoin de l'un & de l'autre!

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de M. d'Orvigny à M. de...

Il n'étoit pas nécessaire que j'apprisse le nouveau trait de Madame Damonville pour me sentir confondu. Que j'ai payé cher un instant d'ambition! j'abandonnai une femme qui pouvoit faire mon bonheur, pour courir après des biens qui m'ont rendu trop à plaindre. J'ai épousé une personne qui m'étoit indifférente; & pour comble de maux, j'ai trouvé cette personne remplie pour moi de l'amour le plus tendre. Que de remords ne m'ont pas agité tous les jours! Je sentois que Madame d'Orvigny méritoit d'être adorée; & malgré

mes efforts, je ne pouvois l'aimer. D'un autre côté, j'éprouvois toutes les inquiétudes d'un amour mal éteint. Ah! Madame Damonville, vous n'avez été que trop vengée; j'accepte vos biens pour mon enfant, sans craindre que cet effort ajoute à mon humiliation : il y a long-temps que je rougis, que je m'abhorre, & que je sens que votre belle ame n'étoit pas faite pour la mienne. . . . Sans ma confusion, qu'il me seroit doux de tenir mon bonheur des mains de cette femme adorable! Elle demande ma fille! elle est à elle sans doute; je suis honteux de la lui donner aussi dépourvue des biens de la fortune: mais l'époux qu'elle aura l'adore; il est le fils de Madame Damonville; il sait, comme elle, connoître le prix du vrai bonheur, & il jouira d'un bien que je n'ai pas su apprécier. Je m'apperçois, mon cher ami, que je suis fort troublé en écrivant cette lettre. Il n'importe; vous l'enverrez à Madame Damonville : je n'oserois jamais lui écrire directement. Je compte arriver à Bruxelles dans deux jours; je sens qu'il faudra que je prenne des pré-

cautions pour préparer Madame d'Orvigny à cet événement. Adieu, cher ami; je ne suis pas assez à moi pour trouver des termes qui vous expriment ma reconnoissance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de Madame Damonville à Julie.

Quoi! ma chère Julie, vous connoissiez un remède à mes maux, & vous différiez de le mettre en usage! C'est avec moi que vous vous piquez de délicatesse, & que vous voulez faire assaut de sentimens! J'ai pétri ton cœur, ma chère enfant; laisse-moi lui donner la forme que je veux qu'il prenne. Savez-vous, petite fille, que vous avez failli de faire mourir mon fils! Il est tombé malade à douze lieues de Nancy; son Valet-de-chambre me l'a fait savoir: j'ai été le rejoindre sur-le-champ; il avoit une fièvre horrible; & dans le transport qu'elle lui causoit, il ne faisoit que parler de *Julie*. Je demandai à ses gens s'il savoient ce qu'il vouloit dire; ils m'apprirent qu'il avoit été souvent chez votre père, & que

c'étoit sans doute de vous qu'il vouloit parler. Je vous avoue, ma chère petite amie, que je trouvois de la consolation dans les peines mêmes de mon fils. Il resta quatre jours dans cet état. Je reçus les lettres de M. de...; elles rendirent la vie à mon fils, & la tranquillité à sa mère. Il vouloit vous écrire tout de suite, je l'en ai empêché. . . . Je sens que nous devons beaucoup de ménagement à Madame d'Orvigny dans cette affaire, & j'ai conseillé au Marquis de s'adresser d'abord à elle. Dans d'autres circonstances j'aurois fait ces démarches moi-même : mais je craindrois de lui causer de la peine ; elle connoît mon fils, & recevra ses lettres avec moins de répugnance. Je t'avoue que je ne suis pas sans inquiétude sur le parti qu'elle prendra. J'espère cependant que je te verrai bientôt ma fille. En attendant, sois toujours assurée de ma tendresse.

Lettre de M. Damonville à Julie.

MADEMOISELLE,

Ma mère me défend de vous écrire ! mais comment lui obéir ? Que vous me donnez d'horreur pour ma fortune, puiſque c'eſt elle qui vous fait éprouver de la répugnance à couronner mes vœux ! Eſt-il poſſible que vous m'aimiez, & qu'il y ait quelque choſe qui vous occupe plus que mon amour ? Dieu ! que je ſuis malheureux d'avoir des biens, puiſqu'ils vous font éprouver des combats ! Mais, Mademoiſelle, devez-vous entrer dans ces détails ? n'êtes-vous pas faite pour tous les avantages . . . ? Que vous m'humiliez par tant de nobleſſe ! je ſens que cette inégalité de fortune qui vous arrête eſt trop réparée par la ſupériorité de vos vertus, & que c'eſt à moi de rougir. Quand je commençai à vous connoître, je crus pouvoir flatter vos vœux en vous offrant ma main ; aujourd'hui que votre mérite & votre caractère ſe ſont développés à mes yeux,

je

je sens que vous m'honorez en l'acceptant. Ne troublez point le charme de mes pensées ; laissez-moi jouir du plaisir de vous avoir des obligations. Ah ! Mademoiselle, c'est le moment de ma vie le plus doux, le plus flatteur. Madame Damonville, qui connoît tout le prix de votre ame, desire pour moi le bonheur que vous craignez de tenir de ma tendresse. Voulez vous refuser à votre amie le bonheur de son fils ?... Je ne vous dis plus rien, & ne puis plus rien vous dire. J'irai vous persuader de l'injustice de vos craintes, j'irai fixer des incertitudes qui peut-être n'existeroient pas si vous m'aimiez davantage. Enfin, vous saurez combien je vous aime, & vous ne voudrez pas me faire un supplice de mon amour.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de Julie à Madame Damonville.

Vous avez raison, Madame, je reconnois mes torts ; oui, je sens qu'il est doux de tenir tout de ce qu'on aime : que puis-je vous dire qui exprime ma reconnoissance ? Si vous étiez un homme,

M. Damonville auroit en vous un rival bien dangereux.... Mon père eſt ici, il a prévenu ma mère. Quelle digne femme ! elle a avoué à M. d'Orvigny que dans le commencement qu'elle avoit vu le Marquis, ſa prévention l'avoit empêchée de lui rendre juſtice ; mais que peu-à-peu elle avoit remarqué en lui des qualités aimables & ſolides. Elle s'étoit apperçue de ſon penchant pour moi, mais elle avoit toujours cru que je le voyois avec indifférence. = Je lui pardonne, dit-elle, de nous avoir trompés =. Enſuite, regardant mon père avec beaucoup de tendreſſe : = Ah ! Monſieur, ajouta-t-elle, vous m'avez toujours refuſé le titre de votre amie : ſi depuis que nous ſommes enſemble, vous m'euſſiez accordé votre confiance, vous auriez paſſé des momens moins déſagréables ſans doute ; j'aurois été plus flattée de cette marque de juſtice, que des efforts que vous faiſiez pour me témoigner de l'amour. La mère du Marquis a dû mériter votre tendreſſe ; je ſens combien elle en étoit digne, & je ne puis lui refuſer mon attachement. Allons, Monſieur, nous ne ſommes plus d'un

âge à avoir des passions ; jouissons maintenant du bonheur tranquille de l'amitié. . . .=. Elle n'avoit pas achevé de prononcer ces mots, que mon père étoit à ses genoux : tout ce qu'il lui dit ne peut se rendre ; jamais je n'en perdrai le souvenir. Je fondis en larmes, en voyant ce spectacle attendrissant. Ma mère me prit dans ses bras, & je n'en sortis que pour passer dans ceux de mon père. Il sembloit que j'étois le lien qui les unissoit. Enfin, Madame, je ne puis vous peindre cette situation touchante ; c'est à vous que je dois le bonheur d'en avoir joui. Ma mère a reçu la lettre du Marquis, elle en est enchantée. Pour moi je n'ai pu la lire sans émotion. Madame d'Orvigny est maintenant occupée à y répondre ; elle veut aussi vous écrire, Madame, & vous prier de venir nous joindre. Comme le Marquis mande que M. de Livry est tout-à-fait rétabli, rien ne pourra vous en empêcher. Vous savez que nos affaires ne nous permettent pas de nous absenter ; sans quoi ma mère ne prendroit pas la liberté de vous demander cette grace. Si vous n'aviez pas un fils, je vous dirois : Adieu, ma

chère maman. Mais je n'ose me servir de cette expression ; il y verroit trop de tendresse pour lui. Eh bien, adieu, ma tendre & bonne amie. Si le respect ne se trouve pas dans ces termes familiers, vous êtes sûre au moins qu'il est au fond de mon cœur.

Lettre de M. de... à Julie.

Je vous annonce, Medemoiselle, une bonne nouvelle; Madame Damonville est partie cette nuit avec son fils pour aller vous joindre. J'ai soupé hier avec eux. Quelle joie éclatoit sur leur visage! quelle tendresse ils ont l'un & l'autre pour vous. Vous êtes bien digne de ce sentiment ; & qui vous connoît n'est pas étonné qu'on vous aime beaucoup. Je ne vous écrirai que ce peu de lignes ; il ne faut pas vous distraire dans un moment aussi doux.

Lettre de Julie à M. de...

Ils sont arrivés. Il me faudroit dix cœurs pour contenir les joies différentes que je ressens. Ma mère aime autant

Madame Damonville que moi ; elles se font mille caresses ; & le Marquis, qui craint que je n'aie l'air d'une délaissée, s'occupe, pendant ce temps, à me faire les protestations les plus tendres. Il tourmente mon père pour l'accélération de la cérémonie ; je lui dis qu'elle ne se fera pas sans votre présence : mais rien ne peut détruire son obstination ; le Comte l'approuve, & je suis seule de mon parti. L'on a fixé notre union à quinze jours ; il vous seroit possible d'arriver avant ce temps. Je vous recommande de ne rien négliger pour ajouter à ma félicité le plaisir de voir celui à qui je la dois.

Lettre de M. de... à Julie.

Je suis on ne peut pas plus sensible à vos marques d'amitié ; je ne prévois pas pouvoir être de retour avant un mois : mais soyez persuadée que vos fêtes n'ajouteroient rien à ma satisfaction. Il me suffit de vous savoir heureuse, & d'apprendre de vous que vous l'êtes, pour être heureux moi-même. Continuez, je vous prie, de

m'informer de vos plaisirs ; je ne suis pas assez indiscret pour vous demander de n'en rien omettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de Julie à M. de . . .

Je suis au comble de mes vœux : je puis à présent, à juste titre, appeller Madame Damonville ma mère. Mon mariage s'est fait hier ; j'ai obtenu que l'on ne donnât pas de fête, en sorte que notre union a été célébrée sans éclat. Mes deux mères semblent s'aimer davantage chaque jour. Mon père n'a plus ces soins affectés auprès de Madame d'Orvigny ; je vois qu'il l'aime véritablement. Je ne puis m'empêcher de rire, quand je le vois avec Madame Damonville. Quelle différence de leur conversation avec celles qu'ils avoient, il y a vingt ans ! Il me semble qu'ils mettent tout leur plaisir à voir renaître leur ancien amusement dans leurs enfans. Je voudrois que vous fussiez présent pour avoir encore des observations à faire. J'espère que j'aurai bientôt le plaisir de vous voir. Je ne vous dis rien pour

M. de Livry, je lui écris par le même Courier.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de M. de . . . à Julie.

Le pauvre Marquis, que je le plains ! il n'y a que lui que vous ne trouviez pas digne de remarque, car vous ne me dites pas que vous en ayiez fait ſur ſon compte. Eh bien, puiſque vous ne voulez pas me parler de lui, je vais vous trouver pour vous y contraindre par mes queſtions. Je pars ce ſoir, & devinez avec qui : M. de Livry veut abſolument vous voir ; il s'eſt tourmenté toute la ſemaine pour pouvoir trouver un bijou que le Marquis ne vous ait pas offert ; & n'imaginant rien que vous n'euſſiez déjà, il a fait faire un hochet : il eſt de corail, & les grelots ſont entourés de diamans. Je lui ai repreſenté que ce cadeau étoit tout au moins ſuperflu, que vous n'étiez plus un enfant : il m'a ri au nez, en me diſant que dans un an il pourroit vous être utile. Ce mot m'a fait mieux réfléchir ; j'ai ſenti que ſon préſent pouvoit avoir

quelque chose d'augural ; & je me suis tu, comme on faisoit autrefois quand les auspices avoient prononcé. Adieu, Madame ; je vous dirois trop de folies si je me livrois au plaisir de vous entretenir, dans la joie que votre bonheur me cause. Jouissez de votre sort comme je jouirai toujours du plaisir d'y avoir contribué.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ROMANS D'AMOUR.

LE BON HOMME.

Conte imprimé en 1758.

UN bon homme vivoit au Fauxbourg Saint-Marceau, dans une petite maison assez commode, où il s'étoit retiré pour ne pas entendre gronder sa femme. En y entrant, il avoit dit : = Elle ne viendra pas me chercher ici pour me tourmenter : je lui ai abandonné les deux tiers de mon revenu ; elle sera contente de son sort ; & je bénirai le mien, loin d'une femme méchante, que je ne puis plus souffrir ; loin d'un monde faux, que je n'ai jamais aimé ; avec une fortune très-bornée à la vérité, mais avec des desirs très-modérés ; je serai heureux ; je n'aurai à envier le sort de personne,

& mes jours iront doucement aboutir à ce terme qui est le dernier & le plus heureux de nos jours ==.

Ces réflexions se ressentoient un peu du chagrin qu'il avoit éprouvé auprès de sa femme ; car après tout, il est fort doux de vivre ; & pour être autorisé à regarder la vie comme un malheur, il faut être très-malheureux. Mais le bon homme perdit bientôt ses noires idées dans sa nouvelle maison. Il y a mille plaisirs pour les bonnes gens ; & la tranquillité en est la source.

Il n'eut pas plutôt mis le pied dans son jardin, qu'il oublia tous ses chagrins passés. == Ah! dit-il, il n'y a rien de tel qu'un jardin pour être heureux : on cueille une pêche, on coupe un raisin, on taille sa treille, cette treille dont l'idée égaie l'homme triste & ranime l'homme fatigué. Il n'y a ni femme ni enfans qui vaillent cela ==.

Tous les matins, à six heures, il faisoit sa petite promenade. Un berceau le garantissoit ensuite des ardeurs du soleil ; une vieille Servante, machine à sons bruyans, lui apportoit le petit pain & la demi-bouteille, & pen-

dant qu'il se nourrissoit, elle lui racontoit l'histoire des mauvaises femmes du quartier. On aime les histoires, quand on a la sienne. Il interrompoit quelquefois la correspondance des dents & de l'estomac, pour refléchir à ce qu'il avoit souffert avec sa femme.

Après le déjeûner il prenoit un livre, le feuilletoit & s'endormoit; il n'avoit jamais lu autrement. Cependant il avoit de l'esprit; esprit naturel, qui n'a pas besoin de s'instruire, & qui perdroit à s'étendre.

Il retrouvoit la jeunesse dans cet état tranquille, & il se promettoit d'en jouir long-temps; mais ses amis, qui n'étoient ni sans passions ni sans vices comme lui, croyoient que c'étoit un parti désespéré que d'avoir quitté le monde. Ils venoient souvent le visiter, & vouloient, par leurs importunes raisons, le ramener à la Ville. = Eh! mes amis, que vous ai-je fait, leur disoit-il? pourquoi me contester un bonheur si sensible? Je vous assure que je ne rêve point, que je suis très-heureux. = Mais votre femme, pensez-vous pouvoir l'abandonner sans crime? L'avez-vous épousée

pour la fuir ! = Je l'ai épousée pour être heureux; je n'ai jamais eu que ce seul desir dans le monde; & c'est pour cela que j'ai fui toute occasion de m'élever, de m'enrichir, de me faire des passions; je n'ai permis à mon cœur que l'amour, ma femme n'en méritoit point; & elle doit souffrir que je la confonde avec les choses qui ne peuvent me rendre heureux, puisqu'elle m'a rendu misérable =.

Sa femme l'écoutoit. On l'avoit fait placer dans un cabinet d'où elle pouvoit entendre l'entretien. Elle sortit furieuse, & voulut l'étrangler. = Madame, lui dit-il, je n'ai aucun dessein de vous offenser; mais vous savez que votre mauvaise humeur m'a fait gémir cent fois. Souffrez que je cherche mon bonheur dans le repos. = Votre bonheur ! Monsieur, il ne doit être qu'avec moi; je ne permettrai point que vous me fuyiez, que vous me mépriſiez: on ne fuit que des femmes sans mœurs. = Des femmes sans mœurs, Madame, ne sont pas toujours des êtres sans humanité; & vous m'avez appris qu'avec de la vertu on pouvoit être très - inhumaine. Je

n'eſtime que la douceur, que l'amitié.... = Eh bien, Monſieur, on en aura pour vous; il ne faut point trop d'efforts pour cela : vous êtes honnête homme, bon homme, aimable quelquefois; & je commence à croire que ſi nous ne nous ſommes pas aimés, c'eſt que nous ne nous ſommes pas entendus. = Ah! Madame, vous ne vouliez pas m'entendre; mon bonheur ne vous touchoit point, & vous vous plaiſiez à me tourmenter : vous en êtes fâchée aujourd'hui, vous voulez vous corriger; mais dois-je vous croire plus de ſentiment? Celui qui vient de la ſoumiſſion, a l'orgueil pour ennemi, & n'eſt jamais durable. = Vous eſſaierez, Monſieur; je vous réponds de ma bonne volonté : il vous eſt aiſé de juger, par ma démarche, que je cherche à me rapprocher de vous =.

Rien de ſi beau que ces aſſurances : les amis qui étoient préſens y mêlèrent leurs ſyllogiſmes importuns : on l'étourdit; il fut obligé de ſe rendre, car les bonnes gens ne délibèrent point. Il embraſſa ſa femme, & partit avec elle, en regrettant ſon jardin.

Ennemi de la mauvaise foi, ignorant jusqu'aux moindres ruses, il ne soupçonnoit point sa femme de le tromper; aussi ne le trompoit-elle pas: elle avoit cédé à l'autorité des bienséances, & elle croyoit que ses engagemens ne lui coûteroient rien à remplir; mais les défauts de l'humeur sont dans le sang.

Pendant la route elle lui prodigua les caresses, les doux noms, & elle-même y étoit trompée: mais le soir, pendant le souper, un petit chat, monstre adoré, s'étant trouvé sous le pied du bon homme, reçut malheureusement l'empreinte du talon; & le cri qu'il fit fut le signal d'une sanglante guerre. Sa femme l'accusa d'avoir voulu tuer ce chat, & sa douceur ne fit que le rendre plus suspect. Il se justifia le mieux qu'il put. = Non, Monsieur, vous ne rentrez chez vous qu'avec des sentimens ennemis; j'aurois dû le prévoir, & je suis une sotte. Vous me détestez, vous haïssez mes chats, vous voudriez que je fusse morte..... = Non, Madame; mais je voudrois qu'en pensant cela de moi, vous daignassiez me laisser tran-

quille. Pourquoi êtes-vous venue me troubler ? Je reprendrai le chemin de ma maiſon, & vous concevrez enfin qu'il eſt impoſſible que nous puiſſions nous accorder. = Ah ! Monſieur, vous le reprendrez lorſqu'il vous plaira ; dès ce ſoir, ſi vous voulez. = Oui, Madame, je le veux encore plus que vous-même ; & vous n'entendrez plus parler de moi =.

Il partit à pied, & ne mit pas longtemps à faire le trajet. Sa Servante fut fort étonnée & fort contente de le revoir. = Ma chère Louiſon, lui dit-il, tu revois ton maître : félicite-le ; il eſt délivré, pour jamais, de ſa femme. = Comment, Monſieur, elle eſt morte ! = Non, mon enfant, elle n'a pas envie de mourir ; mais elle en a encore moins de me revoir : j'ai appuyé le talon ſur ſon chat ; elle a cru que c'étoit de deſſein délibéré, & jamais elle ne me pardonnera cette offenſe. = Oh ! cela eſt bien certain, dit la groſſe Louiſon ; vous penſez juſte, elle eſt folle de ſes bêtes. Si elle avoit jamais eu de l'eſprit, elles le lui auroient

fait perdre il y a long-temps. = Louiſon, dit le généreux bon homme en l'entendant parler avec cette familiarité, ma femme a des paſſions, & vous avez des devoirs: celui dont je vous diſpenſe le moins, eſt de me parler d'elle avec reſpect. = Ma foi, Monſieur, on a bien de la peine à retenir ſa langue, quand on voit tant de haine pour un mari, & tant d'amour pour des chats. Vous l'avez dit vous-même, & je ne fais que vous répéter. = En ce cas, reprit-il, j'ai dit plus que je ne devois, & vous ne deviez entendre que la moitié de ce que j'ai dit =.

Louiſon ne put que difficilement ſe contraindre: mais il paroiſſoit vouloir être obéi, quoiqu'il parlât avec douceur; & il le fut, à cauſe de cette douceur triomphante qui pénètre au fond du cœur.

Il reprit ſon train de vie, & y trouva plus de bonheur que la première fois, parce qu'il venoit d'éprouver des choſes triſtes qui avoient comblé la meſure de ſes chagrins. Il vécut ainſi pendant

ſix mois, ne voulant recevoir perſonne, n'éprouvant aucun ennui, trouvant que les amis ne ſont propres qu'à importuner, quand on eſt parvenu à ſe faire un bonheur qu'ils ne peuvent pas concevoir. Il vouloit à peine lire les lettres qu'il recevoit d'eux, parce qu'il n'y en avoit aucune où il ne trouvât des reproches de ſa ſolitude. = Ces gens-là ſont ſinguliers, diſoit-il toujours ; ils veulent ſavoir mieux que moi ce qui peut me rendre heureux; je leur montrerois mon cœur rempli de joie, rempli du ſentiment de ma félicité, qu'ils ne pourroient pas croire que je raiſonne mieux qu'eux =. Il concluoit de-là qu'il n'y a ni raiſon, ni véritable amitié dans le monde, puiſqu'on y eſt aſſujetti aux idées générales, & qu'on ne peut pardonner à un homme d'y être heureux par ſes propres idées.

Il fit un jour connoiſſance avec une jeune veuve pleine de douceur. Il s'attacha à elle, & la cultiva autant qu'il étoit poſſible. Il alloit la voir tous les jours, & il n'y avoit que pour

elle qu'il quittât volontiers son berceau & ses poiriers. Insensiblement l'inclination devint plus forte, & il lui parut qu'elle étoit mutuelle; il regretta de n'être pas libre. = Voilà la femme qu'il me falloit, disoit-il; mes jours auroient coulé dans le lait; j'aurois vécu dans un printemps éternel, car je sens que les chagrins m'ont vieilli. Pourquoi le Ciel nous condamne-t-il à entrevoir un bonheur auquel nous ne saurions atteindre = ?

Pendant qu'il se livroit à ces amères réflexions, on vint lui annoncer que sa femme étoit morte. = Eh bien, dit-il, j'épouserai la veuve; j'ai encore le temps d'être heureux, & j'en bénis le Ciel =.

Il ne donna aucunes larmes au trépas de la défunte : il étoit si franc & si honnête homme, qu'il ne lui venoit pas dans l'esprit qu'on pût feindre des douleurs qu'on ne sentoit pas. Un de ses amis, qui avoit trouvé le secret de pénétrer chez lui, lui dit qu'il falloit au moins, par respect humain, qu'il s'efforcât de pleurer.

= Non, répondit-il, le préjugé ne m'épouvante plus; je leverai très-bien les yeux devant ces hommes dont vous me menacez : quoiqu'esclaves de la fausseté & de l'usage, ils sont faits pour admirer un esprit libre qui ne nuit à personne =.

Quelque temps après, il annonça qu'il alloit épouser la veuve. Les donneurs d'avis se mirent en campagne : on l'importuna beaucoup, & il lui fallut essuyer toute la bordée des argumens dont l'esprit commun abonde. La veuve étoit jeune : on prétendoit que ce nœud, mal assorti, abrégeroit ses jours, ou l'exposeroit à des chagrins qu'il ne pourroit supporter. . . . . = Quand on a affaire à une femme douce, répondit-il, on peut impunément ménager sa santé; des deux malheurs que vous me présagez, le premier n'arrive qu'aux fous, & le second n'est senti que par les imbécilles... =. On lui représentoit encore qu'il y avoit de l'imprudence à renoncer à la retraite, puisqu'il y avoit passé de si doux momens jusqu'alors. = Oui,

disoit-il, mon jardin m'avoit fait oublier toute la terre ; je ne l'aurois pas quitté pour un trône brillant, mais trouvez bon que je le quitte pour une société douce. On doit toujours chercher à étendre son bonheur autant qu'il est possible : cette ambition est raisonnable, ou tous les attraits de la Nature sont des piéges. J'étois heureux, mais j'étois seul ; mon existence étoit inutile. Quand on peut être deux avec autant d'avantage qu'on en trouvoit dans la retraite, on doit s'y résoudre & se reproduire ; le bonheur des solitaires n'est point innocent, si la Nature ne leur a refusé ni un cœur ni un objet digne de le remplir =.

Avec ces maximes il terrassa les Docteurs, ou les fit taire ; & il épousa. Mais cette femme si douce l'impatienta cent fois en six semaines : il ne l'avoit pas bien connue, & il la connut trop bien ensuite. Il étoit un peu vif, & la conversation l'ennuyoit quand on y étoit trop aisément d'accord. Sa femme disoit toujours comme lui, & il ne pouvoit parvenir à se

faire contrarier. Il avançoit quelquefois des choſes abſurdes, il donnoit des ordres ridicules, grondoit tout le monde dans ſa maiſon, à deſſein d'animer cette machine immobile, & il n'y parvenoit pas : il croyoit que ſi elle ne s'impatientoit pas, c'étoit parce qu'elle ne penſoit point. = Cela eſt bien ſingulier, diſoit-il ; je ſuis né pour éprouver les contraires ; & la fortune a pris un étrange plaiſir à contraſter les cauſes de ma perſécution =.

On caſſa un jour, dans ſa maiſon, pour vingt louis de porcelaine ; il affecta de ne pas gronder, pour éprouver ſi ſa femme ne gronderoit pas : il n'eut pas la ſatisfaction de lui entendre dire un ſeul mot. = Comment, Madame, lui dit-il, vous ne chaſſez pas ce maraud-là ? vous ſouffrez qu'on caſſe tout chez vous . . . . ? = Il l'a fait involontairement, Monſieur ; il en eſt aſſez puni, s'il eſt ſenſible. = Oui, Madame ; mais s'il ne l'eſt pas, demain vous n'aurez pas un meuble chez vous : eſt-ce qu'on

raisonne si délicatement avec ces drôles-là ? il faut gronder, il faut se faire craindre : rien n'est en sûreté ici, si vous restez dans cette nonchalance =.

Quelques jours après, un autre Domestique cassa la patte à son chien, en présence du bon homme. = Prenez donc garde à ce que vous faites, dit-elle, vous estropiez ce pauvre animal =. Elle se tourna ensuite vers son mari : = Vous voyez, Monsieur, que je gronde lorsqu'il le faut. = Oui, Madame ; mais votre chien a la patte cassée, & vous n'êtes guères sensible, si vous croyez avoir assez grondé =. Elle alla prendre doucement son chien qui étoit étendu sous un fauteuil ; elle l'envoya plus doucement chez Lyonnois, & lorsqu'on vint lui dire, deux jours après, que son chien étoit mort : = En vérité, dit-elle, ces gens-là sont d'une pesanteur horrible =.

Mille traits de cette espèce, que je pourrois citer, ne la feroient pas mieux connoître : mais en voici un

plus particulier que je ne dois pas paſſer ſous ſilence. Son mari la ſurprit un jour avec un jeune homme très-bien fait, & dans une ſituation. . . . Il recula à cet aſpect, dont aucune coquetterie ne l'avoit encore menacé. Il la fit appeller ſur-le-champ: elle vint ſans tarder; & jamais une coupable n'eut l'air plus innocent, ſans l'affecter. = Je ſuis bien ſurpris de ce que je viens de voir, lui dit-il. Quoi! Madame, vous à qui j'ai cru tant de vertu, tant d'amitié pour moi, vous me trahiſſez! vous attentez à ma gloire ſans égard, ſans ménagement, ſans diſſimulation! = Je ſuis déſeſpérée, Monſieur, de ce que vous avez vu: ce jeune homme m'a ſurpriſe dans mon cabinet; il m'a dit qu'il ſe tueroit, ſi je faiſois du bruit. Je lui ai en vain repréſenté que j'étois incapable de manquer à mon devoir. . . . . = Ah! Madame, deviez-vous avoir plus de reſpect pour ſes jours que pour les miens? Ne ſaviez-vous pas que ce ſeroit me percer le cœur? = Oui, Monſieur, mais vous

ſavez vous-même que je ſuis peu faite à me mettre en colère : il m'avoit alarmée, & je ne ſavois plus comment m'y prendre pour me débarraſſer de lui. = Allez, Madame, ce procédé eſt indigne ; une douceur qui ne peut repouſſer un outrage eſt un vice du cœur, & vous m'apprenez à connoître le vôtre. Je retourne dans mon jardin, que j'ai heureuſement conſervé ; le Ciel m'a donné la conſtance à la place du preſſentiment : puiſſé-je y perdre à jamais votre ſouvenir ! = Je ſerai fâchée, Monſieur, que vous preniez ce parti ; il va me déshonorer dans le monde : mais je ne ſais point dire des injures ; & pourvu que vous m'en épargniez vous-même, je ſubirai mon ſort ſans murmurer. Je me ſuis attachée à vous, parce que je vous ai cru de la douceur ; & s'il faut que vous me grondiez ſans ceſſe. . . . = Comment ! gronder, dit-il impatiemment ; donnez un autre nom au reſſentiment le plus juſte ; connoiſſez mieux les ſentimens d'un homme délicat : on gronde, parce qu'on a de l'humeur ;

l'humeur ; mais on gémit, on s'éloigne, on se plaint, parce qu'on a de l'honneur. = Je sais cela, Monsieur ; je sais que vous êtes fondé à vous plaindre : mais je sais aussi que qui se plaint fait du bruit, & le bruit m'est affreux. = Vous n'en entendrez plus, Madame ; & je vous sacrifie, par mépris, celui que je serois en droit de faire. Jamais vous n'entendrez parler de moi =.

Il tint parole, & partit, tout de suite, pour sa petite maison. Y vivra-t-il tranquille ? Il a payé cher le plaisir de rejoindre ses espaliers & son berceau. Leur retrouvera-t-il les mêmes charmes ? Il emporte le souvenir d'une offense cruelle : ce souvenir gâte tout dans la vie. Voyons si la Providence lui laissera le triste plaisir de philosopher sur son malheur.

Il rêva le soir à ce qui lui étoit arrivé. Il se sentoit blessé, honteux ; il ne soupa point. Il ne fut pas plus tranquille le lendemain ; il ne regardoit son jardin qu'avec indifférence ; il étoit étranger chez lui, embarrassé

devant Louiſon même : le nom de ſa femme ſuffiſoit pour le faire rougir.

Il avoit de l'eſprit : il s'étoit accoutumé à refuſer au préjugé, ce reſpect malheureux qui nous enchaîne tous. La raiſon vint au ſecours d'un homme qui lui avoit rendu un ſi fidèle hommage. Il s'interrogea, ſe rendit compte des cauſes de ſon état, & fut fort étonné de leur avoir laiſſé prendre un ſi puiſſant empire. Il reprit en un inſtant toute ſa bonhomie, toute ſa gaieté. Jamais révolution ne fut ſi prompte. = Ah ! me voilà tel que je dois être, s'écria-t-il. Je me retrouve dans ma ſécurité préſente : quel mauvais génie avoit ſoufflé dans mon ame la honte & la douleur ! Quoi ! une femme perfide aura trahi la foi qui m'étoit due; elle ne rougira point de ſon crime, & je me chargerois du ſoin affreux d'en rougir pour elle ! Non, le préjugé a ſes bornes, & mon honneur ne doit pas dépendre d'un être qui a perdu le ſien. En la mépriſant, je m'acquitte envers le Public; & s'il ſe trouve quel-

qu'un qui ne se contente pas de ce mépris, c'est un être barbare, & je ne lui dois rien =.

Il soupa avec une gaieté incroyable; & cependant il réva encore le soir à son aventure : il se demanda si elle ne lui imposoit aucune obligation ; si une femme que la *douceur* avoit conduite si loin, n'étoit pas un être à faire enfermer ; & il conclut qu'il n'y avoit pas un autre parti à prendre.

Pour éviter l'éclat, il lui écrivit le lendemain ; & dans sa lettre, il la menaça de l'autorité souveraine, si elle balançoit à se retirer, à l'instant même, dans un Couvent qu'il lui nommoit. Elle lui répondit, avec toute la douceur imaginable, qu'il pouvoit être tranquille sur le sort de ses volontés. = Parbleu, dit-il, voilà une *douceur* bien étrange =!

ROMANS D'AMOUR.

L'AMI DE LA BONNE SANTÉ;

Conte imprimé en 1700.

ETANT allé faire une visite, il y a quelques jours, à un de mes anciens amis, je le trouvai à une table de jeu, avec le Vicaire de la Paroisse. Il me reçut avec empressement, & me présenta au Docteur comme un de ses bons amis. Ce Docteur, qui me parut un homme de cinquante ans, d'une constitution vigoureuse & d'une santé florissante, me regarda du haut

en bas ; & après une légère inclination de tête, resta sur sa chaise, sans dire un seul mot. Je fus d'abord un peu surpris de l'air sourcilleux de M. le Docteur ; mon ami s'en apperçut, & prenant la parole : = Vous êtes, me dit-il, trop vieux pour mériter l'attention du Docteur ; il n'en a que pour les personnes jeunes & vigoureuses : mais, ajouta-t-il, bientôt vous le connoîtrez mieux, & je suis persuadé qu'il vous paroîtra digne d'occuper une place distinguée dans votre esprit ; c'est un homme si singulier, que vous n'en avez vu aucun qui lui ressemble =. Le Docteur ne répondit rien à cette plaisanterie. Il continua de me regarder fixement. Enfin, remuant la tête & se tournant vers mon ami : = Voulez-vous, lui dit-il, faire encore une partie = ? Mon ami s'excusa sur ce qu'il ne pouvoit pas continuer, & fit apporter

une bouteille de vin, des pipes & du tabac. Le Vicaire fuma ſa pipe, but du meilleur de ſon cœur à la ſanté de mon ami, me regardant toujours avec un air de répugnance, ne buvant point à ma ſanté, & ne m'adreſſant jamais la parole. Comme j'avois pris depuis long-temps l'habitude de ne boire que de l'eau, j'en fis apporter une bouteille, & je répondois, par des verres d'eau, à leurs verres de vin. Le Docteur s'en étant apperçu, dit à l'oreille à mon ami, mais aſſez haut pour que je puſſe l'entendre : = Le pauvre homme n'en a pas pour long-temps, à ce que je vois = ? Mon ami ſourit, & lui répondit, ſur le même ton : = Non, non, Docteur, M. *Fitz-Adam* vivra auſſi long-temps que vous & moi =. Puis, s'adreſſant à moi : = Quelles nouvelles, me dit-il = ? Nous commençâmes alors une converſation in-

téreſſante, qui dura juſqu'au moment où je voulus me retirer pour prendre du repos. Alors le Docteur ſe leva de ſa chaiſe, but à ma ſanté; & me donnant un coup ſur l'épaule: = Vous êtes, me dit-il, un fort aimable Vieillard; je veux faire connoiſſance avec vous pendant le ſéjour que vous ferez dans cette campagne =.

M'étant levé de bonne heure le lendemain, je trouvai le Docteur dans la ſalle du déjeuné. Il me ſalua d'une façon très-polie, & me dit qu'il avoit quitté ſon lit & ſa maiſon plutôt que de coutume, afin d'avoir le plaiſir de faire une promenade avec moi. = Votre ami, ajouta-t-il, ſort depuis peu d'une violente attaque de goutte; il ſera à peine levé lorſque nous aurons fait le tour de ſes poſſeſſions. J'acceptai ſa propoſition; nous entrâmes dans un jardin magnifique. J'étois ravi en extaſe, lorſque le Docteur

me dit : = Voilà qui eſt d'une grande beauté, M. *Fitz-Adam* ; je ſouhaiterois de tout mon cœur que le propriétaire fût moins tourmenté de la goutte, afin que je puſſe le fréquenter avec autant de conſidération que de plaiſir. = Qu'appellez-vous, *conſidération*, lui dis-je en l'interrompant ? mon ami en mérite-t-il moins, parce qu'il eſt attaqué d'une maladie qu'il ne s'eſt point attirée par la débauche ? = Cela eſt vrai : cependant, M. *Fitz-Adam*, que voulez-vous que j'y faſſe ? Je ſouhaiterois de penſer autrement, car j'ai de grandes obligations à votre ami. Il y a un autre Gentilhomme dans notre voiſinage qui me préſenta à lui, & me procura l'emploi que j'exerce ; mais malheureuſement il eſt attaqué depuis long-temps du ſcorbut, qui lui donne de continuels maux de tête, qui ne manqueront pas d'abréger ſes jours ; ce qui

fait que je ne vais jamais chez lui ==.

J'allois l'interrompre lorſque nous vîmes paſſer, près de nous, un carroſſe où il y avoit un Seigneur qui baiſſa la glace, & fit au Docteur une profonde révérence. Celui-ci tourna la tête, & ne dit pas un mot : cette façon d'agir, & la converſation que nous avions eue, excitant ma curioſité, je lui demandai qui étoit cet homme qui venoit de paſſer ? == Monſieur, me dit-il, cet infortuné a de grandes richeſſes ; auſſi penſe-t-il que tout homme a qui il fait un ſalut doit le lui rendre : mais moi qui le connois, je ſais auſſi qu'il mourra dans peu d'un aſthme qu'il a depuis long-temps ; & comme je me porte très-bien, graces à Dieu, je ne veux avoir aucune liaiſon avec cet homme-là. La ſanté, M. Fitz-Adam, eſt la ſeule choſe dont on doive faire cas dans ce monde : puiſque la mienne

eſt des meilleures, je me regarde comme un homme bien autrement important que celui qui vient de paſſer. Malgré toutes ſes richeſſes, il ſeroit bien content d'être le pauvre Vicaire de . . . , pourvu qu'il eût ſa ſanté. Croyez-moi, M. Fitz-Adam, il n'en a pas pour long-temps.=.

Je ne répliquai pas à ces paroles du Docteur; il continua en ces termes: = Vous êtes dans un âge avancé, M. Fitz-Adam; & vous êtes ſans doute fatigué du voyage que vous venez de faire, que vous avez entrepris, ſi je ne me trompe, à cauſe du dérangement de votre ſanté; c'eſt ce qui m'a fait manquer à la politeſſe, la première fois que je vous ai vu: mais votre converſation m'a fait connoître que vous êtes un homme de bonne humeur; & je vois que vous avez pris la réſolution de vous maintenir tel par la tempérance; en conſé-

quence je fais un grand cas de vous, & je suis ravi de vous connoître. Il est vrai que vous êtes d'un âge plus avancé que le mien, & par-là même mon inférieur : mais votre gaieté naturelle, & votre sobriété, vous mettent au niveau des jeunes gens. Bien vous soit, M. *Fitz-Adam* =.

En continuant ainsi notre promenade, nous rencontrâmes quelques Laboureurs ; mon Compagnon s'empressa de les aborder, & me dit, d'un air de satisfaction : = Voilà, voilà, M. *Fitz-Adam*, des gens qui méritent qu'on se trouve avec eux. Vous voyez leurs richesses sur leur visage. Y a-t-il aucun de nos Seigneurs de la Ville qui soit plus riche qu'eux ? Non, M. Fitz-Adam, il n'y en a pas un seul ; ils sont tous si blêmes, si pâles, qu'il n'est aucun de ces gens-là qui ne dédaignât de leur tirer le chapeau =. Il entra alors en conversation avec eux,

leur donna six sols pour boire, & se retira.

Nous rencontrâmes ensuite un grand nombre de Chasseurs : plusieurs saluèrent le Docteur, mais il ne fit attention qu'à un seul ; il traversa une haie pour aller l'embrasser, & il l'invita à dîner chez lui le lendemain. = Cet homme-là, me dit-il, a bien la plus robuste santé qu'il y ait dans l'Angleterre ; il ne va à la chasse que pour prendre de l'exercice ; & jamais il ne fait un saut lorsqu'il y a le moindre risque à courir. Pour ce qui est de tous ces autres personnages qui sont avec lui, ils franchissent les haies & les fossés ; & si le matin ils échappent aux dangers, ils n'échappent pas le soir à ceux de l'intempérance & de la débauche. Non, non, M. *Fitz-Adam*, ce ne sont pas-là de mes gens ; j'espère leur survivre pendant plus de quarante ans =.

Nous nous trouvâmes auprès d'une maiſon habitée, à ce que me dit le Docteur, par une aimable veuve. = Elle a eu, ajouta-t-il, pendant quelque temps, une ſanté vigoureuſe; je l'ai fréquentée aſſidument pendant ce temps-là: mais depuis qu'elle a une maladie de langueur, j'ai pris mon congé. Elle avoit réſolu de reſter veuve, après s'être mariée avec un Officier qui eut la tête emportée à la bataille de Fontenoy. Ces gens de guerre ſont une ſorte d'hommes avec qui je ne veux point avoir de liaiſon; leur vie tient à trop peu de choſe. = Mais, lui dis-je, ils ſont utiles à la ſociété; ils méritent par conſéquent notre eſtime. = Cela peut être, me repliqua le Docteur; il en eſt de même des gens qui travaillent aux mines de charbon, qui riſquent à chaque moment d'être enſevelis tout vivans: il y a ici une ſubordination de degré qu'il faut bien

remarquer, M. *Fitz-Adam*; & un homme d'une mauvaise santé, ou d'une profession périlleuse, doit se mettre bien au-dessous de ceux qui jouissent d'une bonne santé, & dont le travail ne les expose à aucun danger =.

Mon Docteur me paroissoit si singulier que je ne voulois plus l'interrompre; il continua en ces termes: = Vous me regardez peut-être, M. *Fitz-Adam*, comme un homme bien étrange; ne croyez pas cependant que je sois ennemi de ces gens peu estimables qui sont d'une santé foible, & que je sois sans entrailles à leur égard, lorsque l'occasion de les obliger se présente: mais quoique je sois prêt à leur rendre tous les services qui dépendent de moi, je ne puis cependant m'abaisser au point d'en faire des camarades. Pour élever un homme à un rang distingué, un Médecin a plus de pouvoir qu'un Roi: les dons de la

fortune ne ſont rien ; la ſanté eſt la ſeule richeſſe à laquelle l'homme puiſſe mettre un prix : ſans elle l'homme le plus opulent eſt toujours pauvre. Ce n'eſt pas à cet égard ſeul que je penſe différemment du vulgaire. Un Négociant ou un Artiſan, qui par ſon travail a fait ſa fortune, eſt ſouvent regardé comme un Gentilhomme ; & j'ai toujours cru qu'il y avoit plus de mérite à former ſoi-même ſa conſtitution, qu'à la tenir de la Nature. Dans le premier cas, il y a du haſard ; dans le ſecond, il y a du deſſein : c'eſt par cette raiſon qu'on me voit ſi ſouvent avec votre ami, car quoique la goutte dérange, pour l'ordinaire, le tempérament, cependant il peut ſe ſoutenir très-long-temps par la tempérance & une vie bien réglée ; tandis que ce Seigneur que vous avez vu traîné par ſix chevaux, a un aſthme incurable qui le rend, avec toutes ſes

richeſſes, auſſi pauvre que ce gueux qui eſt ſur le point de mourir de misère. Plus vous réfléchirez ſur ce que je vous dis, plus vous trouverez que j'ai raiſon de penſer ainſi. Un gueux qui ſe porte bien eſt un homme fait pour être le compagnon d'un Roi; un Lord malade eſt un pauvre dans ſon palais. Comment peut-il s'attendre à des hommages, puiſque le moindre de ſes Domeſtiques ne changeroit pas ſon ſort contre le ſien=?

Le Docteur termina ſa harangue, parce que nous arrivions à la maiſon de mon ami. Nous le trouvâmes bien portant & de bonne humeur, ce qui rejouit beaucoup le Vicaire. Comme je pris ſoin de cacher, autant que je le pouvois, les infirmités de la vieilleſſe, je paſſai avec lui une ſemaine fort agréable, & je m'inſinuai ſi bien dans ſes bonnes graces, qu'à mon départ il me donna du baume de tir-

rington, & le papier des poudres du Docteur Jacques. = On pourra, me dit-il, vous voler votre argent, mais soyez sans défiance sur les meurtrissures & les fièvres =. De retour chez moi, je fis plusieurs réflexions sur l'original que je venois de quitter ; & je fus obligé de convenir avec moi-même, que le Vicaire n'étoit pas aussi fou que je l'avois d'abord imaginé. La santé est certainement les richesses de la vie. Si les rangs étoient distribués à proportion des degrés de santé, sans doute les hommes la ménageroient beaucoup plus qu'il n'ont coutume de faire ; il en résulteroit un autre avantage pour la société : c'est qu'on n'y trouveroit pas autant de ces ennuyeux personnages, qui ne cessent de vous accabler de l'histoire de leurs maux.

ROMANS D'AMOUR.

VOILA

COMME ON PERD SON AMI.

1759.

UN ami avec qui je vivois dans la plus intime liaison, vint me trouver il y a quelques jours, & me dit: = Je connois la sagacité de votre esprit & la droiture de votre ame; vous voyez tout d'un coup, dans vos amis, ce qui peut leur nuire, ce qu'ils ont à corriger en eux: je viens vous prier instamment d'employer pour moi, aujourd'hui, ces yeux si bons. = En quoi peuvent-ils vous être utiles, lui de-

mandai-je ? vous êtes heureux, vous êtes aimé, vous êtes aimable ; vous allez épouser une femme charmante, & que vous adorez. . . . = Tout cela n'est pas également vrai, reprit-il ; il y manque l'essentiel. = Et qu'y manque-t-il donc ? = La certitude de ce mérite, dont vous me félicitez trop complaisamment ; l'amour l'exige : il est inexorable sur ce point, quand on est prêt à s'unir à l'objet des vœux les plus justes. Je sens que je doute de moi ; je sens que mon ame s'agite & se trouble : j'ai des défauts ; je les cherche & les ignore : mais mon cœur, plus pénétrant, me les reproche en secret. A la veille d'épouser Emilie, je voudrois être parfait ; je sens que je ne le suis point, puisque je ne suis pas tranquille. Les sentimens d'Emilie doivent me rassurer ; mais malgré moi, je crains son esprit quand j'adore son cœur. Son esprit qui voit tout, qui saisit tout,

qui, malgré le penchant à l'indulgence, ne doit rien pardonner, me fait trembler pour l'avenir. . . . = Vous voudriez donc que je vous aidasse à vous connoître, lui dis-je? l'amitié m'y porteroit aisément; votre bonheur m'en feroit une loi: mais en vérité, mon ami, je ne vous connois aucun défaut; & si vous en avez, le sentiment qui vous conduit aujourd'hui, l'instinct qui vous agite, suffisent seuls pour vous éclairer. = Non, reprit-il avec une vivacité touchante; vous vous trompez, ou vous n'êtes pas sincère: je m'examine & je m'échappe; je me mets devant un miroir, mais la vue n'est pas assez bonne. Quant à vous, vous pouvez bien, à présent, me parler sincèrement. Mais sachez que vous me connoissez; je vous ai surpris vingt fois avec de petits mouvemens qui disoient beaucoup; vous me condamniez, vous trouviez des choses à reprendre. Si je

vous avois interrogé alors, vous m'auriez dispensé de vous interroger aujourd'hui... = Cela peut être, repris-je; je me rappelle même ce que vous voulez me dire: mais ces petits mouvemens échappent & s'évanouissent; ils naissent plutôt de l'instant, que de la chose qui paroît les produire: c'est souvent notre humeur, notre disposition actuelle qui les occasionne; & si vous voulez que je vous dise vrai, je crois que dans ces momens que vous me rappellez, c'est moi qui avois tort =.

Je ne disois pas ce que je pensois, mais je ne voulois point lui parler autrement, parce que je connoissois le danger des conseils, plus grand souvent que celui des reproches. Enfin, je ne pus mettre des bornes à son importunité; & il fallut faire ce à quoi je ne conseillerai jamais à personne de consentir, y eût-il la plus grande nécessité. = Vous ne vous plaindrez pas plus long-temps de

moi, lui dis-je, mais craignez que je n'aie bientôt à me plaindre de vous; vous vous expoſez à donner une cruelle leçon à votre ami : vos ſentimens pour lui ne ſeront plus les mêmes quand il aura parlé; & vous lui aurez appris à flatter, dût-il nuire . . . =. Il inſiſta encore, & il fallut le ſatisfaire. = Ce que j'ai remarqué en vous, lui dis-je, eſt peu de choſe; & aſſurément, ſi l'amour ne vous donnoit les craintes & les vues les plus délicates, vous vous croiriez à un très-petit éloignement de la perfection, & vous vous rendriez juſtice. Mais on n'eſt jamais aſſez parfait lorſqu'on aſpire à fonder, par ſes vertus, le bonheur de l'objet aimé. Ce qui vous empêche de l'être, c'eſt, premièrement, une certaine obſtination à défendre votre avis, quel qu'il ſoit. Si c'étoit cet entêtement ingénu qui vient naturellement de l'eſprit, ce ne ſeroit pas un défaut, ou du moins,

ce défaut n'auroit rien de choquant. Mais il part d'amour-propre: on voit que vous savez que vous avez de l'esprit, & que vous croyez naturellement avoir raison, parce que vous n'imaginez pas pouvoir jamais vous tromper. Il est vrai que vous rachetez cela par beaucoup de politesse; mais la politesse ne satisfait pas tous les esprits, & ne trompe pas les bons Juges. Il s'en trouve même parmi les premiers qui aimeroient mieux une dispute en forme qu'une contestation mitigée, parce que l'une leur donne de l'esprit en exerçant leur humeur, & que l'autre, en enchaînant leur vivacité, énerve leur imagination. Parmi les derniers il n'y a personne qui ne sache que la politesse, quand on contrarie, est pure fausseté; & en général même, ils la regardent comme un faux air de supériorité. D'ailleurs, il n'est question ici que d'Emilie; ce n'est que pour elle que vous avez des scrupules, & j'avoue qu'ils sont

fondés. Emilie voit tout, juge très-bien, & vous adore : pour ces sortes de femmes, la tache la plus légère, la plus petite imperfection n'est jamais imperceptible, & est toujours un défaut. Elle ne vous parlera pas de celui-ci, parce que qui juge bien excuse aisément : mais elle le sentira ; & dès que vous ne voulez pas qu'elle puisse rien avoir à vous pardonner, je vous conseille d'être un peu plus de l'avis des autres ; & sur-tout du sien, car elle instruit toutes les fois qu'elle pense. Secondement, vous n'êtes pas véritablement généreux ; vous donnez souvent, & tout aussi souvent qu'il faut : mais vous négligez la manière ; vous n'accompagnez pas vos présens de tout l'air de plaisir que doit avoir celui qui est assez heureux pour pouvoir se répandre par des dons. Vous donnez parce que vous voulez plaire, & il ne faudroit donner que parce qu'on aime.

C'est

C'eſt une légère nuance entre l'un & l'autre ; mais Emilie la ſent, & y voit une couleur toute entière : j'ai vu même que, malgré elle, elle le faiſoit ſentir à ceux qui étoient témoins de vos dons. . . . =. J'allois continuer ; il y avoit encore quelque choſe à ajouter au portrait : mais je m'apperçus que mon ami avoit les yeux baiſſés, & n'étoit pas à ſon aiſe. = Voilà tout, lui dis-je promptement : ce ſont des riens, & l'amitié peut-être me les exagère ; je voudrois bien n'avoir pas de plus grands défauts. . . . =. Il ſe leva, me parla toujours avec les yeux baiſſés, me remercia beaucoup du ſervice que je venois de lui rendre ; & huit jours après j'étois brouillé avec lui. Voici une lettre qui fera voir les motifs qu'il eut en rompant avec moi :

« J'ai eu des idées trop délicates, » Monſieur, & je n'ai pas vu l'excès » & le danger que nous cache tout ce

» qui approche du roman. Nous ne » sommes point faits pour la perfection: » en voulant s'y élever, on renouvelle » le vol d'Icare, on tombe de la hau- » teur de l'orgueil dans le gouffre de » l'humiliation ; on se connoît, on voit » ce qui manque, & l'on perd jusqu'au » plaisir de pouvoir estimer ce qu'on a. » Depuis que j'ai eu l'ambition que je » déplore, je suis mal avec moi-même, » honteux devant tout le monde, trem- » blant devant Emilie, mais sur-tout » malheureux devant vous. Toutes les » fois que, depuis notre conversation, » vous me vantez l'amour d'Emilie, je » m'imagine que vous vous moquez de » moi, que vous ne pensez point que » cet amour puisse durer, que vous me » regardez comme un homme qu'on va » quitter, & qui mérite bien un peu » de plaisanterie pour avoir cru qu'il » seroit long-temps aimé. Cette fatale » prévention est naturelle : vous con-

» noiſſez mes défauts, je ne dois plus
» me croire digne de votre eſtime; &
» quand on penſe qu'on a perdu l'eſtime
» d'un honnête homme, on ſe perſuade
» bien aiſément qu'on n'a plus, à ſes
» yeux, ni le mérite d'être aimable ni
» le droit d'être aimé. J'ai voulu me
» corriger des défauts que vous m'avez
» reprochés; c'étoit le ſeul moyen de
» vous pardonner de les avoir vus: mais le
» ſeul dépit s'eſt armé contre moi; il
» agite mon cœur, trouble mon ima-
» gination, & n'y laiſſe plus entrer que
» les triſtes penſées & les injuſtes ſenti-
» mens. Vous fuir eſt tout ce que je
» penſe; vous haïr eſt tout ce que je
» ſens. C'eſt pour vous en informer,
» Monſieur, & vous arracher votre
» pitié, en vous inſultant, que je vous
» écris aujourd'hui. Vous me permet-
» trez de vous éviter; vous m'éviterez
» vous-même, pour ne pas devenir l'un
» par l'autre la juſtification des adula-

» teurs & des faux amis, puisque votre » sincérité nous a perdus tous deux ».

Il nous arrive très-rarement d'aider à la réflexion de nos Lecteurs, quelque événement ou quelque caractère que nous exposions à ses yeux: mais ici le sujet est d'une nature à provoquer l'ame sensible & l'esprit formé par l'expérience. Ce qu'on a éprouvé sur-tout, & vivement senti, excite à parler, lorsque l'on trouve un objet de comparaison: or, un de nous perdit un ami il y a dix ans, pour avoir laissé sortir malgré lui, de sa bouche, une vérité qu'on exigeoit de lui, & qu'il retenoit depuis long-temps dans son cœur. Sa triste épreuve, qui pourroit se renouveller pour d'autres, semble l'obliger à raisonner un moment sur son imprudence.

En 1755 M. le Chevalier *de Causans* publia qu'il avoit trouvé la quadrature du cercle. Il consigna, chez un Notaire, une somme de dix mille livres, pour être livrée à celui qui le premier prouveroit un paralogisme dans ses démonstrations. M. *Estève* fit cette découverte,

& réclama la somme consignée. L'argent lui fut contesté, & cela fit un procès. Dans le Mémoire qu'il publia à ce sujet, il dit : « Mais doit on être » forcé à payer chèrement ceux qui, » par de solides raisons, nous prouvent » notre erreur ? Oui, quand on l'a pro- » mis. Il est vrai que dans la plupart des » hommes, l'amour-propre s'oppose à » un pareil marché : mais cela n'em- » pêche pas que M. de Causans ne se » soit engagé à donner dix mille livres » à qui lui démontreroit qu'il a ignoré » les véritables principes de la Géomé- » trie. Si M. de Causans eût été un » homme vain & avide d'éloges, il » auroit pu proposer la même somme » à qui auroit prouvé qu'il étoit un » grand homme ; mais n'écoutant que » les sentimens philosophiques dont il » fait profession, il a seulement de- » mandé la démonstration de son er- » reur. Il seroit à souhaiter que cet

» exemple admirable trouvât des imi-
» tateurs : en proposant des prix pour
» qui nous démontreroit nos erreurs,
» nos défauts, nos vices ou nos ridi-
» cules, on apprendroit à se connoî-
» tre soi-même, & l'on deviendroit plus
» parfait, &c. ».

Je ne suis pas de cet avis ; & mon opinion, d'après ce qu'on a lu plus haut, devient malheureusement une autorité. Si l'on nous démontroit nos erreurs, nos défauts, nous rendroit-on plus parfaits que nous ne sommes ? Je suis loin de le croire ; & je doute même que la plus estimable partie des hommes, qui desire sincèrement d'être éclairée par de bons avis, pût fournir en dix ans dix exemples du contraire de ce que je pense. L'amour-propre nous a fait des loix, & nous a défendu de nous connoître. S'il n'a pas permis que nous fussions notre censeur nous-mêmes, permettra-t-il que nous recourions im-

punément aux lumières étrangères ? Il saura bien nous punir de notre révolte. Nous serons corrigés d'un défaut ; un vice prendra sa place : oui, un vice, car le changement d'humeur & de sentimens envers ceux qui nous ont éclairés de bonne foi, & à notre propre sollicitation, en est un des plus grands ; & certainement l'ami qui nous aura dit son avis sur nous-mêmes, ne sera plus pour nous qu'un objet pour le moins importun. Ce n'est pas faute de jugement & de conscience que nous ne nous connoissons pas ; ou plutôt ce n'est pas faute de nous connoître que nous ne nous corrigeons point. Nous sommes en général toujours avec nous, & toujours devant les autres ; nous avons les réflexions & les comparaisons, secours prompts, flambeaux pénétrans. Excepté quelques hommes qui sont toujours dans le mouvement, & s'éloignent d'eux-mêmes sans se fuir, par la nécessité des

conjonctures, tous les autres s'interrogent, & se voient à nud. L'amour-propre a beau être-là pour détourner le flambeau, un seul rayon suffit pour nous éclairer. Nous nous connoissons; & nous nous connoissons si bien, que, lorsque nous interrogeons notre ami, nous savons déjà les tristes vérités qui vont lui échapper. Mais il y a une très-grande différence entre le jugement de notre conscience & le jugement de notre ami, pour l'effet qui va s'en suivre. Nous nous sommes interrogés nous-mêmes, nous étions seuls avec nous; nous ne perdrons pas notre estime pour nous être trouvé des défauts, & nous sommes sûrs de l'augmenter en nous corrigeant. Nous avons interrogé notre ami: nous nous attendions bien à quelques petits avis, nous comptions bien sur quelques petites découvertes; mais il a tout vu, il a fouillé par-tout: il n'y aura plus moyen de paroître devant

lui avec cet air aisé, cette tête levée qu'autorise le masque. Le masque est levé ; l'homme qui passoit pour avoir un beau visage est connu pour avoir le teint livide, l'air commun, les traits irréguliers. Il est jugé ; & c'est son ami qui le juge : c'est un homme qui sera sans cesse avec lui, qui aura le droit d'y être ; il faut le punir de ce droit. Mais il respectera toujours l'amour-propre, il donnera modestement des conseils, il ne fera qu'un bon usage de sa pénétration. Non, ces conseils & cette pénétration établissent une supériorité ; il faut l'en punir. C'est, si l'on veut, malgré soi qu'on s'y porte ; on en rougit, on en gémit : mais il le faut, un génie suprême l'ordonne ; on a désobéi à l'amour-propre, on a voulu céder malgré lui à un sentiment subalterne ; & voilà sa vengeance.

Fin du Volume de Mars.

TABLE

DU VOLUME DE MARS.

DUSOLINDE, fille du Paladin Roland. *Page* 3
Hiſtoire du Cœur. 85
Le Bon Homme. 153
L'Ami de la bonne ſanté. 172
Voilà comme on perd ſon Ami. 186

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume *de la Bibliothèque des Romans* pour le mois de Mars. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix distingué de ses Coopérateurs, & l'abondance des sources, le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris le 1er. Mars 1784.

RAULIN, fils.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.

LF.C.
B582u
209736.
Author
Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.139-140.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU